

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

SOUCHARD Vladi, *Jours de brousse. Congo 1940-1945*, Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles, 1983.

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Elle a été publiée par les
Editions de l'Université de Bruxelles
<http://www.editions-universite-bruxelles.be/>

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés mis à disposition par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site
<http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2020/i2800408170_f.pdf

Jours de brousse

Congo 1940-1945

Vladi Souchard

Éditions de l'Université de Bruxelles

Arguments
et Documents

UBB

Vladi Souchard

Jours de Brousse

Congo, 1940-1945

L.S.R.N. 2-2004-0817-0

D/1983/0177/24

© 1983 by Editions de l'Université de Bruxelles

Avenue Paul Hégar 28

1050 Bruxelles (Belgique)

Arguments et Documents

Editions de l'Université de Bruxelles

Conformément aux statuts des Editions de l'Université de Bruxelles, le manuscrit de la présente étude a été soumis à un Comité de lecture qui en a recommandé la publication.

Jours de Brouasse

Congo, 1940-1942

I.S.B.N. 2-8004-0817-0

D/1983/0171/24

© 1983 by Editions de l'Université de Bruxelles

Avenue Paul Héger 26

1050 Bruxelles (Belgique)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Imprimé en Belgique

JOURS DE BROUSSE

AVANT-PROPOS

J'ai passé dix-huit ans au Congo Belge, entre les dates fatidiques du 10 mai 1940 et du 30 juin 1960.

1940, c'était la bataille d'Occident et, au-delà de la brève victoire allemande, l'agonie de l'hégémonie européenne. C'était aussi l'année où les peuples d'outremer comprirent que leurs colonisateurs n'étaient pas invincibles...

1960, ce fut l'émancipation de l'Afrique, l'indépendance congolaise, les discours tranquillisans balayés par les invectives vengeresses de Patrice Lumumba, la naissance d'un géant fragile dans le tumulte d'une décolonisation improvisée.

Sur tout cela on a écrit et on écrira, les ministres et les gouverneurs généraux en retraite, les hommes politiques luttant contre l'oubli, les révolutionnaires déçus d'hier, les prébendiers et les professionnels qui les relayent aujourd'hui, les mercenaires vaincus et les idéalistes fatigués... Tous, sauf les hommes de terrain, d'usine et de chantier, ceux qui, au ras de la terre d'Afrique ont vécu laborieusement — et parfois lucidement — les vingt courtes années qui séparent le Congo Belge de Pierre Rijkmans du Congo Indépendant de Patrice Lumumba.

Pour rompre ce silence injuste, j'ai sorti de ma malle à souvenirs quelques cahiers froissés écrits assez régulièrement de mai 1940 à février 1958. J'ai relu, élagué et retravaillé les pages couvrant les années de guerre, sans déformer les faits et les commentaires qu'ils m'avaient inspirés à l'époque. Les

noms réels des personnages ont été remplacés par des noms imaginaires et toute homonymie serait fortuite.

On ne trouvera dans ces pages ni secrets d'état, ni événements historiques, ni aventures sensationnelles : simplement le témoignage d'une génération presque éteinte, le reflet d'une vie que j'ai aimée et d'un pays qui ne me sera jamais indifférent.

L'ai passé dix-huit ans au Congo Belge, entre les dates latitudinales du 10 mai 1940 et du 30 juin 1960.

1940, c'était la bataille d'Occident et, au-delà de la brève victoire allemande, l'agonie de l'Empire européen. C'était aussi l'année où les peuples d'outremer commencent leurs luttes pour l'indépendance...

1960, ce fut l'émancipation de l'Afrique, l'indépendance congolaise, les discours trépidants prononcés par les investisseurs vengereuses de Patrice Lumumba, la naissance d'un état fragile dans le tumulte d'une décolonisation improvisée.

Sur tout cela on a écrit et on écrit, les ministres et les gouvernements généraux en retrait, les hommes politiques luttant contre l'oubli, les révolutionnaires déçus d'hier, les perdants et les professionnels qui les rejettent aujourd'hui, les mercenaires vaincus et les idéalistes fatigués... Tous, sauf les hommes de terrain, d'aine et de chantier, ceux qui, au ras de la terre d'Afrique ont vécu laborieusement — et parfois inutilement — les vingt années qui séparent le Congo Belge de l'Etat Rikmans du Congo indépendant de Patrice Lumumba.

Pour rompre ce silence injuste, j'ai sorti de ma malle à souvenirs quelques cahiers froissés écrits assez régulièrement de mai 1940 à février 1958. J'ai relu, élagué et retravaillé les pages couvrant les années de guerre, sans déformer les faits et les commentaires qu'ils m'avaient inspirés à l'époque. Les

CHAPITRE PREMIER

VOYAGEUR SANS BAGAGES

10 mai 1940. Bruxelles.

Trois jours avant mon embarquement pour le Congo, voici la guerre !

Vers cinq heures du matin une pétarade de feu d'artifice secoue la mansarde où je dors, suivie de détonations sourdes. A moitié réveillé, je grimpe sur une chaise et passe la tête par la lucarne : le matin est serein et clair et, dans le ciel gris-pastel, les éclairs métalliques des avions et les bulles blanches de la DCA dansent un ballet frivole. Tout à coup un sifflement, une explosion sèche, un bruit de vitres brisées qui choque dans cette ambiance encore paisible. Nous apprendrons bientôt qu'un obus de DCA a explosé en retombant dans une rue voisine.

Après tout, ce n'est peut-être qu'un survol un peu plus insolent que les autres et je m'attarde à contempler le spectacle lorsque la voix, étrangement calme, de ma mère m'appelle : par les fenêtres ouvertes, vingt radios hurlent des nouvelles entrecoupées de Brabançonnnes, de Marseillaises et de

marches martiales. « Were gonna hang our washing on the Siegfried line », jusqu'ici interdit comme contraire à la neutralité, fait une entrée en force sur les ondes belges. Les Allemands on attaqué à l'aube la Hollande, la Belgique et le Luxembourg.

Voilà mon départ bien compromis. Mes bagages, expédiés hier, sont probablement perdus, ce qui n'arrange guère les modestes finances familiales. Qu'importe dans le désastre général ! Je ressens déjà l'étrange sentiment de détachement qui accompagne les grandes catastrophes.

14 mai 1940. Thoricourt.

J'espère que l'armée belge en campagne est plus efficace que ses bureaux bruxellois ! Avec quatre camarades russes nous avons harcelé pendant trois jours toutes les institutions militaires de la capitale pour essayer de nous engager comme volontaires. Que l'on ne nous ait pas accepté n'a rien d'étonnant : sans aucune formation militaire, nous ne serions que des poids morts dans une guerre que l'on devine tactiquement surprenante. Mais au moins aurait-on pu nous éviter le spectacle de l'incohérence, du laisser-aller et parfois du défaitisme.

Enfin, le lundi-matin, un lieutenant plus déluré que les autres nous a conseillé d'aller en France par nos propres moyens, puisque la classe 40 devait y recevoir son instruction ; il a ajouté à mon intention que je ferais mieux de partir au Congo puisque mes papiers m'y autorisent. S'il est aussi bien informé qu'il en a l'air, voilà qui donne à penser... Nous décidons de tenter notre chance à quatre, Alek, Georges, Vania et moi, en vélo et avec un minimum de bagages.

Peu de nouvelles du front. Les Allemands « melden Sieg » avec plus de conviction que de vraisemblance. Les Belges parlent tantôt de Liège, tantôt de Tongres, tantôt même de Tirlemont. Gamelin déclare avoir tout prévu et tout calculé. La

nuit du 13 au 14 j'ai cru entendre le canon, par vent d'Est, mais on s'imagine tant de choses dans la solitude nocturne ! Les alertes aériennes sont fréquentes mais relativement inoffensives : on finit par s'abriter paresseusement dans le hall d'entrée des immeubles, au pied de l'ascenseur ; la ville est calme, endurcie par les crises de 1938 et 1939.

Dernier repas à la maison, mardi 14 mai à midi. Le ravitaillement reste normal, pour combien de temps encore ? Excité par l'aventure, inquiet des dangers possibles (on parle d'hécatombes sur les routes), attristé par une séparation peut-être longue, je vérifie mon vélo avec plus de soin que d'habitude. Sur le porte-bagages un sac, contenant ce qui me reste de biens terrestres : un pantalon, une chemise, un peu de linge, une trousse de toilette, la petite icône de mon baptême et le Nouveau Testament, avec deux ou trois photos glissées entre les pages. A tout hasard je prends aussi mon billet de bateau pour le SS Elisabethville, bloqué au port d'Anvers.

Deux heures trente. Selon la tradition russe, nous nous asseyons en silence pendant une minute avant de saluer les icones. Mes parents me bénissent en retenant leurs larmes. Je me mords les lèvres : pour la première fois la tragédie de la guerre transparait derrière le bruit et l'éclat des armes. Faux départ (j'emporte par mégarde les clés de la maison) et finalement rassemblement des quatre mousquetaires au 87 rue du Bailli. Dégringolade rapide jusqu'à Anderlecht par des rues désertes, comme en un dimanche d'août.

En débouchant chaussée de Ninove nous entrons subitement dans la guerre : un flot ininterrompu de voitures, de camions, de charettes, de vélos, de piétons, roule pesamment vers l'Ouest, laissant un étroit passage au maigre filet de troupes britanniques montant flegmatiquement vers le front.

Notre pratique du vélo et notre connaissance de la région nous permettent heureusement de « dribbler » les bourgeois

et de déboucher sur l'ancienne voie romaine qui descend, toute droite, d'Asse à Nimy. Elle est déserte et, d'un seul coup, nous sortons de la guerre pour retrouver une campagne paisible, toute gonflée de printemps : seul un Morane solitaire nous survole sans réussir à paraître sérieux.

La trêve se termine lorsque nous traversons la route Bruxelles-Ath près d'Enghien : des Stukas hurlants attaquent une colonne d'artillerie anglaise que nous venons de croiser. Nous nous aplatissons dans un fossé plein d'orties pendant que mugissent les sirènes et que des bombes éclatent à une centaine de mètres de nous. Étrange sensation de plénitude lorsque, l'attaque finie, nous revoyons les vaches paisibles et un ciel désarmé. Mais la brûlure des orties, l'odeur sulfureuse des explosifs, l'éclair rouge d'une ambulance nous ramènent au réel.

Puis c'est à nouveau la calme campagne hennuyère et Thoricourt, où nous avons passé tant de vacances heureuses, nous replonge dans l'enfance malgré les batteries françaises cantonnées dans le bois de Noir-Jambon et le tabors marocains bivouacant dans l'allée de platanes. Nous sommes gentiment accueillis par madame Bourgeois et dormons paisiblement dans la grange, malgré le bourdonnement lointain des avions aux quatre coins de l'horizon.

Dimanche 19 mai. Paris.

Que d'événements en cinq jours ! Après avoir piétiné toute une nuit à la frontière française, près de Wiers et nous être fait traiter de déserteurs par un gendarme français énervé, nous abandonnons nos vélos à Tournai. On nous embarque avec une soixantaine de réfugiés dans un wagon de marchandises en bois, aussitôt cadenassé. Nous sommes debout, pressés les uns contre les autres. Seuls les enfants s'accroupissent à nos pieds. A peine sortis de la gare nous entendons l'alerte,

puis les avions, puis les bombes. Le train s'arrête et nous restons ainsi une demi-heure, dans l'obscurité complète, au milieu des détonations, des pleurs et des crises de nerfs des enfants. On entend enfin la fin de l'alerte et le train repart.

Trois jours de voyage, presque sans ravitaillement ni possibilité de nous laver. Heureusement, les gardes finissent par consentir à entrouvrir les portes : nous commençons à étouffer dans la puanteur. Affamés et assoiffés, nous entrevoyons Bailleul, Saint-Omer, Calais, Boulogne (où nous passons deux heures entre deux trains de munitions !), Abbeville. Le train se traîne littéralement mais nous n'entendons plus d'alertes. Finalement nous apprenons que le convoi va en Normandie et nous décidons de nous « évader » pour tenter de rejoindre Paris. Nous nous assurons la bienveillance du garde sénégalais en lui donnant notre dernière tablette de chocolat. Il nous dit que le train ralentira un peu avant d'arriver à Abancourt et qu'il détournera la tête à ce moment-là. Nous sautons, rejoignons la gare à pied et, redevenus des passagers ordinaires, achetons avec nos derniers francs français un billet pour Paris.

Personne ne fait attention à nous dans le train et nous débarquons paisiblement à Saint-Lazare où nous sommes aussitôt interpellés et arrêtés, enfermés avec quelques dizaines d'autres réfugiés dans des paniers à salade et conduits à la Conciergerie. Nous avons tout de même le temps d'acheter « Paris Soir » et nous apprenons, ahuris, que Bruxelles est occupé et que les Allemands sont à Guise !

A peine arrivés à la Conciergerie, l'alerte sonne. Prétendant l'exiguïté des abris, les policiers nous expulsent en nous disant de revenir après l'alerte ! Allons, la sécurité française est en bonnes mains... Nous flânonnons une demi-heure sur les quais de l'Île de la Cité et réintégrons notre prison avec quelques difficultés : comment prouver que nous sommes en état d'arrestation ? Quelques-uns de nos compagnons d'infortune nous imitent : ceux qui ont des papiers en règle, probablement.

Quoiqu'il en soit, nous recevons un permis de séjour provisoire et pouvons retrouver nos amis parisiens, nous décroquer et manger.

48 heures après, mes camarades partent rejoindre la classe 40 dans le Midi. Je reçois l'ordre du Consul de Belgique de descendre à Bordeaux pour essayer de m'embarquer sur le « Brazzaville ».

Paris est rempli de soldats dépenaillés, réservistes rappelés, troupes de deuxième ligne ou déserteurs. L'impression est assez moche.

Mercredi 22 mai. Poitiers.

Dans le train de Bordeaux, je rencontre une lointaine connaissance qui part aussi pour l'Afrique et me dit avoir reçu instruction de se rendre à la Pallice, où le « Léopoldville », arrivé de Matadi, embarque les coloniaux. Je change mon programme et me joins à lui et à ses cinq compagnons. Un mois après j'apprendrai que le « Brazzaville » a été torpillé dans le Golfe de Gascogne...

Nous descendons à Poitiers. Quatre heures d'attente nocturne dans une gare lugubre, à peine éclairée, sentant le vin aigre et le saucisson décomposé. Des Sénégalais gris de fatigue, des Annamites sardoniques, des goumiers renfrognés, sont affalés sur les bancs. Que doivent-ils penser de cette débandade de leurs conquérants et que nous préparent-ils une fois rentrés chez eux ?

Je dépense mes derniers francs à me souler de vin aigret du Poitou, tandis que la radio annonce la chute de Calais.

Jeudi 23 mai. La Pallice.

Vers trois heures du matin nous prenons enfin le train de La Rochelle avec notre groupe de Belges et, vers midi, nous nous embarquons sur le « Léopoldville ».

L'homme est une vilaine bête. Je laisse derrière moi parents, amis, êtres chers, tout un monde que recouvre la lourde nuit allemande... et je ne puis maîtriser un sentiment de soulagement en franchissant la coupée du bateau pour retrouver, en territoire belge, une cabine confortable (elle le sera moins lorsque nous y logerons à quatre), un restaurant assez bien fourni, une oasis provisoire. Même la perspective d'être immobilisé à quai pendant plusieurs jours, sans défense et sous la menace latente de la Luftwaffe, s'estompe devant ce bien-être presque animal.

Mardi 28 mai. La Pallice.

Capitulation de l'armée belge... fatalité ? trahison ? prélude au désastre général ? Aujourd'hui j'ai senti, peut-être pour la première fois, quelle part importante de moi-même était belge en écoutant Radio Paris invectiver contre Léopold III, pendant que mes compagnons de voyage pleuraient silencieusement. Reynaud a enfin trouvé le bouc émissaire qui couvrira ses défaites.

Jeudi 30 mai. Golfe de Gascogne.

Munis enfin des autorisations nécessaires, nous partons surchargés, désarmés, sans escorte, sans canots de sauvetage pour les passagers en surnombre. Peut-être les combats qui viennent de s'engager pour Dunkerke nous éviteront-ils les attaques aériennes. Mais les sous-marins ? Et pourtant nous avons traversé tant d'aventures avant d'arriver jusqu'à ce bateau, qu'on se dit, contre toute raison, que rien ne peut plus nous arriver.

Le soir tombe tandis que le « Léopoldville » commence à rouler dans la houle atlantique. La côte française, obscure, s'enfonce dans la nuit. Une saute de vent nous apporte l'ululement d'une sirène, comme un dernier appel au secours. Adieu sanglante, malheureuse et folle Europe !

14 juin 1940. En mer.

Nous avons passé deux jours anxieux à Dakar, où les autorités françaises ont voulu nous retenir tout en nous interdisant de descendre. Pendant quarante-huit heures nous avons été privés de radio puis, une fois au large, nous apprenons en vrac l'entrée des Allemands à Paris, à Verdun et en Franche Comté. Quand on a été élevé dans le souvenir de la Grande Guerre, cette cavalcade ressemble plus à un Tour de France qu'à une campagne militaire... s'il n'y avait les morts et les lendemains de défaite.

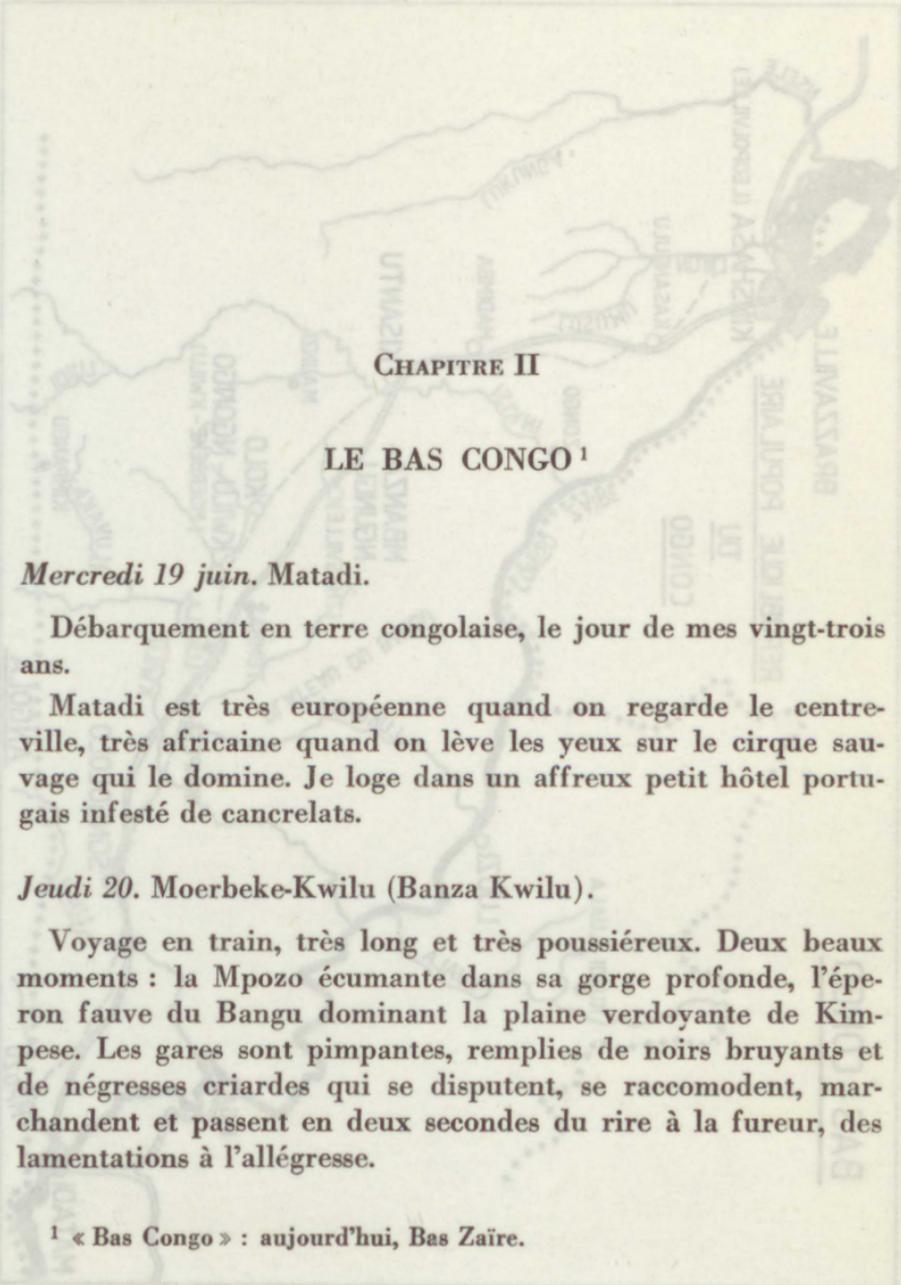
Mardi 18 juin. Boma.

Après un bref arrêt à Lobito nous entrons dans l'estuaire du Fleuve (seuls les débutants parlent du « Congo »). La côte est basse, couverte d'une mangrove exubérante où mes yeux cherchent vainement les fauves et les éléphants.

Quelques collines pelées gonflent la plaine, annonçant Boma. Nous jetons enfin l'ancre en terre belge et les passagers se précipitent sur les quais torrides, pour être aussitôt entourés de coloniaux anxieux et de négresses rutilantes qui nous marchandent âprement leurs bananes pour finalement nous les céder à des prix qui nous paraissent très modestes. La ville est quelconque, éparpillée entre des buttes médiocres. Seuls les baobabs rappellent l'Afrique de Jules Verne.

Le soir venu, une partie des passagers va danser à « l'Hôtel Excelsior » ce qui, en juin 1940, me semble indécent. Les gens sérieux comme moi se promènent en ville du côté du camp militaire... et se font aussitôt arrêter par une patrouille de la Force Publique. Les soldats nous prennent sans doute pour des parachutistes ou des espions et nous amènent au corps de garde où on finit par s'expliquer.

Le Maréchal Pétain a demandé l'armistice. Ils ont bonne mine, les accusateurs de la Belgique et du Roi !



CHAPITRE II

LE BAS CONGO¹

Mercredi 19 juin. Matadi.

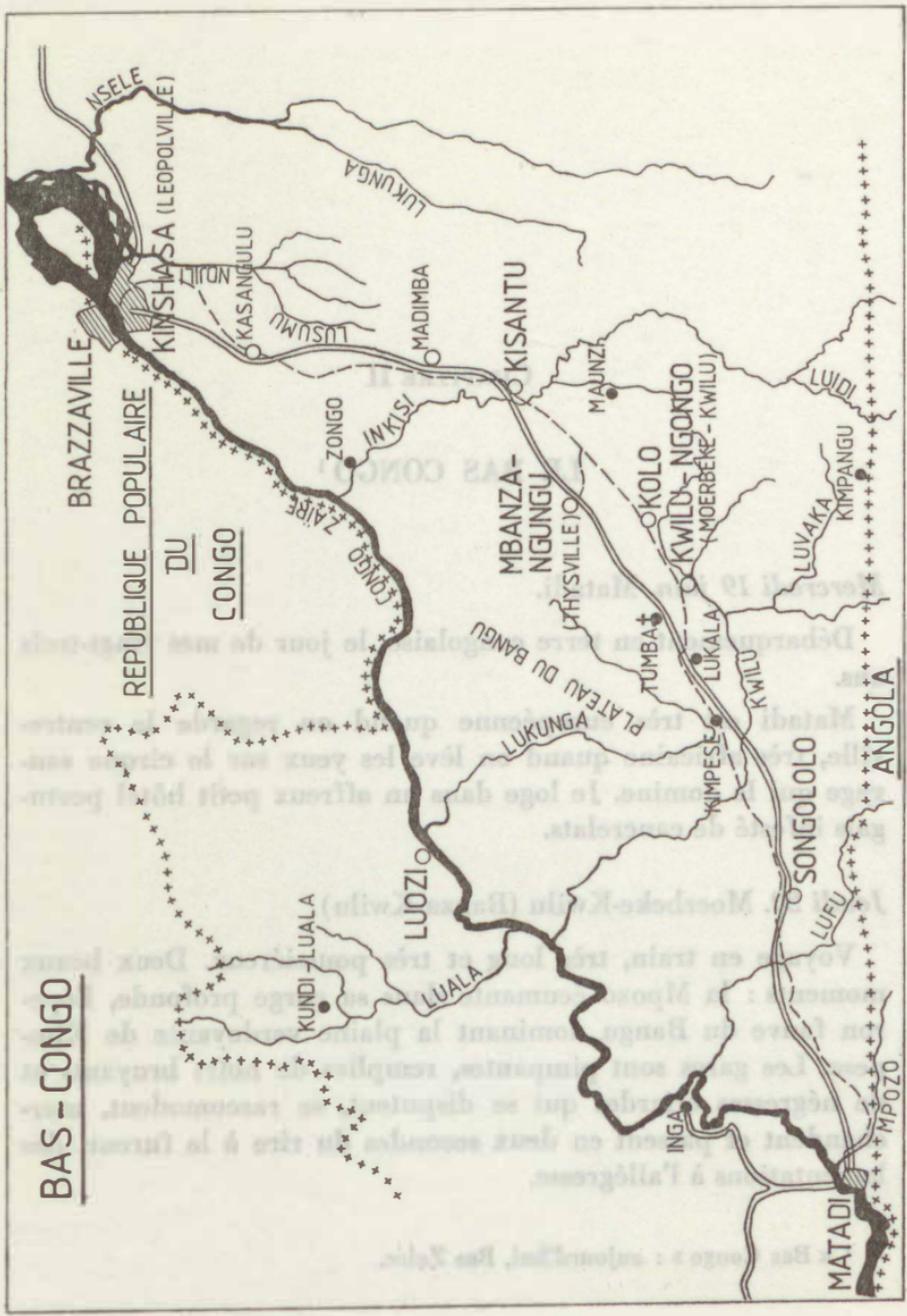
Débarquement en terre congolaise, le jour de mes vingt-trois ans.

Matadi est très européenne quand on regarde le centre-ville, très africaine quand on lève les yeux sur le cirque sauvage qui le domine. Je loge dans un affreux petit hôtel portugais infesté de cancrelats.

Jeudi 20. Moerbeke-Kwilu (Banza Kwilu).

Voyage en train, très long et très poussiéreux. Deux beaux moments : la Mpozo écumante dans sa gorge profonde, l'éperon fauve du Bangou dominant la plaine verdoyante de Kimpese. Les gares sont pimpantes, remplies de noirs bruyants et de négresses criardes qui se disputent, se raccomodent, marchandent et passent en deux secondes du rire à la fureur, des lamentations à l'allégresse.

¹ « Bas Congo » : aujourd'hui, Bas Zaïre.



Vendredi 21

Moerbeke ne ressemble guère à l'Afrique de Trader Horn : une large vallée avec, au milieu, une sucrerie dominant le « coron » des « petits » blancs, une avenue réservée aux « grands » blancs, des camps de travailleurs en pierres calcaires éparpillés dans les champs. Une rivière médiocre — le Kwilu — serpente dans la verdure, bordée de quelques fromagers géants. A perte de vue les parcelles de canne à sucre d'un vert sombre strié de tiges rouges ou jaunes s'empanachent de plumets. Bordant la vallée, des collines basses déjà jaunies par un mois de saison sèche, un centre commercial perché sur une crête pelée, des hauteurs bleuâtres à l'Est, vers Thysville² et au Sud, vers l'Angola.

Je passe la nuit dans une maison sommairement meublée au pied de l'usine. J'apprends que je vais être responsable du poste IV, un des dix postes de la plantation. 500 hectares, 500 travailleurs environ.

Le lendemain à l'aube, Derap, le chef de culture, m'emmène sur la rive gauche du Kwilu. On prépare les plantations d'octobre et 450 travailleurs alignés hersent à grands coups de houe un vaste champ labouré. Ils me regardent avec une curiosité assez goguenarde et essayent probablement de me jauger. Je prends un air indifférent comme s'il était normal qu'un gamin de vingt-trois ans, ignorant tout de la canne à sucre et de l'Afrique, commande à quelques centaines de gailards expérimentés. Au fond, j'ai peur : saurai-je me faire obéir ? me faire aimer ?

Le vieux Portugais, Chapa qui sera mon mentor pendant cinq jours (la pénurie de personnel ne permet pas un plus long écolage) dirige la main-d'œuvre avec une maestria que j'envie, sans élever la voix.

² « Thysville » : aujourd'hui, Banza Ngungu.

Le soir venu, j'écoute des disques familiers chez un contre-maître de l'usine et le passé, soudain, me frappe en pleine figure. Je me sens brusquement très jeune et très seul.

Notre Europe achève de se disloquer. Les Allemands ont atteint la ligne Nantes - Clermont-Ferrand, le Gouvernement français s'apprête à passer en Afrique, les ministres belges sont à Lisbonne. Les démocraties meurent comme elles ont vécu, dans la confusion, le bavardage et l'ambiguïté. Les Etats-Unis envoient quelques avions et des exhortations à la lutte à outrance. Un général français, Gaule ou de Gaule (je ne sais), secrétaire d'Etat de quelque chose, veut continuer la guerre à lui tout seul. S'il réussit, il sera une nouvelle Jeanne d'Arc. S'il échoue, on le traitera de boy-scout factieux et on le fusillera en culottes courtes.

Jeudi 27

Depuis mon emménagement au milieu des champs de canne, dans la maisonnette austère en briques adobes qui est réservée au chef du Poste IV, je mène la vie d'un employé diligent, sans le moindre soupçon d'aventure : réveil à cinq heures dans la grisaille humide et fraîche du matin, toilette hâtive pendant que les coqs s'égosillent dans le village des travailleurs, tasse de café brûlant et départ à pied au lieu de travail, parfois distant de trois kilomètres (mon salaire actuel ne me permet pas encore d'acheter une bicyclette).

L'appel est à six heures moins dix. Je distribue les tâches (ce qui ne va pas sans récriminations), les amendes aux retardataires, les ordres aux capitas. Puis le travail commence.

A huit heures Manuel, mon « boy de maison » apporte sur la tête un panier contenant un petit déjeuner copieux que j'avale, assis sur une souche. Ensuite, travail sans interruption jusqu'à deux heures trente, parfois trois heures si les tâches ne sont pas terminées. C'est alors le retour à la maison, la douche,

un déjeuner-goûter-souper suivi d'une courte sieste, une flânerie dans le bref crépuscule terminée par une soirée solitaire — car je n'ai encore ni amis ni radio. Heureusement les livres n'ont pas manqué jusqu'ici, la bibliothèque de la société contenant la collection presque complète de la « Revue des Deux Mondes ».

Mes travailleurs sont des Bazombo durs à la peine, rablés, après au gain (ils parviennent à s'acheter un vélo en trois ans en gagnant 25 à 35 francs par mois), rouspéteurs et râleurs, plutôt sympathiques. Je n'ai pas trop à me plaindre d'eux jusqu'ici, moins par autorité naturelle (je me demande si j'en aurai jamais) que grâce à mes capitats, qui sont excellents : Kibolokele Dombasi, le capita-chef, grand, mince, intelligent... et qui doit arranger pas mal de petites affaires derrière mon dos, Mingiedi Bernard qui ressemble un peu à Gary Cooper, André Ndala, Funsu Nkosi, Nkosi-Kilezi, Mvula... Jusqu'ici, ils font la pluie et le beau temps et je me borne à répartir le travail entre les équipes, à en contrôler — de mon mieux — l'exécution et à neutraliser celles de leurs injustices que je remarque.

Juillet 1940

Samedi 6

Les Anglais ont coulé la moitié de la flotte française à Oran. On ne peut qu'enregistrer bouche bée des événements aussi incroyables.

Dimanche 14

Contact timide avec la brousse : picnic dans le forêt de Ziaka, enserrée entre le Kwilu Madiata et le Kwilu Tenda et

assez impressionnante avec ses « fuma »³ géants, ses taillis touffus, ses lianes, ses palmiers aux feuilles tourmentées... mais aucune vie, pas même un singe.

Vendredi 19

La récolte de la canne a commencé. C'est la « campagne ». Pendant cinq mois, blancs et noirs vont travailler douze heures par jour, sept jours par semaine : du stakhanovisme sans décorations. Où donc est-tu, vie coloniale paresseuse et opulente ?

Jeudi 25

Cela ne va pas. J'ai beau trimer jusqu'à huit heures du soir, tempêter, menacer, supplier, les hommes ne terminent pas leurs tâches et les wagons repartent à moitié vide à l'usine. Celle-ci réclame, le chef de culture (qui est un homme droit mais sans indulgence excessive) tempête : que puis-je faire de plus ? Je reviens à la maison fourbu et désespéré, des larmes de rage dans les yeux, avale sans plaisir un souper baclé et me jette au lit, trop énervé pour dormir et dans l'angoisse du lendemain.

Vendredi 26

Une lettre de Belgrade m'apporte des nouvelles de la maison via les Soukhotine. Tout va bien (ce qui, comme dans tous les messages de ce genre, signifie que tout ne va pas trop mal). Crise de cafard.

Lundi 29

Marquès, le chef du Poste III, a assommé un de ses travailleurs sur quoi ses hommes l'ont tailladé à coups de machette,

³ « Fuma » : dit « faux cotonnier », grand arbre des galeries secondaires.

l'ont poursuivi jusqu'à l'usine et ont menacé d'égorger tout le monde. Marquès est une brute et n'en est plus à son premier incident : on va d'ailleurs le licencier mais, en attendant, Moerbeke est en effervescence. Pour la première fois, je me rends compte que je suis seul et désarmé devant quelques centaines de gaillards munis de couteaux effilés... Pourtant la vie continue et j'essaye d'être aussi exigeant que d'habitude. Si je cède aujourd'hui, je ne les rattraperai jamais plus ; si je tiens, nous arriverons peut-être à former une équipe.

Plusieurs agents de l'usine et des bureaux qui vivent en circuit fermé et, en fait de noirs, ne connaissent que leurs boys et leurs collaborateurs immédiats, s'affolent déjà et nettoient leurs revolvers. Nous, gens des postes, culs terreux, nous qui nous bagarrons toute la journée avec nos travailleurs, nous ne les craignons pas : par inconscience, peut-être... ou parce que nous avons avec eux des rapports d'homme à homme.

Août 1940

Vendredi 3

Le travail est si dur que la guerre passe à l'arrière-plan, alors que nous vivons sans doute des journées décisives pour l'avenir de l'Europe ; mais à quoi sert-il d'épiloguer sur des événements qui nous dépassent et nous échappent ? Seuls les saints et les héros sont capables d'assumer les malheurs du monde ; nous, nous ne pouvons qu'accomplir pesamment notre tâche quotidienne et refouler notre inquiétude et notre désarroi dans l'arrière-fond de notre conscience.

Le soir, le chef du Poste VII m'annonce que Radio Léopoldville a diffusé un message de mes parents, inquiets sur mon sort. Du coup je leur écris une longue lettre que j'enverrai à tout hasard via Belgrade, comme on jette une bouteille à la mer.

Mercredi 7

J'ai donné ma première gifle. Elle n'était pas bien forte, le travailleur avait commis une grosse négligence et a paru plus surpris qu'indigné. Mais je me suis senti tellement honteux que je me suis juré de ne plus jamais recommencer. Promesse peut-être difficile à tenir car, après des heures de soleil, de galopades, de discussions dans une atmosphère moite et torride (la saison sèche est particulièrement chaude cette année), on perd facilement son sang-froid et la main part toute seule.

N'importe, je tâcherai de me maîtriser. Il n'y a rien de plus méprisable que de frapper un homme qui ne peut vous répondre sans risquer le licenciement.

Lundi 12

Nous entrons peu à peu dans la routine de la campagne et mes travailleurs sortent un à un de l'anonymat où les maintenait mon inexpérience.

Au début tous les noirs se ressemblent — comme nous nous ressemblons sans doute à leurs yeux. Mais très vite leurs personnalités se détachent, aussi diverses que les nôtres : le dur à cuire blanchi sous le harnais, grognard de la vieille garde qui ergote pour un mètre de tâche, rouspète, menace de tout plaquer et, pour finir, termine le premier ; le bluffeur qui part à fond de train en lorgnant le blanc mais s'effondre après une heure de travail et revient au village ; l'intrigant affairé, bavard et obséquieux qui envoie sa jeune femme se promener le soir devant votre maison et rêve de devenir capita ; le tricheur dont la tâche doit être contrôlée mètre par mètre et botte par botte ; le martyr qui n'a jamais fini et trouve moyen de se faire punir à huit heures du soir pour tâche inachevée. Moins compliqués que nous sans doute, moins exigeants, moins gâtés, fondamentalement optimistes et joyeux avec des crises de peur, de désespoir ou de fureur, se débrouillant de leur

miieux dans un monde de blancs perpétuellement pressés et tendus, si semblables à nous... et si déconcertants !

Jeudi 15

Par question de congé bien entendu : je suis devenu une machine à faire couper la canne.

Quand le champs à récolter n'est pas trop éloigné, j'y vais à pied. Sinon (en attendant la bicyclette dont je rêve) je m'y fais conduire en « lorry », un wagonnet grinçant utilisant le réseau Decauville et poussé par deux solides gaillards : la place est très recherchée.

Quinze à vingt wagons ont été amenés pendant la nuit devant la parcelle coupée hier et la journée débute par leur chargement. Ce n'est pas facile, car les tiges ne sont pas toujours droites ni les bottes bien alignées ; aussi faut-il se démener pour empêcher les fraudes (quand les capitas veulent camoufler une coupe insuffisante) ou la négligence. Un wagon de 4 tonnes de charge utile est bon ; à 3 on tombe dans le médiocre et, en dessous, on peut s'attendre à un « poulet » de Derap.

Les hommes chargent vite et silencieusement : tout le travail de la journée est encore à faire. Il faut les freiner, les obliger à couper les cannes trop longues, à colmater les espaces vides, les empêcher surtout de cacher sous les feuilles quelques bottes qui compteraient pour la nouvelle tâche d'aujourd'hui.

Le chargement terminé, je distribue les tâches : 70, 50, 30 bottes selon la distance de portage et la hauteur des tiges, ce qui ne va pas sans contestations ni menaces réciproques. Enfin, vers 7 h. 30, la coupe commence et je déjeune avec appétit si tout s'est bien passé, avec dégoût dans le cas contraire (je ne suis pas de ceux que les difficultés émoustillent).

Entretemps le soleil monte et tape dur ; casqué et lunetté je fais le tour de mes 500 hectares, contrôlant les petites

équipes qui préparent les champs pour les plantations d'octobre, rechargent les compostières avec les feuilles de canne et les boues de la sucrerie, entretiennent les routes. C'est la période la plus calme de la journée — et la plus courte, hélas ! A dix heures et demie, il faut déjà revenir sur le front de coupe où les plus rapides (ou les plus tricheurs) commencent à terminer, où les plus lents sont déjà désespérément lâchés.

Nouveau contrôle et nouvelles palabres : les bottes sont trop légères, la canne est coupée trop haut, il reste des bouts de champs intacts... et tant d'autres petites négligences qui, accumulées, représentent des tonnes de sucre et sur lesquelles il serait si tentant de fermer les yeux...

Le soleil a dépassé le zénith et l'air vibre dans une lumière aveuglante. Manuel m'apporte le panier de « chop »⁴, souvent moins chaud que la température ambiante ; je mange à l'ombre (relative) d'un Eucalyptus ou d'un Fuma, très vite et sans grand appétit. Et puis, dans la touffeur de l'après-midi, commence la partie la plus dure de la journée, celle où il faut pousser les retardataires, se fâcher, menacer, punir... Parfois toute une équipe lâche brusquement et rentre au village, soit que la tâche ait été mal calculée, soit qu'elle ait décidé d'embêter le chef de poste. Il faut alors doser la sanction au milligramme : trop lourde, elle multiplierait les désertions ; trop légère, elle encouragerait les récidives.

Vers cinq heures, une faible brise se lève ; le paysage devient plus lumineux, les ombres s'allongent, les reliefs s'accusent. Les collines brumeuses de la crête de Thysville se précisent à l'horizon. La plupart des hommes ont fini mais les inévitables et exaspérants retardataires traînent encore dans le fond des parcelles. En les attendant je prépare les tâches du lendemain et donne les instructions aux capitas.

⁴ « chop » : jargon colonial signifiant repas.

Quand tout va bien, je rentre vers six heures. Les feux de brousse embrument l'horizon gris-perle et lèchent les crêtes, ouvrant des ulcères noirs dans la chair fauve des collines. Une odeur de brûlé se mêle à la senteur fade des feuilles de canne coupées, des cendres légères tournoient silencieusement dans le crépuscule. La journée est finie.

Vendredi 16

Quelques centaines de pilotes britanniques tiennent en échec la puissance allemande et montrent ce que peut une minorité courageuse lorsqu'elle est soutenue par un peuple libre.

Samedi 17

J'ai bien changé en six semaines. J'ai appris à commander, à décider, à punir, à récompenser. Face à 500 hommes, les nuances ne servent guère : il faut vouloir être juste mais accepter avec humilité de se tromper quelquefois et ne jamais hésiter à réparer ses erreurs.

Jeudi 29

Je suis fatigué. Vais-je passer ainsi cinq mois par an pendant vingt ans ?

Septembre 1944

Lundi 2

Une lettre de maman ! Miracle incroyable : j'ai cru rêver lorsque le planton m'a tendu l'enveloppe bleue couverte de l'écriture familière.

Tout le monde va bien, tout le monde travaille, mes bagages

ont été récupérés. Décidément, notre expérience d'émigrés est précieuse : à Moerbeke *personne* n'a encore reçu de nouvelles directes alors que mes parents répondent déjà, via le Portugal, à une de mes lettres envoyée via Belgrade. Il est vrai que nous avons des proches et des amis éparpillés aux quatre coins du monde.

Ce soir, je me sens de nouveau enfant.

Dimanche 8

Soirée chez Simon, chef du poste III dans une atmosphère typiquement coloniale : nuit chaude et étoilée, crissement strident des grillons réveillés par l'approche des pluies, fauteuils moites, épaules et cuisses poisseuses. Dans les verres, du brandy et du rhum sud-africains. La ménagère de Simon drapée dans un pagne bleu et noir se tait dans un coin en buvant de la bière. Sur le tout une certaine tristesse paisible, un cafard voluptueux qui enlève toute importance à l'important et donne toute importance au reste...

Mardi 10

Me réveillant vers deux heures du matin je vois la savane brûler sur les coteaux dominant la Komono et les parcelles 13 et 14. Que faire ? réveiller les hommes pour un feu qui ne paraît guère dangereux ? J'aurais 30 % d'absences demain !

Alors je me lève et, maugréant, je pars tout seul dans la nuit (en vélo grâce à Dieu, car j'ai pu m'en acheter un en empruntant 500 francs à un ami du Maniema). Et puis, pendant trois heures, j'éteins un à un les foyers heureusement isolés. Retour un peu avant l'aube avec juste assez de temps devant moi pour me raser et avaler une tasse de café.

Lundi 16

Nouveau feu vers Banza Makuta qui s'étend sur des kilo-

mètres. Cette fois-ci (il est six heures du soir) tout le camp est mobilisé car le danger est immédiat.

La lutte contre les feux de brousse est amusante et hasardeuse : cinquante hommes armés de machettes et de houes ouvrent ou élargissent un coupe-feu et allument un contre-feu. D'autres se portent au devant du front de flammes, essayent de le contourner et de le prendre à revers. Contre le vent, on rôtit à dix mètres. Sous le vent, on peut se permettre des raids rapides jusqu'au pied du brasier et l'étouffer à grands coups de feuilles de palmier. On grignote ainsi le brasier puis, lorsqu'il commence à faiblir, on se rue dessus, tous ensemble, on le piétine et on l'éteint... à moins qu'un tourbillon imprévu ne relance subitement l'incendie.

Le combat n'est pas sans dangers car les sautes de vent sont brusques, le feu peut parcourir trente mètres en deux secondes et les hommes sont tellement pris par le jeu qu'il faut les freiner et les houspiller pour les empêcher de s'exposer inutilement.

Tout se passe bien et, vers neuf heures du soir, nous rentrons vainqueurs en chantant, dans un grand élan de camaraderie... qui durera jusqu'à l'appel de demain.

Samedi 21

Première pluie. On ressent presque physiquement la volupté de la terre altérée buvant l'averse par toutes ses pores. Pour nous, un nouveau problème : garder les hommes au travail.

Quand la pluie cesse, l'horizon devient miraculeusement clair et lumineux.

Lundi 23

Je n'ai pas l'autorité innée qui assure l'obéissance spontanée. Le commandement me coûte une peine infinie.

Mercredi 25

Dans cette partie du Bas Congo la nature est monotone et sans charme : tout au plus a-t-elle parfois l'attrait paradoxal de certaines femmes au visage ingrat mais très personnel.

Vendredi 27

Les Anglais souffrent mais rendent coup pour coup. Logiquement les Allemands ont gagné la guerre mais l'histoire est-elle toujours logique ?

Octobre 1940

Mardi 1^{er}

La femme noire habitue l'homme à une simplicité et une disponibilité qui n'existent plus chez nous. Je comprends que tant de coloniaux hésitent à se marier, non que l'Africaine les ait « dégradés » (quoi de plus dégradant qu'un mauvais ménage européen ?) mais parce qu'ils ne peuvent se réhabituer à une vie sentimentale compliquée et aux réticences exigeantes de la femme blanche.

Mardi 8

Il est dans notre brousse des soirées adorables : le livre ouvert sur la table desservie, la lumière ronflante et jaune de la « Coleman » suspendue au plafond, les ombres oscillant lentement sur les murs... Dehors, une lune énorme effaçant les étoiles, les champs nus s'étalant dans la pénombre laiteuse, les profils trapus des collines et, en fond musical, ce concert qu'un colonial n'oubliera jamais : crissement des grillons, croassement des crapauds, cris plaintifs, régulièrement espacés, d'un oiseau nocturne, battements assourdis du tam-tam parfois couverts par des chants rauques. Quelle paix, quelle amère et douce

tristesse pendant que, quelque part dans le monde, des hommes luttent, souffrent et meurent.

Mardi 29

Les plantations battent leur plein. C'est encore plus dur que la coupe car les négligences sont plus difficiles à déceler et à réparer.

L'Italie attaque la Grèce. Il semble que l'Allemagne ne réussira pas à mettre l'Angleterre à genoux. Mais on ne voit pas comment l'Angleterre pourrait battre l'Allemagne.

Novembre 1940

Vendredi 8

Après une semaine où je ne suis jamais rentré avant sept ou huit heures du soir, les hommes fatigués finissent par se braquer et je dois lutter pas à pas, grelottant de fièvre.

Samedi 9

Plus de fièvre mais des jambes molles. Pour la première fois depuis mon arrivée je ne me rase pas. La main-d'œuvre est moins difficile mais je me sens faible et découragé.

Dimanche 10

A 39.5° je capitule et me couche. Tant pis pour les plantations,

Jeudi 21

Retour pénible au travail. Tout est en retard et rien ne marche : quel piètre chef de poste je fais ! Pourquoi ai-je choisi cette vie ? Il est vrai que ceux qui sont restés en Europe traversent d'autres épreuves que ces soucis professionnels.

Décembre 1940

Jeudi 5

La campagne se termine enfin... mais comment ? Hersages baclés, fosses à compost vides, plantations négligées ; encore le poste VII a-t-il du m'aider pendant une semaine ! Serai-je jamais ce meneur d'hommes dont j'ai rêvé depuis l'adolescence ?

J'ai pu vivre jusqu'ici sur ma charge culturelle d'Europe ; maintenant les accus sont vides et le manque de culture ambiant se fait cruellement sentir. Que restera-t-il du garçon que je fus ?

Samedi 7. Thysville.

Le « congé de détente » commence et je pars le passer à Thysville. En vélo, par économie.

La route est caillouteuse et j'encaisse trois crevaisons successives réparées sur place avec des moyens de fortune. Ma forme physique reste satisfaisante et j'abats les cinquante-cinq kilomètres en cinq heures ce qui est bien, dans ce pays accidenté.

Arrivée au crépuscule dans une bourgade ombragée de cocotiers, d'eucalyptus et de bambous, s'étageant sur des collines verdoyantes. Beaucoup de maisons préfabriquées qui paraissent posées sur des pattes de poule. Terre rouge des chemins contrastant avec le vert des pelouses. Brise fraîche qui paraît délicieuse après la touffeur du Kwilu.

A l'hôtel, je m'offre un bon souper arrosé d'une de leurs dernières bouteilles de vin du Rhin. C'est ensuite un film insipide et un coucher hâtif dans la demi-déception de cette soirée solitaire.

Dimanche 8. Thysville.

Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville — à torrents — et je traîne mon ennui dans un monde étranger. La solitude pousse à l'analyse et, pour la première fois, je m'interroge sur mon attitude morale vis-à-vis des travailleurs. Suis-je un exploiteur ou un complice des exploiters ?

Relativement bien logés, bien nourris, les travailleurs de la Société sont maigrement payés : de 15 à 45 francs par mois, nourriture non comprise. Kibolokele, capita-chef, en gagne 80 ! En les faisant trimer, je concours aux bénéfiques des « capitalistes ». Mais, sous bien des rapports, la Sucrière fait de ces Bazombo des privilégiés. Combien en ai-je vu arriver depuis six mois, de ces nouveaux engagés fraîchement sortis de leur village angolais, souffreteux, craintifs, comme inachevés. Et puis on les voit changer physiquement et moralement de semaine en semaine pour devenir un jour ce type d'homme remarquable qu'est le travailleur chevronné, avec sa robustesse, son franc parler et même son modeste début d'aisance : vélo, machine à coudre, phonographe... Leurs femmes reçoivent des rudiments de puériculture, leurs enfants sont soignés, bien nourris ; ils iront à l'école et progresseront sans doute au-delà de leurs parents sur l'échelle sociale. Tout cela ne compense-t-il pas les bas salaires et un travail rigoureux ?

La question est posée et chacun y répondra selon son idéologie et son tempérament. Mais de grâce qu'on nous épargne le mythe du bon sauvage et du méchant blanc. La colonisation est tout de même un phénomène plus complexe que ce moralisme rudimentaire !

Il pleut trop. Je rentrerai demain par le train.

Dimanche 15. Moerbeke.

Les dimanches sont pesants. Seul le matin est tolérable : on fait la grasse matinée, on déjeune paresseusement sur la

« barza », on jouit de pouvoir lire et bricoler. Puis vient le repas hâtivement avalé, une sieste lourde, un après-midi interminable. Le soleil est écrasant, l'air aussi gras que du beurre fondu, les moucherons collent à la peau, tout se dissout dans une immense étuve : seul le cafard surnage.

Mardi 24

Messe de minuit à la mission de Tumba, avec quelques camarades. Premier service religieux depuis sept mois.

La nuit est chaude, stridente de grillons. Dans l'église, une foule de noirs endimanchés, femmes d'un côté, hommes de l'autre. Beaucoup d'enfants. Un chœur de garçons chante, en polyphonie, le vieux Noël d'Adam.

« Allez et enseignez à toutes les nations »... Emotions religieuses et réminiscences se conjuguent pour donner à cette nuit une densité étonnante.

Le contact avec l'Afrique réelle démystifie quelque peu l'image que l'on se fait des missionnaires en Europe. Ce sont des administrateurs et des enseignants autant, si pas plus, que des Apôtres. Et l'étroitesse d'esprit de certains d'entre eux est affligeante. Mais, dans leur immense majorité ils vivent durement et modestement, participant avec leurs qualités comme avec leurs défauts à un grand dessein qui nous échappe à tous. Dieu fasse que le Christ survive au Congo lorsqu'un jour nous partirons.

Mardi 31

Le conflit se limite encore à la Manche et à la Méditerranée. 1941 nous apportera probablement de nouveaux fronts et de nouveaux drames.

1941

Janvier

Mercredi 1

Solitude. Pourtant plusieurs délégations du village viennent me souhaiter la « bonana » en m'apportant quelques fleurs enfoncées dans le goulot d'une bouteille. Les mêmes fleurs servent d'ailleurs à toutes les délégations successives. Je distribue les « matabiches »⁵ traditionnels.

Mardi 26

Les Italiens se font écraser en Grèce. Après la Bataille d'Angleterre, sera-ce la deuxième Marne de cette guerre ?

Février 1941

Samedi 8

La main-d'œuvre est maintenant bien en main et je puis rester décontracté, ce qui augmente d'autant mon autorité. Je les connais, ils me connaissent et, signe infallible, ils viennent de plus en plus souvent le soir m'exposer leurs palabres ou, plus simplement, bavarder un peu.

Ce retour à une société patriarcale que mon père a connue sous d'autres cieux et dans d'autres conditions, m'enchanté. Il y a dans ces rapports avec les travailleurs une vérité humaine qui va au-delà de l'égalité formelle, superficielle et au fond indifférente. Nous sommes inégaux, non pas en tant qu'hommes

⁵ « matabiches » : terme d'origine incertaine signifiant cadeau, récompense, pourboire.

mais en tant que chargés de fonction et il est normal que je les prenne en charge en certains domaines en respectant leur dignité.

Le danger, c'est que cette inégalité de fait, trop absolue et trop prolongée, ne finisse par apparaître comme de droit divin. Moi qui joue (parfois) au père protecteur, serais-je capable de me jeter au pied de l'un d'eux s'il était un prophète et un saint ? Le privilège de la peau est si simple et coûte si peu d'efforts !

Depuis que je suis en Afrique, je pense souvent à Ponce Pilate, l'efficace colonisateur romain aux prises avec des sectes indigènes...

Samedi 22

La société où je travaille traverse une crise. Le personnel européen est mal payé, durement mené, alors que les lois de l'offre et de la demande jouent momentanément en sa faveur. Beaucoup d'agents parlent de démissionner. Pour le moment, cela me touche peu : nous avons cinquante hectares de galerie forestière à défricher et à dessoucher le long du ruisseau Malanga pour les plantations de mars. C'est dur mais amusant. Beaucoup de vipères et de serpents cracheurs ; quelques boas.

Mars 1941

Barlat est malade et je cumule la direction des Postes IV et VII. Maintenant que j'ai payé durement le prix de l'écolage, j'aime ce travail qui ne tolère aucune faiblesse. Et si le fait de diriger, à vingt-trois ans, huit cents gaillards plutôt têtus risquait de me rendre vaniteux, le fait que neuf autres chefs de poste font le même travail aussi bien que moi remet les choses à leur juste place.

Jeudi 13

Début des plantations de printemps. Atmosphère déjà familière : ouverture des compostières dans la fade odeur de la paille décomposée, chargement des wagons dégoulinants et gluants, caravane de travailleurs sautillant entre les billons et portant sur la tête un énorme plat à barbe chargé de compost brun, gamins découpant les boutures le long du chemin avant d'aller en classe... Comme toujours il faut galoper partout pour contrôler les doses d'engrais, la longueur des boutures, la profondeur des trous de plantation, équilibrer la succession des travaux : piquetage, billonage, trouage, fumure, répartir chaque soir les équipes et réadapter la répartition chaque matin. Travail difficile sous le soleil pesant de mars, mais il est beau de voir la terre brune se strier de billons, bientôt refermés sur les boutures. Déjà les plantations de novembre sont toutes vertes, mes premières plantations. Capitas et équipes ont bien travaillé.

Lundi 31

Cette fois, nous avons fini à temps et même avant les autres postes. Derap est content et me dit que j'ai la meilleure main-d'œuvre du service agricole. Qui l'eût crû en novembre ?

Avril 1941

Samedi 5

Hitler attaque la Yougoslavie et la Grèce. Pauvres Balkaniques... une fois de plus ! Ce jour marque le début de la défaite allemande : d'une part, l'Allemagne avoue son incapacité à envahir les Iles Britanniques, d'autre part elle se heurtera inévitablement à la Russie.

Jeudi 10

Si défaite il y aura, ce n'est pas pour demain car, pour l'instant, les Panzer volent de victoire en victoire : Yougoslavie écrasée, Salonique prise. On oscille entre un optimisme raisonné et l'affreuse perspective d'une guerre de trente ans.

Samedi 19

Première Pâques en exil, Pâques, notre fête familiale où parents et amis remplissaient l'église pleine de visages familiers et souriants. Il y a un an... mais pourquoi parler d'un autre siècle ? Ce temps-là ne reviendra jamais plus.

Mardi 22

Visite du Père Van... Très simple, assez peu cultivé, gentil. Son visage s'éclaire lorsqu'il constate que je vis seul (pour le moment...). Pourquoi donc cette importance exorbitante donnée au « péché de chair » ? Comme si l'avarice, l'envie, la méchanceté, la haine n'étaient pas des poisons plus violents pour l'âme ?

Mai 1941

Vendredi 16

J'ai décidé de quitter la société : le salaire est beaucoup trop bas et l'ambiance trop lourde. Pourtant le travail me plaît et Derap est très chic. Mais je ne me vois pas passer vingt ans ici.

Lundi 19

De temps en temps on dirait qu'une mouche pique les hommes : retards, indiscipline, menaces de désertion, toute la gamme y passe. Comme s'ils voulaient me rappeler périodique-

ment combien ils pourraient être empoisonnants s'ils le voulaient. En pleine bagarre, m'arrive une lettre d'Europe qui me secoue durement sur le plan sentimental : allons, l'adolescence est bien finie...

Juin 1941

Dimanche 22

Depuis l'aube, les Allemands attaquent l'U.R.S.S. Les deux dictateurs s'entre-égorgeront et la Russie sera libre et victorieuse, vengeant Brest-Litovsk.

Curieux parallélisme : au camp de Boulogne succèdent l'Austerlitz des Balkans et le passage du Niemen... mais Hitler ira-t-il jusqu'à Moscou ?

Juillet 1941

Vendredi 4

Les Russes battent en retraite en mordant cruellement. Chez nous, les rythmes saisonniers se répètent et la campagne va bientôt commencer. Seulement, je la passerai comme chimiste à l'usine. Le chimiste, lui, est devenu caissier. Quant au caissier, il est parti à Léopoldville pour s'engager dans l'Administration. C'est un jeu de chaise musicale.

Mon remplaçant au poste IV, un jeune Portugais, est arrivé aujourd'hui. Comme je devais être empoté l'été dernier ! Je lui explique les finesses du métier avec une désinvolture d'ancien, m'efforçant surtout d'individualiser chaque capita, chaque équipe, presque chaque travailleur.

Nous nous quittons en excellents termes, le poste IV et moi. Chaque homme est, à la longue, devenu une « personne », lié

à quelque souvenir pénible ou amusant, différent des autres, digne d'estime et parfois d'affection.

Comme me le dit un ancien, il ne faut s'attacher à rien en Afrique car rien ne dure, sauf la chaleur.

Jeudi 17

Le travail de chimiste, que je connais bien, me plaît malgré la touffeur du laboratoire. La campagne se déroule en dépit du bon sens, les joints sautent, les chaudières s'encrassent, on trouve du sucre dans les endroits les plus inattendus, à croire que l'usine entière est atteinte de diabète. Tant pis, je ne m'intéresse plus qu'à la guerre ou, jusqu'ici, les défaites s'accumulent. Nous ne sommes pas encore au fond du ravin mais déjà la remontée se dessine à l'horizon.

Je me sens un embusqué.

Août 1941

Mercredi 27

Les Allemands approchent de Leningrad et de Kiev. J'écris à l'Etat-Major de Léopoldville pour m'engager dans l'armée belge en Grande-Bretagne.

Novembre 1941

Mardi 24

Matériellement parlant, nous vivons dans un monde miraculeusement préservé. Mon Sancho Pança intérieur me murmure qu'il faut rester ici, devenir un jour chef de culture et attendre honnêtement et laborieusement l'heure de la pension. Qu'irais-je faire à la guerre, moi si pacifique et si maladroit ? Et pourtant j'essayerai de partir, sans joie et sans illusions, pour une

guerre que je sais affreuse et détestable mais que je ne puis plus fuir.

Jeudi 26

Bataille acharnée devant Moscou. Si les Belges ne veulent pas de moi, j'essayerai les Forces Françaises Libres.

Décembre 1941

Lundi 8

Japonais et Américains sont entrés dans la danse. La défaite de l'Axe est désormais certaine mais que restera-t-il de l'Europe et de la Russie ?

Je fais un aller-retour dans la capitale pour contacter l'Etat-Major. Le train quitte Moerbeke un peu avant midi et le paysage ne change guère pendant les trente premiers kilomètres. Puis la voie monte lentement dans un pays qui se creuse. Le sol devient plus sombre, l'herbe plus brillante, les bananiers se pressent dans les ravins : on arrive à Kiazi-Col, sommet de la ligne, à 650 mètres d'altitude. Un dernier coup-d'œil sur la plaine du Kwilu fermée au Nord par l'arc bleuâtre du Bangu. Puis les sols latéritiques réapparaissent et on descend lentement vers l'Inkisi, laissant à notre gauche Thysville, accroché à ses crêtes.

Gonflé par les pluies, l'Inkisi roule ses eaux jaunes sous les deux ponts qui le franchissent, route et rail. Le poste d'Inkisi paraît sâle, boueux, comme inachevé mais on entrevoit sur les collines les beaux bâtiments de la Mission de Kisantu. Puis, peu à peu, les palmeraies remplissent les vallons, des forêts maigres chevauchent les crêtes ; les gares portent des noms chantants qui évoquent, je ne sais pourquoi, l'Orient : Madimba, Sona Bata, Kimuenza...

Au crépuscule, le train débouche dans une vaste plaine sablonneuse. Le Pool argenté s'estompe dans la grisaille du soir et seules les falaises de la rive française rosissent au soleil couchant. Puis commencent les pylônes, les toits, les hangars et les usines de Ndolo, les rails qui se ramifient, une gare proprette et devant elle une large trouée qui ne mène à rien et s'appelle déjà orgueilleusement le Boulevard Albert ⁶.

Mardi 9. Léopoldville ⁷.

Les bureaux militaires de Léopoldville sont vagues et réticents. La terre peut crouler avant qu'ils admettent un apatride dans les forces armées belges. Je m'obstine, je cours les bureaux tout en sachant fort bien que je détesterai le métier des armes, fût-ce pour la plus juste des causes. Je finis tout de même par décrocher un ordre de visite médicale.

Mercredi 10

Passage à la Clinique Reine Elisabeth, par-delà la forêt de Kalina. Pour la première fois en Afrique je vois une bande de singes jouant dans les Albizzia. Le médecin tique un peu sur ma myopie et me trouve un cœur nerveux mais refuse de me communiquer son verdict.

Jeudi 11

On ne veut pas de moi dans l'armée belge : bon tout au plus pour faire un brancardier — et ils n'en ont pas besoin. Pourquoi ? Espèrent-ils faire la guerre sans blessés ?

Furieux, je cours chez le Docteur Staub au Consulat de France et je remplis une fiche de demande d'engagement dans les Forces Françaises Libres. Le soir, conscience apaisée, je

⁶ « Boulevard Albert » : aujourd'hui, Boulevard du 30 Juin.

⁷ « Léopoldville » : aujourd'hui, Kinshasa.

m'offre chez Paula des huitres de Pointe Noire et du vin blanc du Cap.

La guerre japonaise commence comme l'allemande, par des désastres. Si les Anglo-Saxons ne perdent pas cette guerre, c'est que vraiment ils sont invincibles par nature.

Vendredi 12. Moerbeke.

Je reviens pour emballer les quelques biens que je me suis constitué en ces dix-huit mois.

Lundi 15

Réponse de Brazzaville : je suis admis au bataillon du Pool, sous réserve de visite médicale favorable. Ce bataillon se prépare à rejoindre la colonne Leclerc dans le Nord du Tchad. On me prie de me présenter au plus vite à la caserne Mangin. Alea jacta est.

Dimanche 28

Souper d'adieu chez Derap, le seul homme avec les gens du Poste IV que je regretterai vraiment : bourru, efficient, très dur et très bon, il m'a appris à travailler.

Mon cœur fait des siennes : palpitations, essoufflement, ce n'est pourtant pas le moment !

Lundi 29. Léopoldville.

Départ sans fanfares. Seul Derap et quelques travailleurs m'accompagnent. Les autres blancs sont au travail.

Encore une phase dure mais somme toute heureuse qui se termine. Me voilà de nouveau disponible — et seul.

CHAPITRE III
INTERMEDE MILITAIRE

1942

Janvier

Samedi 10. Léopoldville.

Me revoilà à Léopoldville après dix jours de Brazzaville : ma carrière militaire est terminée.

Tout avait commencé à l'aube du 29 décembre lorsque, faute de papiers en règle, je me suis glissé dans la vieille baleinière qui ravitaille Brazza en glace et ai traversé le Fleuve en pleine tornade. Secoué et trempé je pouvais, avec un peu d'imagination, me croire un réfractaire traversant la Manche...

Brazzaville est une petite ville provinciale très verdoyante, très arborée, un peu négligée, paraissant détendue après la tension américaine de Léo. Les taximen ont l'accent parisien et beaucoup de noirs ont acquis un certain brio de langage et de comportement qui les fait paraître, dans leur sous-préfec-

ture, plus citadins que nos Kinois un peu empotés. L'impression générale n'est pas désagréable mais un peu confuse, comme une photo en surimpression.

Me sentant héroïque et indispensable je me présentai au poste de garde pour... me faire aussitôt rabrouer par un adjudant-chef Martiniquais bouffi de mauvaise graisse. J'encaissai, refrénant de furieux réflexes racistes et anti-militaristes et je reçus un ordre de visite médicale et un permis d'entrée à la caserne Mangin.

L'affreuse caserne ! Jaune, lourde, encore plus hideuse sous le soleil tropical qu'elle ne l'aurait été dans la lumière grise du Nord. J'y passai une mauvaise nuit et repartis pour Léopoldville chercher quelques bagages.

Quel paradis que notre bonne ville, avec ses fraîches terrasses, sa bière mousseuse et son modernisme ! Assis à la terrasse de l'ABC je ne savais si je devais me réjouir d'être si près d'entrer dans la guerre ou déplorer la sottise qui me lançait dans une aventure qui pouvait très bien se terminer dans quelque obscure garnison de l'Ubangi-Chari⁸.

De toute manière, il était trop tard pour reculer. Après avoir réveillé un peu mélancoliquement à l'ABC, bazardé ou jeté une partie de mes affaires, enfermé le reste dans les caves de l'hôtel, je pris une valise et traversai le Fleuve, cette fois couvert officiellement par mon ordre de visite. Saluant militairement l'adjudant de garde à l'embarcadère brazzavillois, je me sentais déjà Français Libre.

La visite médicale se passa sans histoires au milieu d'une foule de tirailleurs hilares. Le médecin français fronça les sourcils en m'auscultant mais ne dit rien. J'avais une semaine à attendre.

⁸ « Ubangi-Chari » : aujourd'hui, République Centre-Africaine.

Mes camarades de chambrée n'étaient pas désagréables : quelques mûlatres aimables et corrects (il n'y avait pas de noirs dans le bataillon), un gros marseillais sanguin, caporal de son état et grand amateur de revues égrillardes, un Breton qui aurait été l'ordonnance du Général de Gaulle pendant la campagne de France et ensuite à Londres. Mais l'esprit était médiocre, très loin de tout panache. Certains officiers restaient teintés de Vichysme et le portrait du Maréchal trônait encore dans certains mess. Les simples soldats n'étaient ni pétainistes ni gaullistes : ils s'embêtaient tout simplement dans l'oisiveté et la chaleur. Les courtes heures d'exercice ne suffisaient pas pour meubler les journées⁹.

Assez curieusement, le fait qu'il n'y avait pas de barrière de couleur officielle exacerbait les réflexes raciaux des blancs. Nié dans le droit, le racisme s'affirmait vigoureusement dans les faits car il est difficile d'amalgamer ce qui est, sinon inégal (mon caporal marseillais n'était certainement pas supérieur en tant qu'homme à la plupart de mes capitans — que du contraire !), du moins très différent culturellement. Pour le moment, notre ségrégation non écrite est peut-être plus réaliste mais, en durant, elle rendra d'autant plus difficile l'inévitable et nécessaire déségrégation. Au contraire le système français, plus libéral mais aussi plus hypocrite, créera davantage de tensions à court terme mais facilitera l'évolution.

J'étais encore exempt d'exercice et je tuais le temps à dormir, à manger (l'ordinaire était excellent) et à boire du pinard acide.

Enfin, une semaine après ma visite médicale, je me présentai au Capitaine-Médecin (je ne suis pas sûr du grade) qui reçut froidement mon salut militaire et consulta ses fiches.

⁹ Et pourtant, le dieu des batailles aidant, ces militaires réticents sont devenus les combattants de la II^e D.B. de Leclerc...

— Ah oui, Souchard... Eh bien, vous êtes refusé.

— Quoi ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

— Nous n'avons pas de motifs à vous donner, mais je vous dirai que votre cœur n'est pas fameux. Allez consulter un médecin civil. Et cherchez-vous un travail sédentaire.

Je sortis tout étourdi. Certes, je n'étais pas désespéré d'avoir raté ma carrière militaire : après tout, j'avais fait tout mon possible. Mais j'étais inquiet : qu'avais-je donc au cœur ? Et puis je me sentais humilié, définitivement retranché de la guerre, condamné à rester un civil, presque un embusqué.

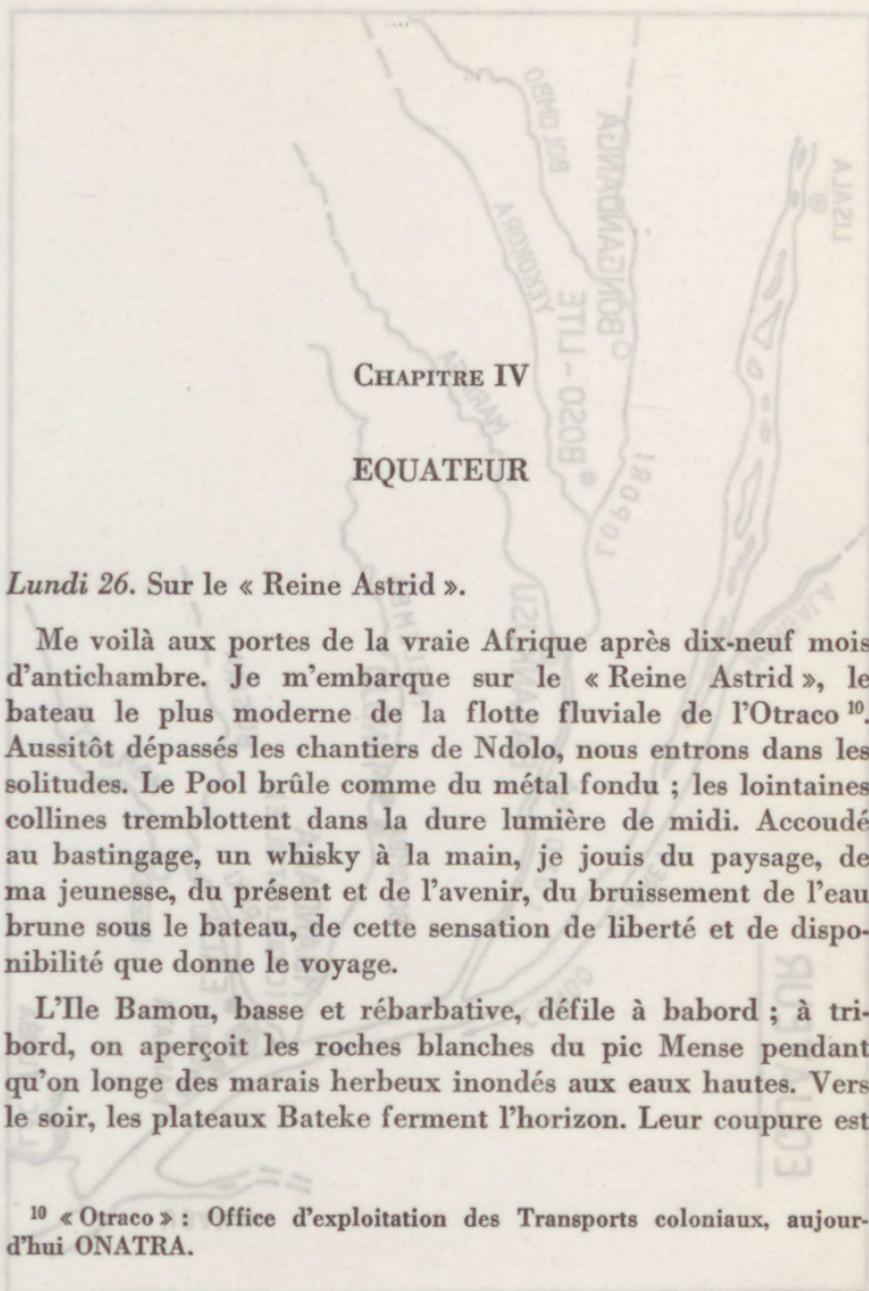
Je repassai le Fleuve avec ma valise et un début d'expérience en matière de salut militaire.

Jeudi 15. Léopoldville.

En quelques jours j'ai passé une nouvelle visite médicale, reçu l'assurance que mon cœur était excellent, quoiqu'assez nerveux et signé un engagement à l'Administration. Qu'est-ce qui leur a pris à Brazzaville ?

On m'a proposé de rester à Léopoldville mais j'ai choisi l'Equateur. C'est aussi une manière de faire la guerre car le vrai « effort de guerre » a commencé. Depuis la perte presque totale de la Malaisie et des Indes Néerlandaises, le Congo se trouve en première ligne économique. Ses armes sont le cuivre, l'étain, le caoutchouc, l'huile, le coton, le copal. Un très beau discours de Pierre Rijkmans nous a lancé dans cette bataille où, faute de mieux, je combattrai.

En attendant mon départ, j'inventorie la bibliothèque de la Direction générale de l'Agriculture à Kalina.



CHAPITRE IV

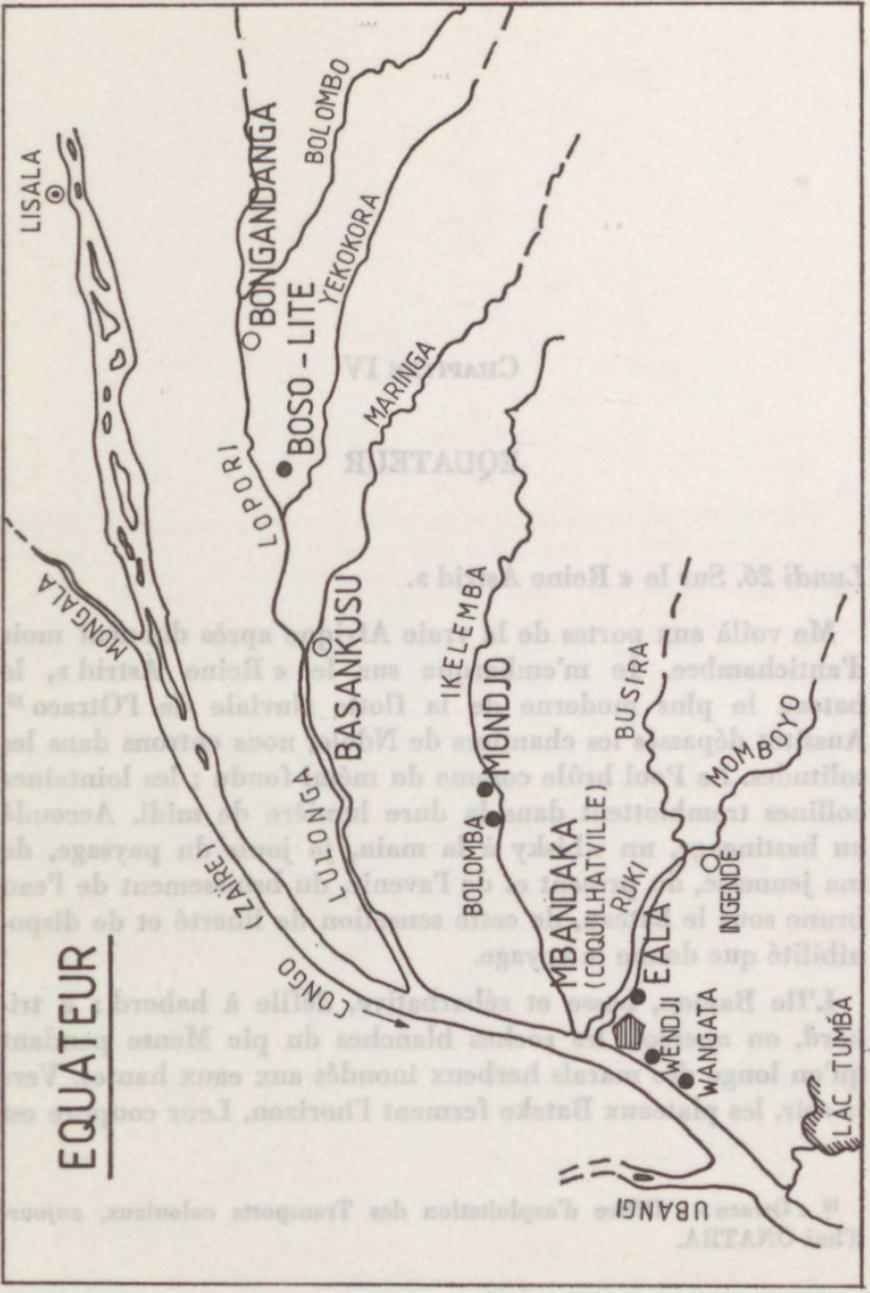
EQUATEUR

Lundi 26. Sur le « Reine Astrid ».

Me voilà aux portes de la vraie Afrique après dix-neuf mois d'antichambre. Je m'embarque sur le « Reine Astrid », le bateau le plus moderne de la flotte fluviale de l'Otraco¹⁰. Aussitôt dépassés les chantiers de Ndolo, nous entrons dans les solitudes. Le Pool brûle comme du métal fondu ; les lointaines collines tremblotent dans la dure lumière de midi. Accoudé au bastingage, un whisky à la main, je jouis du paysage, de ma jeunesse, du présent et de l'avenir, du bruissement de l'eau brune sous le bateau, de cette sensation de liberté et de disponibilité que donne le voyage.

L'île Bamou, basse et rébarbative, défile à babord ; à tribord, on aperçoit les roches blanches du pic Mense pendant qu'on longe des marais herbeux inondés aux eaux hautes. Vers le soir, les plateaux Bateke ferment l'horizon. Leur coupure est

¹⁰ « Otraco » : Office d'exploitation des Transports coloniaux, aujourd'hui ONATRA.



abrupte et boisée. Quelques hameaux assez misérables se blotissent dans les replis.

La nuit tombe. Le bateau s'approche doucement d'un poste à bois : une factorerie en pisé, quelques huttes de paille, des stères de bois de chauffage alignées sur deux rangs, une foule de gosses, de « mama » en « mpili »¹¹ ou en pagnes défraîchis, de coupeurs de bois à moitié nus. Une fumée légère filtre à travers les toits et les murs, comme la vapeur d'une casserole mal fermée. Riverains et équipages échangent nouvelles, plaisanteries, invectives ou promesses.

Quelques mètres avant l'accostage, deux matelots nus plongent, un câble enroulé autour du corps et viennent amarrer le bateau. C'est alors l'animation assourdissante de l'escale : piétinement de l'équipage chargeant le bois et le jetant bruyamment sur les tôles du pont, palabres entre les pêcheurs et les passagers noirs pour un « capitaine »¹² aux écailles luisantes ou quelque « ngola »¹³ fumé et racorni, coups de gueule du capitaine qui s'estime trompé par le chef du poste à bois, marché bruyant où les beaux mouchoirs de Kin s'échangent contre des arachides et de la viande boucanée. Des couples s'éloignent pour fêter les retrouvailles.

Mon voisin de cabine est un journaliste californien lourdement bâti, cheveux roux, yeux bleus, barbe en collier, qui se rend en Lybie après avoir passé trois mois à Brazzaville comme commentateur américain de la radio. Il a tout fait ce journaliste : les révolutions d'Amérique latine, l'escadrille des « Tigres Volants » de Chennault en Chine, la campagne de France, les Stalags. Il a été libéré, torpillé, refait prisonnier, s'est évadé deux fois, vivant plusieurs vies et ayant l'air de ne

¹¹ « mpili » : étoffe bleue unie que les femmes pauvres mettent pour travailler.

¹² « capitaine » : poisson à chair très appréciée.

¹³ « ngola » : poisson silure généralement vendu fumé.

tenir à aucune. Dans sa bouche, l'aventure devient courante sans jamais être banale.

Nous nous couchons tard et naviguons toute la nuit, bercés par le battement des machines et rafraîchis par la brise du Chenal qui agite doucement le rideau de la porte grande ouverte.

A l'aube, nous nous réveillons au milieu d'un Fleuve élargi, ceinturé de hauteurs arrondies. Sur la rive belge, quelques toits en tôle coiffent une butte boisée : Kwamouth. A ses pieds, les eaux rougeâtres du Kasai se mêlent aux masses brunes de l'« Ebale »¹⁴.

Jeudi 29

Nous stoppons à Bolobo après avoir navigué toute la journée sur un Fleuve de plus en plus large, entre des coteaux herbeux au profil fuyant. Le poste de Bolobo est laid et malsain mais le paysage est magnifique : une nappe d'eau paisible, large de sept kilomètres, quelques éperviers planant dans le ciel, la silhouette noire d'une pirogue rentrant au gîte et, transfigurant la scène, un coucher de soleil grandiose dans une avalanche de nuages gris et roses striés de flammes.

Samedi 31

Depuis Yumbi nous sommes entrés dans la grande forêt. Le Fleuve est devenu un labyrinthe de chenaux et de criques et le « Reine Astrid » navigue dans des couloirs plus ou moins larges, bordés de murs épais de copaliers, de palmiers hérissés de piquants, de grands arbres aux fûts gris ; de temps en temps les îles s'écartent, ouvrant de vastes perspectives d'eau et de ciel. Fleuve et terre se mélangent intimement sans qu'on

¹⁴ « ebale, nzadi » : respectivement nom lingala et kikongo du fleuve Congo (Zaire).

sache ce qui est île et ce qui est rive : on comprend que Van Gèle ait eu tant de peine à découvrir le confluent de l'Ubangi ¹⁵.

Février 1942

Dimanche 1. Coquilhatville ¹⁶.

Un poste déjà ancien, tout en rouge et vert, avec de longues avenues bordées de vieux manguiers remplis d'oiseaux criards. Je loge au « Central », un hôtel austère en face du port ; la nuit est suffocante et des tornades avortées rampent, visqueuses, autour de la ville. Des résidents festoyent jusqu'aux petites heures, m'empêchant de dormir.

Dimanche 15. Eala.

Malsaine et chaude, Coq est une ville charmante. Ses dimensions modestes, son isolement au milieu des marais de l'Equateur font que ses habitants sont cordiaux, sociables et larges d'idée.

J'accomplis un stage dans le vieux jardin botanique d'Eala, hybride curieux mais plaisant de Versailles, de jardin anglais, de plantation tropicale et de forêt. L'avenue Laurent, bordée d'Arenga, de Palmiers Royaux, d'Elaeis, ruisselante d'Hibiscus, débouche magnifiquement sur la large Ruki. Des allées de bambous semblent attendre les amoureux ; des chemins limonités serpentent entre les buissons fleuris. Pour la première fois en Afrique, je vois une œuvre humaine consacrée au plaisir des yeux plutôt qu'à la production.

Lundi 16

Prospection en pirogue sur la Ruki pour chercher des lianes

¹⁵ « Van Gèle » : officier belge au service de l'Etat Indépendant.

¹⁶ « Coquilhatville » : aujourd'hui Mbandaka.

à caoutchouc. Je comprends maintenant pourquoi les gens de l'Equateur adorent ce pays : on ne se lasse pas de ces longues perspectives d'arbres et d'eaux lentes, tantôt éblouissantes de lumière, tantôt embrumées, de ces couchers de soleil qui vous réconcilient avec la vieillesse et la mort.

Mardi 17

Je suis chargé de trouver une méthode facile pour coaguler du latex et préparer du caoutchouc de bonne qualité à partir des lianes Apocynacées, des Ficus, des Funtumia et du Manihot Glaziovii.

Hélas, on ne s'est plus occupé du caoutchouc sauvage depuis vingt-cinq ans et il ne reste guère de plantes convenables à Eala. Il faudra se rabattre sur quelques vieux spécimens, souvent douteux d'ailleurs, qui ont résisté à l'âge et travailler au décigramme.

J'apprends beaucoup de choses à Eala : de la botanique, du Lingala et aussi la mentalité de l'Equateur, si spéciale et si attirante : tolérance, rudesse cordiale, hospitalité. L'ambiance est facile, indulgente aux faiblesses humaines et parfois complice. De jeunes et souples créatures hantent les sentiers crépusculaires, montrant le bout d'une gorge ronde et l'harmonieux déhanchement d'un corps parfait. Et les célibataires trouvent aussi naturel de les appeler que de boire un whisky glacé quand ils ont soif.

Outre ces délasséments épicuriens, non dénués de danger d'ailleurs, l'Equateur m'a fait mieux connaître un phénomène social original : la ménagère. Sans doute rencontre-t-on des ménagères dans le Bas Congo, mais elles sont invisibles, presque clandestines comme un vice honteux. Ici, c'est une institution discrète mais bien établie.

Le statut social de la ménagère dépend partiellement de l'importance de son « blanc » mais aussi de sa personnalité et

de son ancienneté. Son comportement est régi par des lois non écrites encore que rigoureuses : elle peut vider la glacière de son blanc mais pas son portefeuille, partager sa couche mais pas ses repas. Lorsqu'arrive un visiteur, la ménagère disparaît même si le nouveau venu est accompagné de la sienne : les deux femmes vont bavarder dans la cuisine, la chambre à coucher ou sur la barza arrière pendant que les hommes restent sur la barza avant ou dans le living. En revanche, il est très mal vu de refuser à sa compagne de quoi recevoir dignement ses amies.

Il existe cent types différents de ménagères, des gentilles et des revêches, des jeunes et des moins jeunes, des jolies et des laides. Certaines ne sont que des prostituées qui exploitent et dégradent leurs proies, d'autres les dominant et parfois les battent. La plupart sont avenantes, souvent respectables : dévouées, honnêtes, défendant jalousement l'intérêt de leur blanc, s'attachant à lui et lui créant un simili foyer, parfois un foyer tout court. Des ménagères ont sauvé leur compagnon de la déchéance, cachant ses alcools au risque de recevoir ses coups, d'autres l'ont soigné nuit et jour, certaines se sont fait tuer pour lui. Combien de moribonds n'ont ils pas dû à leur Joséphine ou à leur Henriette de ne pas mourir seuls comme des chiens ?

La fidélité des ménagères est évidemment variable et rarement inconditionnelle. A voir leurs blancs, on serait souvent tenté de les excuser, d'autant qu'elles y mettent autant d'habileté et généralement plus de discrétion que leurs sœurs européennes.

Une compagne noire est-elle une aide ou une charge en brousse ? Les avis sont partagés. Une femme « bien » peut être une assistante précieuse pour un colon, une harpie peut le ruiner. Une femme intelligente est, pour un agent de l'Etat, une mine de renseignements et le meilleur des baromètres. Mais on rencontre aussi des garces qui grugent leur blancs,

méprisent les autres noirs, favorisent leurs frères de clan ou leurs amants, provoquent des conflits et des incidents parfois graves et compromettent irrémédiablement la réussite de la carrière de leur victime.

Telles quelles, avec leurs qualités et leurs défauts, souvent reflet ou contrepoint des nôtres, les ménagères de brousse sont un phénomène courant et sans doute nécessaire dans notre Congo de célibataires et une excellente introduction à une connaissance vécue du monde africain. L'institution dépérira après la guerre, lorsque les femmes blanches arriveront en masse. On se conduira mieux mais on restera calfeutré dans son petit univers européen, ignorant stupidement le monde truculent et complexe qui nous entoure. Peut-être regrettera-t-on alors le temps des ménagères...

En tout cas, je propose qu'on élève un jour un monument à la Ménagère Congolaise, modeste et précieuse auxiliaire des défricheurs de l'Afrique !

Reste la question des enfants. Mais je suis encore trop nouveau en Equateur pour discuter valablement de ce problème douloureux.

Vendredi 20

On boit beaucoup à Coq et je partage mon temps entre les lianes et les éprouvettes d'Eala et les whiskies glacés du Cercle ou de Wangata... pendant qu'on s'égorge autour de Moscou et dans le Pacifique. Comme mon Sancho Pança intime doit rire en voyant le Don Quichotte de la caserne Mangin se prélasser un verre à la main, pendant que tombe le crépuscule et que les borassus grincent doucement. Adieu héroïsme... tâchons au moins que la prose quotidienne ne soit pas trop laide...

Mercredi 25

Mon matériel de travail consiste en six lianes très fatiguées

dont deux, au moins, donnent du latex non coagulable malgré des étiquettes orthodoxes. C'est avec les quatre autres que j'essaie, avec des fortunes diverses, de contribuer à la victoire alliée en fabriquant de belles feuilles de caoutchouc translucide au lieu des fameuses « boules » au cœur moisi du temps de l'Etat Indépendant.

Mars 1942

Jeudi 12

Prospection à Bamanian, dans un étrange paysage où l'eau et la forêt se mélangent comme aux premiers jours de la Création. Nous visitons une très belle mission des Pères du Sacré-Cœur. J'aime les missions : on y sent tant d'assurance et de continuité, une pérennité qui nous change de nos bavardages et de nos inquiétudes. Pourtant, l'évangélisation résistera-t-elle au départ inéluctable de Boula Matari ? Qu'advient-il alors du Christ, peut-être trop blanc, que nous laisserons derrière nous ?

Dimanche 15

Certains coloniaux restent — oh très discrètement — germanophiles non par amour du national-socialisme mais par peur des Russes. Leur état de colonisateurs les a rendu allergiques à tout ce qui vient de gauche ; minorité privilégiée au sein d'une masse encore amorphe mais aux potentialités redoutables, ils ont acquis des réflexes de bourgeoisies menacées.

Croient-ils que leurs privilèges seront éternels ?

Cette réticence devant la cause alliée est particulièrement sensible chez certains émigrés russes qui espèrent encore je ne sais quelle restauration. Mais Hitler n'est pas un libérateur, bien loin de là.

Quel drame de conscience pour mes camarades de Belgique, soumis au choc frontal d'une propagande massive !

Avril 1942

Jeudi 2

Je connais enfin ma destination : Mondjo sur Ikelemba, un poste de la Société Equatoriale où une plantation de lianes fût, dit-on, établie vers 1906. Je dois, avec un agent de la Société, retrouver cette plantation aujourd'hui envahie par la forêt, la faire nettoyer, mettre au point, à une échelle plus grande qu'à Eala, des méthodes correctes de fabrication et l'exploiter avec les indigènes des environs. Mon effort de guerre va enfin commencer — et en première ligne.

Car le Congo de 1942 emploie un jargon militaire et se prépare à livrer la dure bataille du caoutchouc.

Pour mieux comprendre ce que sera cette bataille il faut remonter au début du siècle, lorsque l'Etat Indépendant désargenté lançait ses agents à la récolte de l'ivoire, du copal, des fruits de palme et surtout du caoutchouc sauvage, obtenu à partir des lianes de forêt et de certains arbres comme les *Funtumia* et les *Ficus*.

A cette époque les fonctionnaires et les agents commerciaux n'étaient ni des apôtres, ni des ascètes mais des conquérants, laissés à eux-mêmes, vivant durement et souvent dangereusement et qui ne s'embarrassaient pas de sentiments. Beaucoup ont réussi l'exploit de rester justes et humains ; d'autres ont abusé cruellement de leur pouvoir. Instruments d'une évolution impitoyable, ils doivent être condamnés comme nous condamnons aujourd'hui les briseurs des premières grèves ouvrières et les exploiters d'enfants de la préhistoire capitaliste... et aussi les planificateurs sanglants de l'ère soviétique.

Nous qui pouvons nous permettre d'être humains et démocrates, n'oublions jamais que nous sommes les héritiers du monde qu'ils ont forgé.

Revenons à notre caoutchouc. Coté très cher à Anvers, le « CTC » constituait alors la principale richesse exploitable des forêts congolaises et les indigènes étaient tenus d'en fournir une certaine quantité par mois. Les commerçants qui achetaient le caoutchouc et certains agents de l'Etat qui les contrôlaient étaient dit-on payés ou cotés au prorata des achats, ce qui les poussait à faire produire à tout prix. De là des abus, des exactions, des crimes entraînant le cycle habituel des révoltes et des répressions. On ne coupa pas autant de mains que l'a écrit la presse britannique de l'époque, mais j'ai vu personnellement dans le Lopori et plus tard au Lac, deux vieux noirs qui n'avaient plus de main droite et qui se souvenaient.

Les campagnes de protestation belges et internationales firent cesser les excès et l'imposition fut supprimée par le premier ministre des Colonies, Renkin. Mais la réputation du caoutchouc était faite et toute allusion au « matofe » troublait et inquiétait les populations forestières.

Et voilà que trente-deux ans après, Pearl Harbour et les désastres d'Asie coupent l'Occident de ses sources de matières premières. Subitement le Congo Belge devient un pion majeur : il faut produire, produire à fond, avec un personnel européen réduit et sans possibilité de relève.

En janvier 1942 des arrêtés ont imposé aux Congolais 60 jours de travaux obligatoires par an en plus des soixante jours de cultures éducatives, ceci pour récolter le caoutchouc, les fruits de palme, le copal, pour planter le coton et le riz, pour couper le bois de chauffage nécessaire aux bateaux. Quel droit avons-nous de mêler les Congolais à notre guerre ? Aucun. Mais la nécessité commande... et puis la victoire d'Hitler

amènerait ici une tyrannie raciste qui ferait paraître bénins les abus de la colonisation. D'ailleurs on paraît décidé cette fois-ci à éviter tout excès : les sanctions pour non exécution de l'effort de guerre seront relativement légères (un mois de prison au maximum) et contrôlées par le Parquet, les prix seront rémunérateurs et les marchés surveillés. Tout se passera donc le mieux du monde... probablement. Pourtant, on craint des difficultés dans la cuvette centrale, terrain des exploits passés de l'Abir¹⁷ : chez ces peuplades guerrières Songo, Gombe, Ekonda, Bankutshu, Bangala, Mongwandi, les flèches risquent de partir toutes seules : voilà qui promet des mois aventureux.

Lundi 13

Derniers préparatifs de départ. Encore un déménagement ! Je m'embarque sur un petit vapeur de la Secli¹⁸.

Mardi 14

Vers 7 heures, le camion S.T.A.¹⁹ vient me chercher. Je fais mes adieux au Directeur du Jardin avec lequel je me suis fort bien entendu. Nous devons partir à neuf heures et je suis à l'embarcadère à huit, ignorant encore que les bateaux partent rarement à l'heure à l'Equateur.

« Secli » est un petit vapeur à roue de vingt tonnes, assez fatigué et présentant mal (couleurs défraîchies, barges sâles, moustiquaires trouées) mais relativement confortable. Le quartier des passagers se compose de deux grandes cabines contiguës et d'un deck assez spacieux où nous pourrons passer la

¹⁷ « ABIR » : société commerciale du temps de l'Etat Indépendant, dont les méthodes ont été souvent critiquées.

¹⁸ « Secli » : abréviation de la Société Equatoriale Congolaise de la Lulonga-Ikelemba.

¹⁹ « STA » : Service des Transports Automobiles, régie gérant le parc des véhicules de l'Administration.

journée. Les chaudières ne sont même pas allumées : on attend un dernier chargement de pagnes et de bière. Ce retard me permet de faire connaissance de mon compagnon de voyage, Derotte, qui va relever l'agent en poste à Mondjo.

Un original ce Derotte. Liégeois de 45 ans environ, les cheveux grisonnants et rares, sec et vigoureux comme un wenge²⁰, râleur, dur pour les autres comme pour lui-même. Il ne lui reste qu'une dent qui branle dans un désert de gencives et quand il se fâche (ce qui lui arrive souvent), il bombarde ses interlocuteurs de postillons et ses mots se dissolvent dans un gargouillis rageur. Il est parti au Congo pendant la crise de 1932 avec la fameuse caravane des chômeurs à bicyclette. Après l'échec de celle-ci, il a continué par ses propres moyens, s'est accroché et a tenu : ce sera un compagnon difficile mais sûr.

Derotte n'est pas seul. Deux femmes l'accompagnent, toutes deux jeunes, toutes deux jolies. L'aînée, Maria, est sa ménagère en titre et part avec lui dans l'Ikelemba. La cadette, toute jeune, a passé trois mois à Wendji pour remplacer sa tante (car elles sont tante et nièce) partie en congé au village, oh simplicité des mœurs équatoriales ! Elle est venue faire ses adieux avant de reprendre le bateau courrier de la Tshuapa, ce qui ne va pas sans embrassades, pleurs et cadeaux.

La matinée s'est écoulée, torride et lente. Enfin, après avoir bu force Primus et mangé un dernier beefsteak à l'hôtel, je sombre dans une lourde sieste bercée par le halètement des chaudières enfin allumées, à peine interrompue par les trois coups de sirène saluant traditionnellement la résidence et le drapeau du Gouverneur.

Après avoir traversé la large embouchure de la Ruki, nous remontons paresseusement le Fleuve (le « Secli » est beaucoup

²⁰ « wenge » : *Milletia Laurentii*, arbre à beau bois noir très dur et très lourd.

plus lent que les grands courriers de l'Otraco), longeant une côte basse ou de grandes plaines inondées alternent avec des peuplements de copaliers et de palmiers-lianes. Parfois un petit plateau sablonneux défile à tribord, dominant l'eau brune de 2 à 3 mètres et souvent occupé par quelques cases penchées abritant des pêcheurs et peut-être des repris de justice. Toute cette région est un refuge pour les mauvais garçons, évadés de prison, trafiquants ou tout simplement contribuables réfractaires. Il faudrait une escadre pour les débusquer de leurs criques et de leurs chenaux... et pourquoi faire ? Il n'est peut-être pas mauvais que subsistent quelques soupapes pour les natures indépendantes, dans l'ordre un peu austère qui règne ici.

Vers le soir, nous entrons dans l'Ikelemba. Longue de quelques 250 kilomètres, large de 100 à 150 mètres dans son cours inférieur, cette rivière isolée déroule ses méandres au milieu de marais inextricables. Aux eaux hautes, on passe en pirogue de l'Ikelemba dans la Ruki.

Le paysage est monotone et incroyablement désert : une rivière aux eaux brun foncé, avec des tournants à angle aigu, des bras morts (les « ntena ») qui s'ouvrent sur des étangs immobiles ou se perdent dans les sous-bois ; tout autour, un mur continu de forêt sombre ou tranchent les troncs clairs des copaliers, les têtes chevelues des raphias, les tiges épineuses des rotangs. Peu d'animaux : des aigles pêcheurs, quelques éperriers, des oiseaux-serpents ainsi nommés parce qu'ils nagent sous eau, leur cou long et grêle émergeant comme un périscope ou un serpent marchant sur les vagues. Ni singes, ni crocodiles, ni hippos.

A sept heures du soir le bateau s'amarre, lâchant la vapeur dans de sourds gémissements. Et c'est le vacarme de l'escale, accompagné par le contrepoint habituel des nuits d'Afrique, les trilles des grillons et les éructations patientes des crapauds-buffles.

Nous soupçons fraternellement à la lueur (et à la chaleur, hélas...) de nos lampes Coleman. Les moustiques nous obligent à nous coucher tôt.

Mercredi 15

Après une journée de paysages toujours semblables sur une rivière qui se rétrécit peu à peu, nous accostons près d'une mission catholique hollando-irlandaise. Sur le débarcadère, un monsieur d'un type nettement batave inflige une correction « paternelle » à un noir qui la subit avec résignation. Déjà je me demande si mon devoir d'agent de l'Etat et la plaque toute neuve qui orne mon casque et dont je suis si fier ne m'imposent pas d'intervenir, lorsque le blanc renvoie sa victime après une verte semonce en Mongo. La « victime » s'éloigne de quelques pas et commence à plaisanter avec les spectateurs, ce qui lui vaut une nouvelle volée de mots vengeurs.

L'Européen monte à bord et se présente : Père Jan. Et comme je dois avoir l'air un peu surpris, il m'explique en souriant : que voulez-vous que je fasse d'autre à un catéchiste qui est bigame... et dont j'ai besoin ?

Nous passons la soirée ensemble. Le Père Jan est un agréable causeur et un buveur intrépide. Il demande de pouvoir nous accompagner jusqu'à Mondjo et ne paraît nullement scandalisé à la vue de ces dames.

Jeudi 16

A dix heures du soir une tornade violente nous oblige à nous jeter dans la forêt, en pleine obscurité. Il nous faut toute la nuit pour nous dépêtrer.

Vendredi 17

Arrivée à Mondjo-rive. Le poste est petit, mal tenu et con-

siste en une assez grande maison en pisé, deux hangars, quelques cases et un magasin serrés sur un banc de sable aveuglant. L'accueil d'« Ikete », le gérant que Derotte vient remplacer, est glacial.

Ikete est un cas-type de « négrification » (terme d'ailleurs inapproprié et injuste pour les noirs). Petit, trapu, le nez écrasé, les cheveux hirsutes, le verbe haut, Ikete a désorganisé un secteur commercial florissant et est tombé de déchéance en déchéance. Sa ménagère lui sert de domestique et de monnaie d'échange avec les capitas dont il convoite les épouses et les filles. Grand buveur de vin, peut-être fumeur de chanvre, il glisse visiblement sur la pente qui mène à la prison ou à l'asile.

On décèle en lui pourtant les traces d'une bonne éducation et même d'une certaine culture. Parfois un éclair, un sourire, une intonation font revivre l'enfant, le jeune homme qu'il a été et qu'il a assassiné. C'est un faible qui n'aurait jamais dû quitter le cadre familial et social de l'Europe, surtout pour cette terrible Ikelemba coupée de tout, peuplée de trafiquants, de réfractaires, de marginaux. Sur deux cents kilomètres on n'y rencontre qu'une Mission catholique assez primitive, un poste territorial abandonné faute de personnel et deux ou trois centres commerciaux hantés par des Portugais faméliques qui se disputent une production insuffisante de copal²¹. Pendant des années, Ikete a navigué, coincé dans des pirogues étroites sous un soleil aveuglant, dévoré par les moustiques le soir, saigné par les tsé-tsés pendant la journée. Il a logé dans

²¹ Les Portugais étaient nombreux au Congo Belge. Certains étaient des hommes d'affaire prospères ; d'autres monopolisaient pratiquement le commerce dit de « traite » dans l'Ouest du pays. Ils vivaient sobrement, en contact étroit avec les populations autochtones. Certains Belges les considéraient, souvent à tort, comme des Blancs de seconde zone. Leur rôle dans l'ouverture commerciale de l'intérieur a été considérable, mais parfois étouffant pour les autres commerçants.

des cahutes immondes sur des bancs de sable brûlants. Il a passé des milliers d'heures à contrôler des inventaires faux et des comptabilités fantaisistes, à se défendre contre des concurrents sans scrupules, à se justifier devant une Compagnie pour qui il n'était qu'un chiffre d'affaires. Jamais il n'a rencontré un Européen avec qui il eût pu parler d'autre chose que du prix du copal et du savon et, parmi les Congolais, il n'a connu que les pires.

Il faut être un roc pour résister à cette vie. Ou un saint. N'étant ni l'un ni l'autre, il s'est laissé aller... Ce soir, après quelques verres, il entonne le « Deutschland über Alles », nous cherche querelle et insulte le Père hollandais qui a failli l'assommer. De quoi se faire révoquer dix fois.

Samedi 18

Ikete vient à l'aube, pleurant presque, s'excuser et s'humilier devant nous. Nous n'insistons pas : dans deux jours il partira — pour quel destin ? — et nous ne pouvons rien pour lui qu'essayer de le comprendre. Puis je vais m'installer à cinq kilomètres de la rive, dans le village de Mondjo sur la piste vaguement carrossable qui monte vers Basankusu, à 180 kilomètres.

J'y loue pour cinquante francs par mois une maison en pisé assez sombre mais propre ; son unique pièce est assez grande pour contenir ma malle-lit, ma table, mes deux chaises et mes six malles. Les boys s'installent à côté et on me bâtit rapidement une cuisine en « ndele » (tuiles de feuilles de raphia), un abri pour le seau-douche et un WC qui n'est qu'un simple trou masqué par des pieux fichés en terre. Je vivrai dans un confort relatif.

La population est correcte, assez réservée : elle sait que je cherche des lianes à caoutchouc et se méfie : les uns déclarent ne pas les connaître, les autres, qu'il n'y en a plus. A moi d'y voir clair.

Mai 1942

Vendredi 1^{er}

Mon existence s'est peu à peu organisée. J'ai trouvé un « collaborateur » (dans tous les sens du terme). C'est un ancien capita de l'époque du caoutchouc qui a accepté de m'accompagner mais non de me guider. Il prétend d'ailleurs ne pas savoir distinguer les bonnes lianes des mauvaises.

Seulement, depuis Eala, je le sais et lorsqu'il constate que je suis capable de déceler un *Landolphia Owariensis* ou un *Cliandra Arnoldiana* à vingt mètres, il commence à m'aider. Mieux encore, il m'amène un jeune « frère » (ce qui veut dire un parent plus ou moins proche), son cadet de trente ans et par conséquent capable de grimper aux arbres et de décrocher les lianes. Un premier coin est ainsi enfoncé dans la conspiration de silence.

Reste à prospecter la vieille plantation de Mondjo, qui figure sur un vague croquis de situation dont j'ai reçu copie. Et là les difficultés commencent.

Je trouve assez facilement la maison du gérant de la plantation : quelques manguiers, deux pans de mur et un morceau de barza cimentée la signalent de loin. Autour, sur une centaine de mètres, les lianes sont très nombreuses. Elles me permettent de fabriquer enfin un stock un peu plus important de feuilles de caoutchouc qui, fumées dans la cuisine, prennent une belle teinte dorée. Je puis ainsi déterminer les temps de fabrication et les quantités nécessaires de coagulant. Le lendemain, j'étends le champs de ma prospection et les choses se gâtent car les lianes se raréfient brusquement. Après trois jours de vaines recherches, il me faut bien conclure que le gérant inconnu (qui était supposé avoir planté quelques centaines d'hectares) n'a jamais quitté sa barza et que la plantation s'est limitée à la portée de son regard. Heureuse époque !

Samedi 9

Écouté les nouvelles chez Derotte. La guerre semble avoir atteint ce point d'équilibre où un souffle ferait pencher la balance. Je parie tout de même pour les alliés qui ont pour eux l'espace, la richesse, le nombre... et une cause plus juste.

Vendredi 15

Vie fatigante et assez frugale. Dans les factoreries, on ne trouve que du rix local, des sardines, des pilchards et du vin portugais. Le village est pauvre et passif et, même en offrant le gros prix, je ne parviens que rarement à obtenir un poulet ou un poisson. La chasse est maigre, le petit bétail — inexistant : mes menus sont donc très monotones. Vie laborieuse aussi : je pars à l'aube avec mes deux aides, patauge dans deux ou trois marigots pour aboutir, vers dix heures du matin, à un plateau couvert de forêt « sèche » (par opposition à la forêt marécageuse des sols humides). Là, je trouve généralement quelques lianes. Les plateaux étant rares dans cette région basse, je dois m'éloigner un peu plus chaque jour.

Nous saignons rapidement et nous récoltons le latex dans des calebasses en chronométrant l'opération. Entre midi et une heure nous repartons pour le village où nous coagulons aussitôt notre récolte : le latex du *Landolphia*, en y mélangeant quelques gouttes de suc acide de *Costus*, celui du *Clitandra* en le faisant bouillir. Les feuilles obtenues sont pesées fraîches, numérotées et suspendues au-dessus du foyer de la cuisine.

Mais quelle étrange pesée ! Il n'y avait pas de balances disponibles au Service Provincial de l'Agriculture de Coq, à part des pesons qui n'en sont pas à un kilo près... précision un peu insuffisante pour peser des feuilles de deux cents grammes. Je suis donc obligé de jouer à *Cyrus Smith*²² et de mesurer le

²² « *Cyrus Smith* » : héros de l'« *Ile Mystérieuse* » de Jules Verne.

volume des feuilles dans un pluviomètre gradué rempli d'eau, puis de calculer le poids à partir de la densité. Curieuse technique...

Vers trois heures je me débarbouille, déjeune rapidement dans la torpeur de l'après-midi et m'étends pour une demi-heure. Ensuite je remets mes notes en ordre, je pèse les feuilles déjà fumées et je bavarde avec les gens du village.

Jour après jour les « fourchettes » se ferment et les courbes deviennent moins spasmodiques : je finirai par sortir des conclusions plus ou moins valables.

Quand tombe le soir, je bois un verre de vin en lisant Brunetière et Thiers, choisis dans la bibliothèque de Coq pour leur prolixité mais bien intéressants tout de même.

L'offensive de printemps des Allemands a commencé en Crimée.

Lundi 18

Incident plutôt désagréable en forêt. Laisant mes deux compagnons saigner un gros Clitandra, j'avais continué la prospection. A cinquante mètres je les perdis de vue, ce qui impressionne toujours en pleine forêt quand on est seul et désarmé, à plusieurs heures de marche du village. Soudain, à quelques dizaines de mètres, un froissement de feuilles, un bruit de branches brisées, une ombre grise : un éléphant, un solitaire ! Je me jetai derrière un arbre en priant le ciel que le vent me soit favorable. La bête passa à dix mètres sans tourner la tête et, s'arrêtant entre mes hommes et moi, commença à arracher pensivement les feuilles des branches basses.

Cinq minutes passèrent — plutôt désagréablement. Enfin la bête s'éloigna d'une quarantaine de pas et je pus rejoindre mes compagnons sur la pointe des pieds. Ils étaient gris de peur et je l'étais sans doute aussi. Nous partîmes silencieusement au

village en faisant un grand détour : on ne peut jamais prévoir les réactions d'un solitaire.

Lundi 25

Peu à peu la forêt me devient familière. J'apprends à deviner la proximité des marais par le crissement des grains de limonite sous les bottes et les trilles plus creuses des grillons ; j'aime le silence et la pénombre de la haute futaie, je soupire d'aise lorsque les premiers parasoliers apparaissent au détour du sentier annonçant l'approche du village. Certains soirs, regardant les silhouettes cuivrées des Mongo dansant au clair de lune, je me sens tout près de ces hommes de forêt, convaincu de la profonde unité de l'espèce humaine.

Une page de Brunetière me ramène à l'Europe : mais comme nous sommes près de nos origines !

... « *Oh ne réveille pas les tempêtes passées,
» Car sous elles remue le chaos...* »

(TIOUTCHEFF)

Juin 1942

Lundi 1

Une fois par semaine je vais au beach, rendre visite à Derotte. Ikete est parti et D... remet vigoureusement son secteur en ordre. Nous avons peu de choses en commun mais nous nous supportons assez facilement.

Jeudi 4

Comment une succession d'éclairs entre l'inexistant et le révolu formerait-elle une personnalité cohérente, s'il n'y avait un milieu intemporel pour les relier ?

Jeudi 11

Les indigènes de l'Ikelemba ne sont pas particulièrement intéressants. L'occupation administrative et médicale est rudimentaire, les écoles rares et médiocres, les missions pauvres et archaïques. La population ne voit, en fait de blancs, qu'une écume de trafiquants. Les maladies vénériennes sévissent, la natalité s'effondre et la vie coutumière dépérit là où manquent les enfants, espoir et orgueil du clan. Ici, le bilan de la colonisation est tristement négatif.

Trois personnes seulement travaillent à M... : une vieille femme qui m'apporte régulièrement des crevettes, un juge et un capita qui, désespérant de se faire obéir, entretiennent les pistes et les pontages de leurs propres mains. Le reste n'est même pas fainéant ou hostile, simplement amorphe.

En Europe, assauts furieux contre Sébastopol et signature d'un pacte anglo-russe, enfant débile de la nécessité et qui ne survivra pas à la guerre.

Depuis trois semaines, les eaux ont baissé et les bateaux ne montent plus : mes provisions sont au plus bas et, faute de poulets et de viande de chasse, je vis de corned beef et de manioc doux et je m'éclaire tant bien que mal en brûlant du copal.

Mercredi 24

J'aime me promener dans le village endormi les soirs de pleine lune. Les cendres rougeoient encore devant les huttes, des voix assourdies diffusent à travers les murs en pisé, les notes grèles d'un « ekembe »²³ s'égrènent paresseusement sous les doigts d'une sentinelle ensommeillée, blottie dans sa chaise-longue. Les palmiers bruissent faiblement dans la tiède brise

²³ « ekembe » : instrument de musique simple, consistant en quelques tiges métalliques de différentes longueurs fixées sur une planchette.

nocturne. Tout autour on devine la grande forêt murmurante où monologuent les engoulevents et éructent les crapauds-buffles.

Samedi 27

Prise de Tobrouk par les Allemands pendant que Sébastopol tient toujours. Dès qu'ils sortent de leurs îles et de leurs bateaux, les Britanniques ne prennent pas la guerre assez au sérieux.

Juillet 1942

*Jeu*di 2

Arrivée de Schwartz (« Lokoka »), agent territorial de Bolomba. C'est un petit homme maigre avec une longue figure un peu chevaline, un air désabusé et un peu languissant démenti par une voix coupante. Une réputation de « terreur » le précède, qu'il justifie aussitôt en arrêtant tous les hommes valides du village pour mauvais entretien des chemins et des pontages. Corde au cou, la population mâle prend philosophiquement le chemin de Bolomba où sept jours de prison l'attendent avec une ration largement calculée de chicotte.

Du coup, la population restante s'arme de hoes et de machettes et se hâte de désherber les sentiers et de nettoyer le village.

Vendredi 3

Sur mon intervention, Lokoka libère le juge et le capita. Ils arrivent, les fesses couturées, ce qui est d'autant plus injuste et absurde qu'ils sont les seuls à avoir travaillé. Pourtant ils paraissent joyeux et m'offrent un maigre poulet pour me remercier de mon intervention. Ma première réaction est un

noble refus mais Elisa me fait comprendre que ce faisant je les blesserais profondément. J'accepte donc, offrant en échange mes deux dernières bouteilles de bière, beaucoup plus précieuses que l'argent.

Samedi 4

Lokoka m'a invité à passer le week-end à Bolomba. C'est un homme curieux, cultivé, passionné d'histoire chinoise et de philosophie orientale mais cynique et implacable. Deux ravissantes mûlatresses et une smala de domestiques l'entourent. Il eût pu être lieutenant de Saladin, général de Gengis Khan, satrape du grand Darius ou, dans d'autres circonstances, commandant de forces de sécurité car son registre est vaste. Les choses étant ce qu'elles sont, il est agent territorial dans une région perdue de l'Equateur, promis — s'il échappe aux foudres du Parquet — à d'obscures et lentes promotions à l'ancienneté. Il se console entre ses deux sultanes et administre sa région d'une main de fer.

Je me demande pourtant s'il est aussi efficace qu'il le croit. Pour réussir vraiment, il faut croire — ne fût-ce qu'un tout petit peu — à ce qu'on fait et aux hommes qu'on dirige. Lokoka ne croit à rien.

Quoiqu'il en soit, il m'accueille cordialement, m'offrant le souper et le gîte. Nous bavardons jusqu'à minuit des mérites respectifs du bouddhisme que je connais à peine et du christianisme dont il ignore à peu près tout.

Cet homme provoque en moi un curieux mélange de fascination et d'antipathie.

Lundi 6

Je retourne à mes lianes en me demandant si je n'ai pas été injuste envers Lokoka. Comment administrer seul une région de près de dix mille kilomètres carrés, sans voies de commu-

nication, sans activités économiques importantes, habitée par une population déstructurée et anarchique ? Sa dureté, qui frôle souvent la cruauté, évite peut-être un pourrissement de la situation qui imposerait des mesures encore plus strictes. Si notre colonisation est légitime, les Lokoka sont difficilement évitables ; si elle ne l'est pas, même l'effort de guerre est injustifié... ce que je ne crois pas.

Mardi 7

Offensive éclair des Allemands dans la vallée du Don, vers la Volga ; Rommel piétine devant Alexandrie. Toujours ces demi-victoires annonciatrices de défaites...

Lundi 27

Enfin arrivé, le bateau-courrier m'apporte deux télégrammes contradictoires, l'un m'enjoignant de rejoindre Basankusu par voie de terre, l'autre m'ordonnant de descendre à Coq pour y remettre mon rapport et de monter à Bongandanga, ma nouvelle destination, par le courrier du Lopori. Ce télégramme étant le plus récent, j'y obtempère.

Mercredi 29

Coup de pot, un bateau de l'Equatoriale s'apprête à rejoindre Coq et Wendji. Je fais mes adieux à Mondjo dont la population a fini par m'adopter : hospitalière Afrique où qui ne fait pas de mal est accepté comme s'il avait fait du bien et (brièvement) regretté. Le juge et le capita viennent une dernière fois bavarder au coin du feu ; mes deux travailleurs essayent sans succès de se faire embaucher comme plantons ou boys ; la vieille vendeuse de crevettes m'apporte un plein panier. Mon séjour aura au moins servi à les convaincre que le temps de l'Abir ne reviendra plus.

Jeudi 30

Après un dernier verre avec Derotte, je quitte Mondjo que je ne reverrai sans doute jamais plus, petit univers contenant dans sa simplicité toute la complexité du monde. Je voyage sur le plus vieux des bateaux de la compagnie : mon installation consiste en un lit de camp inséré entre la cheminée et la paroi métallique du poste de pilotage. Je navigue à moitié nu, résistant de mon mieux à l'étouffement.

Août 1942

Samedi 1

Nous arrivons à Coq après avoir longé un troupeau d'hippopotames vautrés dans les herbes à l'embouchure de l'Ikelemba. Le courrier du Lopori vient évidemment de partir, ce qui me donne vingt-huit jours d'attente et de vie citadine.

Les Allemands sont aux portes du Caucase. Si les Russes perdent Stalingrad et Bakou, Hitler pourra tenir indéfiniment sur une ligne de front raccourcie. Alors commencerait une lutte interminable entre l'industrie eurasienne intégrée par l'Allemagne et l'industrie anglo-américaine.

Samedi 15. Coquilhatville.

J'ai retrouvé non sans plaisir les avantages de la civilisation. On m'a donné une maison très convenable ; je rédige mon rapport sans trop me presser, joue au tennis ou rends visite aux amis et connaissances que j'ai eu le temps de me faire à Coq et Wangata.

En bavardant devant un verre, j'ai pu recueillir quelques pages de la chronique de l'Équateur, une chronique savoureuse encore que parfois impubliable et qui ne sera hélas jamais écrite. En voici un échantillon.

En ce temps-là (il s'agit des années trente) la région de Bokungu sur la Tshuapa était encore très isolée, reliée à Coq par des petits bateaux aux horaires irréguliers et au Sankuru par des pistes qui ne méritaient le qualificatif « automobile » que quelques semaines par an. L'occupation administrative était squelettique et toute entière consacrée à l'entretien des pistes, des pontages et des gîtes d'étape, au recensement, à la levée de l'impôt et au maintien d'une paix précaire entre des tribus guerrières qui s'ennuyaient.

L'activité économique était aux mains de commerçants portugais et de quelques planteurs belges ; ces derniers, installés dans le pays depuis plus de quinze ans, loin des Parquets, des commissaires de district, parfois des administrateurs, étaient devenus des patriarches plus ou moins bienveillants exploitant leurs plantations, distribuant alternativement les taloches et le sel et généralement acceptés — et même adoptés — par une population dont ils étaient l'unique ressource et le principal sujet de conversation. L'isolement, un pouvoir quasi absolu, l'aimable facilité des filles, avaient fortement marqué ces hommes, leur donnant à la fois des mœurs extravagantes et une puissante personnalité.

Vers 193... l'ombre de la civilisation effleura la Haute Tshuapa, amenant avec elle non seulement des frigos, des radios, des bureaux de poste, des agronomes et des agents sanitaires mais aussi des substituts et des territoriaux chargés d'imposer à Bokungu une législation sociale certes nécessaire mais parfois inadaptée aux réalités locales.

Alors commença une longue guerre d'usure qui se termina par la victoire inéluctable de la légalité : la plupart des planteurs se résignèrent tout en jurant qu'ils se ruinaient, d'autres se ruinèrent effectivement et rentrèrent en Europe ou s'engagèrent dans les grandes sociétés. Une minorité coriace refusa de plier... et le plus coriace fut le vieux D..., un long bonhomme séché par le soleil, à la pomme d'Adam agressive et

qui avait fini par parler le Flamand et le Français avec l'accent Bakusu.

La vie de D... se partageait entre la plantation de café, qu'il exploitait avec soin et son bateau personnel, un petit avorton de vingt tonnes fatigué et rapiécé, qui se traînait en toussotant d'Ikela à Coq chargé de produits, des marchandises et de passagers plus ou moins réguliers. Les riverains l'avaient baptisé « Kaï na maï » car il se déplaçait plus souvent à la pagaie qu'à la vapeur.

D... avait souvent eu maille à partir avec l'autorité et détestait d'une haine savoureuse de solitaire le Gouverneur de l'époque, lequel avait eu l'imprudence de jurer publiquement qu'il le ferait expulser s'il ne respectait pas le code du travail.

Un jour (c'était un dimanche à 14 h. 30, heure sacrée où tout Coq s'abandonne à la sieste dominicale) « Kaï na maï » quitta le port et se dirigea vaillamment mais lentement vers l'embouchure de la Ruki, saluant au passage de trois coups de sirène, selon l'usage, le drapeau de la Résidence. D... était à bord.

Le même usage voulait que le drapeau fut amené trois fois en guise de réponse : mais le Gouverneur avait interdit d'encore saluer « cette canaille de D... » et rien ne bougea. Etonné, puis furieux, D... redonna trois petits coups — sans succès. Les Pouvoirs Publics l'ignoraient.

Alors, fou de rage, il fit demi-tour, s'embossa à quelques dizaines de mètres de la Résidence, chauffa sa chaudière à blanc et bloqua la sirène.

Un rugissement effroyable déchira la torpeur de l'après-midi. Les aigles-pêcheurs s'envolèrent lourdement vers les îles du Fleuve, les crocodiles mécontents plongèrent dans les flots ; dans leurs chambres étouffantes, les Coquevillois plus ou moins dévêtus se réveillèrent en sursaut et se précipitèrent aux fenêtres ; le Commissaire de Police bondit sur sa motocyclette et

se précipita au Commissariat en se répétant mentalement les consignes à suivre en cas d'émeute ; les passants se massèrent sur la rive.

Le bateau mugissait toujours.

Après une demi-heure de vacarme, le Gouverneur manda le Chef de Poste et lui ordonna, sous peine d'exil immédiat à Monkoto, de faire cesser ce « boucan », fût-ce en coulant le navire. Affolé, le fonctionnaire bondit dans une baleinière et monta à l'abordage... pour s'entendre réclamer un mandat qu'il n'avait pas reçu. Les heures passèrent, tonitruantes, pendant que s'échangeaient les notes administratives et que blancs et noirs, définitivement réveillés, contemplaient le duel en se tapant sur les cuisses.

A cinq heures le Gouverneur capitula et le drapeau salua trois fois l'indomptable « Kaï na maï » qui, après un dernier coup de sirène, s'engagea triomphalement dans la Ruki.

Une fois de plus, la puissance maritime avait vaincu le continent.

Mercredi 26

Audience du Gouverneur Henry qui me complimente sur mon rapport (visiblement sans l'avoir beaucoup lu). Puis je m'embarque sur le S.W. « Dave ». Beaucoup de passagers européens : deux dames avec enfants, un missionnaire, une religieuse, quelques commerçants portugais et moi. Le tout pour deux cabines. Du coup, les hommes ouvrent leur lit de camp sur le pont.

Jeudi 27. Sur la Lulonga.

Une dure bataille s'est engagée à Stalingrad pendant qu'Allemands et Britanniques piétinent à El Alamein.

Nous naviguons sur la large Lulonga. A Bosendji monte mon chef technique Richard, un de ces « martyrs » qui se dé-

lectent de leurs malheurs en accusant le monde entier. Je ne comprends rien à l'histoire confuse qu'il me raconte, sinon qu'il est en pleine bagarre avec l'administration territoriale de Bongadanga et son propre agronome : je risque d'être pris entre le marteau agricole et l'enclume territoriale.

Vendredi 28. Basankusu.

La plupart des voyageurs descendent. Basankusu est un joli poste situé sur une haute berge au confluent de la Maringa et du Lopori, formant la Lulonga. Les soirs y ont le charme bref et mélancolique de l'équateur : les trois nappes d'eau scintillent de paillettes roses pendant que la brume monte de la forêt basse et que grenouilles et grillons s'interpellent inlassablement.

Samedi 29. Sur le Lopori.

De Basankusu à Mentole il y a trente-six heures de navigation sur une rivière parsemée d'îles touffues. Nous étudions avec l'Agronome de District, Richard, les dossiers de la chefferie de Poma dont j'aurai à m'occuper. Voici ce dont il s'agit.

Vers 1937, influencée par les beaux résultats obtenus par les Hollandais dans les Indes Néerlandaises, l'administration coloniale choisit trois régions-cobayes pour y faire planter de l'hévéa par les villageois. Poma est une de ces régions.

L'expérience n'a pas très bien réussi jusqu'ici : le Congo n'est pas l'Asie, ni sur le plan de l'écologie ni sur celui des hommes. Les Poma sont des Gombe assez farouches et plus chasseurs que cultivateurs : au surplus une culture inconnue qui ne rapporterait qu'après cinq ans n'était pas très motivante. Le démarrage a donc été lent, très lent : vingt-cinq hectares en cinq ans pour cinq villages ! Pour comble, quelqu'un avait décidé à l'époque de faire planter des hévéas greffés au lieu d'utiliser la technique plus simple des graines clonales.

Enfin, ne sachant quels clones introduire, on en essaya cinq ou six, donnant aux plantations un aspect aimablement hétéroclite. Bref, un pauvre résultat que les Poma ont payé de cinq ans d'ennuis, sinon de travail.

Plusieurs agronomes se sont succédés à Boso-Lite, rapidement découragés par l'inertie des Gombe et la faiblesse des crédits mis à leur disposition. Le dernier en date, Alibert est fortement critiqué par Richard et défendu par l'administrateur. L'Agronome de District vient de gagner la partie : Alibert est muté dans la Maringa mais je vais avoir affaire à une Territoriale mécontente, voire hostile.

Dimanche 30. Boso-Lite.

Mentole, port fluvial de Boso-Lite occupe un banc de sable blanc entre la forêt marécageuse et la rivière. Il ressemble à des dizaines d'autres centres commerciaux avec ses trois magasins en pisé vaguement blanchis au « pembe », ses capitas-vendeurs obséquieux, ses « travailleurs » perpétuellement fatigués, ses quatre prostituées, trop vieilles pour Coq et qui terminent ici leur longue carrière. Là-dessus un soleil comme un marteau pilon, le vol silencieux et zigzagant des tsé-tsés et, la nuit, le zézaiement des moustiques.

Mentole est relié à Boso-Lite par une route vaguement carosable traversant deux kilomètres de marais à grand renfort de digues et de ponceaux. Nous débarquons vers onze heures du matin et apprenons qu'Alibert est absent, plantant des palmiers au Nord du Lopori. En attendant, nous nous installons dans le gîte d'étape en pisé, décrépité mais habitable.

Boso-Lite Etat (le village du même nom est à deux kilomètres plus loin) s'éparpille dans un grand carré d'une dizaine d'hectares découpé dans la forêt. Venant de la rive, la route débouche entre le gîte et un camp de travailleurs assez dégingué, avant d'aboutir au groupe de bâtiments de l'agronome.

C'est un ensemble très simple mais vaste construit pour deux mille francs par un broussard pour lequel tout ce qui n'était pas expressément défendu était permis. L'habitation, en briques adobes avec toit en « ndele » (tuiles végétales faites de feuilles de raphia assemblées) comprend les trois pièces habituelles : le « kati-kati » servant de salle de séjour, flanqué à gauche d'un bureau et à droite d'une chambre à coucher avec salle de douche attenante. Le tout est assez petit, sommairement meublé mais bien entretenu et frais.

Les annexes sont nombreuses et imposantes : un WC grand comme une maison, une guingette où la ménagère d'Alibert reçoit ses amies, une porcherie, un poulailler, une menuiserie, un hangar à planches et à matériel, un puits et, au bord de la route, une haute termitière coiffée d'un gong, cette sirène des chantiers de brousse.

Nous passons l'après-midi à visiter les parcs à bois et la pépinière de Boso-Lite, le tout en assez mauvais état. Le soir, longue palabre avec les greffeurs (une douzaine en tout) qui se plaignent d'être mal payés — et le sont en effet. 25 à 35 francs par mois plus le « posho »²⁴, c'est vraiment peu pour des greffeurs d'hévéa.

Septembre 1942

Vendredi 4

Alibert, arrivé ce matin, s'est montré aimable avec moi, glacial avec Richard. La remise-reprise technique s'est effectuée sans encombre, méticuleuse comme toutes les remise-reprises à palabres. Nous avons visité ses cinq plantations éparpillées sur une quinzaine de kilomètres. Sans moyens de locomotion,

²⁴ « posho » : ravitaillement distribué en nature.

j'aurai de la peine à les contrôler. Les hévéas sont petits, disparates et plantés sans grand respect des alignements. Les vides sont nombreux. Les Gombe paraissent méfiants et peu commodes mais je crois que rien ne peut plus m'effrayer après les tribulations de mes débuts au Bas Congo.

Samedi 5

Nous arrivons à Bongandanga, chef-lieu du Territoire, après 70 kilomètres d'une route médiocre. Je les parcours à califourchon derrière Alibert, sur sa DKW pétaradante pendant que Richard suit, loin derrière, sur une Triumphe qu'il ne conduit qu'en première et deuxième vitesse et qui fume comme un volcan.

Joliment située sur un plateau dominant la galerie du Loporé et, au-delà, l'immensité verte de la forêt de Boso Djanoa, Bongandanga est propre et coquette avec ses quatre maisons de l'Etat, une petite cité indigène, une mission protestante britannique, un hôpital. Le personnel blanc de l'Administration est réduit à sa plus simple expression : un Administrateur Territorial Assistant, Rougeat, faisant provisoirement fonction de chef de Territoire et un médecin. Rougeat est un grand garçon vigoureux au gabarit de demi-centre, par compliqué, n'aimant pas les ennuis mais les encaissant assez bien. Il est à la fois chef de Territoire, chef de Poste, régional et comptable et n'a pas l'air de s'en porter plus mal. Belraïne, un jeune médecin blond que l'on s'étonne de trouver dans ce pays perdu, y a été envoyé pour raison politique. Il est originaire des cantons rédimés et ne cache pas ses sympathies germaniques.

L'accueil est bien entendu sibérien.

Lundi 7

Richard et Alibert s'embarquent en frères ennemis sur le

courrier de Coq. La remise-reprise administrative a été pénible, Alibert et le chef de Territoire faisant bloc contre Richard. Celui-ci manque d'agressivité, rougit, bégaie et puis, au lieu de parler net (car il n'a pas tort sur le fond) s'enferme dans un silence boudeur que les autres prennent pour une capitulation.

Je me tiens sur une prudente réserve. Moi aussi je serai un jour Agronome de District en butte — peut-être — aux mêmes difficultés. Mais, en attendant, il me faut vivre et travailler dans ce Territoire et je ne puis me permettre d'entrer dans des querelles qui ne me concernent pas.

Lundi 28. Boso-Lite.

La bataille de Stalingrad fait rage. Et moi je mène, plus modestement, une petite guerre d'usure contre mes greffeurs et les Gombe.

Mais parlons d'abord du Territoire de Bongandanga.

C'est un des « petits » territoires de la Tshuapa tant par sa superficie (environ 18.000 km²) que par sa population (30.000 habitants). Il s'étend à cheval sur le Lopori et son affluent la Bolombo. Les villages se groupent sur deux axes routiers au Nord et au Sud de ces rivières. Dès qu'on s'écarte des routes, c'est le désert. Tout le territoire est couvert par la lourde forêt équatoriale, particulièrement puissante dans le bassin de la Bolombo. L'Ouest est peuplé de Gombe, le centre et l'Est de Mongo et ces deux ethnies ne s'aiment guère.

Mon arrivée à Boso-Lite est tombée en pleine époque de greffe de l'hévéa²⁵... et je n'ai jamais rien greffé dans ma vie. Il me faut donc une extrême diplomatie pour camoufler mon

²⁵ L'hévéa, qui fournit le caoutchouc naturel, était multiplié par greffes ou par graines clonales. Le greffage donnait un rendement plus élevé mais était plus difficile à réaliser en milieu villageois.

ignorance et réprimander avec conviction et vraisemblance un greffeur qui n'obtient « que » 65 % de réussites. Tout de même, en m'entraînant en secret, je finis par acquérir un certain tour de main.

La main-d'œuvre est d'ailleurs facile à diriger : douze greffeurs, une dizaine de manœuvres... une poussière après les cinq cents hommes du Poste IV ! Alibert a été trop indulgent, mais mon arrivée a coïncidé avec une légère augmentation des salaires dont les travailleurs m'ont fort injustement crédité. Là-dessus quelques punitions nuancées, deux licenciements, un soin particulier apporté au ravitaillement... et j'ai pu asseoir mon autorité sans trop de peine.

Les Gombe sont plus coriaces. Heureusement, ils n'ont pas de travaux imposés pour le moment et nous nous en tenons à l'observation mutuelle : ce sont de grands gaillards osseux, aux traits accusés, généralement taciturnes quoique gueulant ferme à l'occasion, très indépendants et remplis de cette dignité naturelle particulière aux chasseurs. Comparés aux paysans trapus du Bas Congo, aux trafiquants malingres de l'Ikelemba, ils ont une allure de guerriers.

Les journées passent dans l'uniformité mais sans ennui : lever vers cinq heures quart, tasse de café pendant que roule sourdement le tamtam, appel à six heures, distribution du travail, visite d'une pépinière. Retour au poste vers huit heures pour le petit déjeuner (sauf lorsque la distance est trop grande), surveillance du travail jusqu'à midi. De midi à une heure et demi, déjeuner et sieste ; retour aux champs ensuite, la tête lourde sous un soleil de plomb, contrôle des tâches et distribution du travail pour le lendemain. De retour au poste, je travaille un peu au bureau puis, vers quatre heures et demi, commence ma vie de gentleman farmer : bêchage ou repiquage au potager (mes pommes de terre, mes concombres et mes tomates sortent admirablement), traçage des parterres de fleurs, contrôle des trois chèvres, des deux cochons et des

quinze poules de mon « domaine ». A la nuit tombante, je prends un whisky et passe la soirée à lire ou à écouter la radio.

Tous les samedi après-midi un des villages de la chefferie des Poma m'apporte le ravitaillement de mes travailleurs et de ma « maison » c'est-à-dire, outre Elisa et le cuisinier, deux boys, deux jardiniers, un homme à tout faire et un charpentier ; les femmes viennent avec les chikwanges et les bananes, les hommes avec des quartiers fumés d'antilope « benguela » ou de potamochère « sumbu ». Parfois des silures fumés, très appréciés. Je pèse, marchande, paie et répartis comme un chef de tribu.

Mardi 29

Les Gombe sont de grands chasseurs et je les vois souvent, le matin, s'enfoncer dans la forêt derrière le gîte : ils sont une trentaine, à peu près nus, une courte lance à la main, une machette effilée à la ceinture, transportant à plusieurs de lourds filets poisseux vers lesquels ils rabattent le gibier. Le soir on les voit revenir en silence si la chasse a été mauvaise, en chantant s'ils ramènent quelques belles pièces dont ils me vendent volontiers un cuissot.

Octobre 1942

Jeudi 1^{er}.

Que sommes-nous venus faire ici ?

« Civiliser », au nom d'une civilisation disloquée et qui ne croit plus en elle-même ? Christianiser ? Mais le Christ est venu dans un peuple préparé par la Bible et les Prophètes, dans un monde qui connaissait la cité grecque et la paix romaine, aussi capable de Le crucifier que de se faire crucifier pour Lui. Comment se maintiendrait-il dans ce monde afri-

cain trop jeune ou trop vieux, dont l'organisation ne dépasse pas le stade de la tribu, dont les individus ont tant de peine à se libérer du collectif clanique ? Mais alors, pourquoi sommes-nous ici ?

Nous apportons et maintenons la paix, nous couvrons le pays de routes, de plantations, d'usines, nous bâtissons des écoles, nous soignons les hommes. En échange, nous utilisons les richesses de leurs sol et sous-sol et nous les faisons travailler en les payant... modestement. Service pour service, mais imposé unilatéralement : c'est tout le pacte colonial.

Et demain ? Que sera ce bébé noir solidement arrimé à sa mère qui passe devant ma barza, cette jeune pousse de l'Afrique colonisée ? Voudra-t-il reprendre ou arracher le pouvoir de nos mains ? Comme cela paraît lointain aujourd'hui, au fond de cette forêt... et pourtant il est des moments où l'histoire s'accélère : mon père aussi, quand il était enfant, croyait à la pérennité du monde patriarcal qui l'entourait — et on était à vingt-cinq ans de 1917 ! Tôt ou tard — et j'espère pour le Congo que ce ne sera pas trop tôt — un homme surgira. Sera-ce un chef coutumier maîtrisant les techniques modernes de domination sans renoncer aux traditionnelles ? Sera-ce un des bambins chantant « Vers l'avenir » aux distributions de prix ? Beaucoup de coloniaux n'y pensent même pas aujourd'hui, alors que notre colonisation sera moins jugée par ce qu'elle aura créé que par ce qui restera lorsqu'elle aura disparu.

Supposons — supposition volontairement absurde — un Congo indépendant en 1970. Que de problèmes ! Nous n'avons jamais connu en Europe de conflit insurmontable entre notre organisation sociale et notre environnement technique : tous deux évoluaient plus ou moins de concert. En Afrique, une organisation sociale archaïque est confrontée avec la toute puissance d'une civilisation technique qui la désagrège sans la remplacer.

Certes, le Congo entré peu à peu dans l'ère moderne. J'y contribue pour ma petite part en obligeant mes Gombe à planter des hévéas dont ils ne voient pas l'utilité. Mais n'est-ce pas au prix de la disparition d'un monde coutumier dépassé mais encore nécessaire et — pour quelque temps — irremplaçable ? Et au nom de quoi ? De la belle civilisation dont nous récoltons en ce moment les fruits en Europe ? Décidément il est bien difficile de garder bonne conscience en Afrique et il vaut peut-être mieux, pour l'honneur de la colonisation, qu'il en soit ainsi. Et pourtant, nous ne pouvons pas nous arrêter car c'est notre destin d'Européens de défricher et de bâtir, même lorsque nous doutons de nous-même.

Samedi 3

Ce soir, un ciel étonnant : des nuages cuivrés aux formes tourmentées s'entrechoquent avec de larges masses grises sur un fond pastel. Assis dans ma chaise longue devant la maison, un whisky tiède à la main, je jouis d'une minute unique de paix autour de moi et en moi : ma maisonnée est calme et prospère, mon pain quotidien est assuré, mon travail est intéressant ; quel bonheur immérité dans l'immense malheur qui déferle sur le monde ! Je me sens un peu le mauvais riche de l'Évangile.

Mardi 6

Arrivée de l'administrateur. Nous sympathisons, d'autant plus que le poste et les pépinières ont bien changé en quelques semaines : un nouveau balai balaie toujours mieux !

Dimanche 25

Le médecin passe une soirée à la maison. Nous discutons courtoisement de la guerre et je lui parie que Stalingrad ne tombera pas.

Mercredi 28

Toute comparaison qualitative entre blancs et noirs est absurde. Il est déjà si difficile de comparer des individus : comment oserions-nous comparer des collectivités ? Nous sommes mieux adaptés à la civilisation industrielle que nous avons créée. Saurons-nous résister aux poisons qu'elle secrète ? Peut-être d'autres races y parviendront-elles et nous sauveront en même temps...

Vendredi 30

La force irrésistible que nous avons déchaînée en Afrique détruit plus vite qu'elle n'édifie et beaucoup de noirs perdent leurs valeurs traditionnelles avant d'en avoir élaboré d'autres. Poussés par l'ambition, l'intérêt et aussi par l'élan profond de notre instinct de bâtisseurs et d'organiseurs, nous éveillons des désirs que nous ne pourrions satisfaire, nous abattons des garde-fous que nous ne pourrions pas remplacer. La génération qui fera la liaison entre le noir coutumier et le noir moderne sera une génération sacrifiée, désaxée, ivre de rêves et de slogans, pleine d'aspirations confuses mais fortes vers un monde qu'elle sera incapable de construire elle-même.

Voilà pourquoi il est si difficile de garder une bonne conscience en détruisant, par le seul fait d'être nous-mêmes, des traditions parfois dures mais vénérables, en n'offrant pour les remplacer que des pantalons blancs et des lunettes noires, quelques connaissances et une immense attente. Avons-nous le droit, même les plus désintéressés d'entre nous, de punir et d'éduquer alors qu'éduquer est trop souvent synonyme de corrompre ?

Dimanche 1^{er}.

Nosset, l'administrateur titulaire revient de congé et vient en inspection à Boso-Lite. Surnommé « Bokali » par les indigènes (ce qui voudrait dire fantôme) il est cultivé et travailleur. Nous nous entendrons bien.

Vendredi 20

Depuis trois jours, les Russes ont pris l'offensive sur le Don. Après la défaite d'El Alamein et le débarquement allié en Afrique du Nord, c'est le commencement de l'agonie allemande.

Lundi 30

Ce mois de novembre a été bien rempli. Dans la première quinzaine j'ai dû mobiliser toute la chefferie Poma pour les abattages de la campagne 1942-1943. Travail relativement facile, malgré l'éparpillement des champs et la résistance passive des Gombe qui n'aiment décidément pas l'hévéa (comment l'aimeraient-ils : ils n'ont jamais vu saigner un arbre et ignorent à quoi sert tout ce travail, sinon à les em...). Il m'a fallu pour les convaincre en envoyer une dizaine à Bongandanga. Et puis, un beau jour, ils décidèrent que j'étais devenu « leur » blanc et commencèrent à terminer leurs tâches, d'ailleurs fort petites.

Les abattages terminés, je suis parti chez les Gombe du Nord-Lopori pour y planter une soixantaine d'hectares de palmiers. Là ce fut plus facile : les villageois sont moins revêches que dans le sud et connaissent l'Elaeïs dont ils consomment l'huile. Ce furent mes premiers jours de service itinérant, avec les emballages, les déballages, l'appel des porteurs, la bruyante répartition des charges. Et aussi les gîtes aux toits percés, les

crottes de chèvre sur les barza et les grandes tornades nocturnes s'abattant sur les cases silencieuses. Une vie dure mais saine, sans un moment d'ennui. J'avoue aimer le service de l'Etat, cette autorité dont on est comptable, cet impératif d'équité et d'auto-discipline qui nous élève un peu au-dessus de nous-mêmes.

Décembre 1942

J'ai commandé dans le Bas Congo une moto Triumph 350. Coïncidence amusante, c'est le Chef du Poste II de la Sucrière qui me l'a vendue. L'engin arrive vers cinq heures de l'après-midi par bateau courrier et je le débarque, tout frémissant d'impatience.

Bien entendu la batterie est à plat et jusqu'à l'obscurité nous essayons avec Nosset de faire démarrer le moteur. En vain.

Alors, en désespoir de cause, j'appelle les travailleurs, les attelle à un câble passé derrière la fourche et leur donne ordre de me tirer jusqu'à ce que le moteur prenne et ensuite de lâcher tout et le dégager la piste en catastrophe. Je n'ai jamais conduit une motocyclette de ma vie, il n'y a évidemment pas de jus dans le circuit d'éclairage et il fait nuit noire. Oh inconscience des débutants ! Il me faut suivre, en écarquillant les yeux, une des deux bandes de roulement, à peine perceptibles dans l'obscurité.

Une heure se passe à tirer, crier et jurer ; enfin, vers dix heures du soir, le moteur pétarade, le phare s'allume et la moto s'élance après avoir zigzagué dangereusement et éraflé quelques souches. D'un coup de reins désespéré j'évite un arbre à gauche et le marais à droite, je reste en selle et roule triomphalement jusqu'au poste. Les hommes ont bien mérité le vin de palme que je leur ai promis.

Mercredi 4

Après trente mois d'Afrique j'essaye d'analyser mon attitude vis-à-vis du noir. Elle est faite de plusieurs éléments assemblés plutôt que combinés :

— un sentiment de différence que j'essaye de relativiser, coexistant avec une profonde sympathie ; j'aime autant le fond commun d'humanité qui nous unit que les spécificités qui nous distinguent sans nous séparer ;

— une bonne volonté un peu passive qui ne découle pas d'une vertu particulière mais d'une allergie congénitale à l'autoritarisme et d'un excès de scrupules ;

— une ambition et une crainte de mal faire qui me poussent à une exigence excessive chaque fois que je crains de montrer trop de mollesse ;

— un refus de considérer la colonisation comme un apostolat... ni d'ailleurs comme une exploitation aveugle et criminelle. La réalité est plus complexe que ces généralisations simplificatrices.

Samedi 5

Au fond, nous venons au Congo pour des motifs strictement personnels : mieux vivre, nous accomplir, nous dépasser. Ce ne sont pas des objectifs condamnables. Mais en les poursuivant, aurons-nous accéléré l'évolution des Congolais vers une forme — que nous jugeons supérieure — de civilisation ? Ce n'est pas sûr.

Notre civilisation européenne a évolué comme un ensemble, avec ses tensions et ses crises certes, mais sans qu'il y ait jamais eu rupture complète entre la vie spirituelle et sociale d'une part, la vie économique de l'autre. En Afrique, nous bouleversons la vie économique et nous tuons les formes sociales. L'équilibre préexistant est détruit : une technique et

des activités spécifiques secrétées par une société autochtone sont refoulées au niveau du folklore par une société étrangère dominante, important ses propres conceptions. L'esprit de profit qui, chez nous, est un élément agressif mais mobilisant dans un ensemble relativement équilibré de motivations, se déchaîne ici dans un univers social bouleversé ; les tabous s'effondrent, l'«évolué» erre dans un monde sans points de repère, en proie à des appétits qu'il ne peut ni maîtriser, ni satisfaire. La sécurité matérielle que nous apportons détruit la sécurité spirituelle de la coutume.

Que faire alors... partir ? Non, car l'Afrique traditionnelle ne peut plus ni s'isoler des problèmes du monde moderne, ni les résoudre, tandis que l'Afrique «évoluante» ne le peut pas encore. Et l'Europe reste, quoi qu'on en dise, l'avant-garde (un peu fatiguée, hélas) d'un monde en mutation, un levier parfois monstrueux mais efficace du changement. Il nous faut donc poursuivre notre fuite en avant, continuer lucidement et modestement une œuvre matérielle et sociale considérable. Après tout, à force de secouer ce géant endormi qu'est le Congo Belge, peut-être l'aiderons-nous à se réveiller et à élaborer enfin son type de modernité.

Mercredi 16. Bongadanga.

Nosset m'a rappelé au chef-lieu pour l'aider à élaborer ses pièces annuelles. En dehors du médecin, nous sommes les seuls fonctionnaires du Territoire et il faut bien se partager le travail.

Juché sur ma Triumph, je franchis triomphalement les 72 kilomètres qui me séparent de Bongandanga. Mes bagages sont partis la veille par porteurs et je les rattrape à l'entrée du poste. Après l'austérité de Boso-Lite je me sens en ville : boissons froides, fromages, charcuterie... le paradis !

Jeudi 17

Le matin, salut au drapeau, appel des prisonniers (les « blocards » selon le jargon colonial) et distribution de chicotte, la fameuse chicotte tant reprochée aux Belges. Dans la société coutumière, la chicotte était une peine judiciaire : ici c'est une punition administrative, infligée uniquement à des condamnés emprisonnés qui ont enfreint les règles disciplinaires de la prison.

A ma grande confusion, je ne suis pas bouleversé par ce spectacle, simplement humilié de voir fouetter un être humain. Je ne puis oublier qu'on frappait encore les soldats allemands et russes au siècle dernier, qu'on fouette encore dans les écoles anglaises, qu'on passa à tabac dans tous les commissariats de police du monde. La violence est toujours odieuse, mais la chicotte est une punition coutumière et presque familière. Aujourd'hui, on ne peut infliger plus de huit coups et la peine est arrêtée à la moindre blessure. Ces dispositions sont généralement respectées car les sanctions sont sévères en cas d'abus.

Un jour la chicotte disparaîtra et on nous traitera de barbares pour l'avoir employée. Mais en attendant elle vaut peut-être mieux, dans sa franchise brutale, que le sadisme de géoliers frustrés, les tortures sans trace des polices secrètes, le lent pourrissement des détenus dans les prisons cellulaires.

Vendredi 18

Ce qui me choque dans l'emploi de la chicotte ce n'est pas le fait lui-même, mais qu'elle soit appliquée uniquement aux noirs. Je sais qu'on invoquera les différences de résistance physique et de sensibilité psychologique, le prestige de la minorité blanche, mais tout cela me paraît assez creux et il y a en Afrique quelques blancs auxquels je l'appliquerais volontiers. En quoi le châtiment physique serait-il plus dégradant que la promiscuité humiliante des prisons ?

Mais assez philosophe ! Il me faut maintenant me plonger dans les prévisions budgétaires des chefferies, sans enthousiasme mais avec soin.

On se massacre à Stalingrad. Les Russes déferlent sur le Don. On se bat en Tunisie.

Jeudi 31

Terne fin d'année dans la moiteur d'une tornade avortée.

1943

Janvier

Vendredi 8.

La récolte du caoutchouc sauvage démarre enfin et les premiers marchés s'organisent. Le comportement de certains commerçants n'est pas beau à voir et les plus blancs ne sont pas les plus honnêtes. Dommage, on risque de décourager des producteurs déjà réticents.

Ce soir, par exemple, j'ai dû menacer d'arrêter le marché et d'acheter le caoutchouc pour compte des chefferies.

C'était à B..., un poste isolé au Nord du Lopori. Pour y arriver, il a fallu d'abord remonter en pirogue une jolie petite rivière toute émaillée de plantes grasses et de nénuphars blancs. On se glisse entre des arbres étranges, des fûts aux formes tourmentées, des torsades de racines noueuses, dans une pénombre moite striée de rayons de soleil. Bientôt la pirogue racle le fond : il faut descendre et parcourir une dizaine de kilomètres sur une piste sablonneuse menant à une petite huilerie.

Le propriétaire, qui est en même temps le commerçant de la région et son seul acheteur de produits, triche outrageusement : poids, qualité, monnaie, tout y passe. La moutarde me monte au nez et je me mets à contrôler chaque paquet, puis, le menaçant d'un procès-verbal et d'un arrêt du marché, je repèse tout et vérifie les paiements un par an. Les noirs restent impassibles, ne montrant ni irritation contre l'acheteur ni reconnaissance à mon égard. Curieuse passivité qui durera... combien de temps ?

Il est huit heures lorsque le marché se termine et je dois loger sur place.

Vendredi 15. Boso-Lite.

Les pièces annuelles terminées, je reviens à Boso-Lite. Les greffes ont bien repris et les pépinières sont belles. Je les regarde d'un œil satisfait de propriétaire.

L'organisation du travail devient difficile car les Gombe doivent partager leur temps entre l'effort de guerre, les hévéa, leurs cultures vivrières, sans compter les chasses, les danses et les palabres qui sont le sel de leur vie. C'est beaucoup pour un peuple de chasseurs et de guerriers et je comprends qu'il nous envoie intérieurement au diable. Mais qu'y faire ? Le programme est le programme et il faut du caoutchouc pour gagner la guerre. Hitler ne se contenterait pas des modestes douze kilos que nous exigeons par an.

Dimanche 18

Agwabeko, chef des Poma, m'amène deux très jeunes filles, ses « nièces » et me les offre en « mariage », soit l'une, soit toutes les deux. C'est à la fois une consécration (les Gombe sont ménagers de la vertu de leurs filles et ne les proposent qu'aux blancs qu'ils ont adopté)... et une astuce, car accepter me désarmerait complètement vis-à-vis du chef. Les filles

sont jolies et souriantes ; je fais appel à toute ma diplomatie pour refuser sans faire perdre la face à Agwabeko. Elisa, qui fronçait déjà le sourcil, s'éloigne rassérénée.

Février 1943

Vendredi 6

Capitulation de Von Paulus à Stalingrad. Une grande victoire russe, un pas de plus vers la défaite allemande.

Dimanche 8. Ikeke.

Plantation de palmiers dans le groupement Boso-Bulu. A Ikeke centre du groupement, vit un colon belge, Lechat qui, sans tapage ni revendications, a planté en quelques années 200 hectares d'hévéa, de palmiers et de caféiers et continue à s'étendre. C'est un homme calme, presque taciturne qui habite une maison modeste en briques adobes avec sa ménagère Mongandu, pas très jolie mais bonne maîtresse de maison. Il ne crie jamais, ne se plaint pas de sa main-d'œuvre et n'accuse pas l'administration de vouloir le ruiner. Il prospère et fait prospérer toute la chefferie.

Nous avons écouté les dernières nouvelles de Stalingrad et de la bataille du Don dans des circonstances assez pittoresques. Mon poste est en panne de pile, le sien en panne de batterie. Alors, débrouillard, il charge sa batterie en faisant tourner une roue arrière de bicyclette fixée sur un socle. Une demi-heure de pédalage permet d'écouter Londres pendant cinq minutes.

Lundi 9

Quittant le gîte d'Ikeke à l'aube pour aller aux plantations, je vois une superbe panthère au pelage sombre traverser la route et s'enfoncer dans les fourrés d'un bond admirable de

puissance et d'harmonie. Je passe en faisant pétarader mon moteur pour l'éloigner.

Dimanche 15. Forêt de la Yekokora.

J'avais toujours eu envie de quitter les axes routiers pour m'enfoncer — fut-ce un peu — dans la grande zone déserte qui s'étend entre la Yekokora et la Maringa. Le prétexte était tout trouvé : contrôler la récolte de caoutchouc dans les « nganda » que les Gombe ont construit sur les emplacements de leurs anciens villages d'avant la colonisation. Les plateaux y seraient riches en lianes et les hommes pourraient récolter en quelques semaines leur imposition annuelle.

Je suis parti ce matin avec quatre porteurs et des impedi-
menta sommaires. Le sentier commence derrière le gîte de Boso Maswa et au premier tournant le Congo Belge disparaît : il ne reste que l'Afrique éternelle. Quelques centaines de mètres de champs et de jachères, une heure de forêt secondaire, deux heures de marais, puis la Yekokora rapide et profonde que nous traversons sur une mauvaise pirogue trouée, encore une heure de marais et enfin la grande forêt intacte, peut-être jamais abattue par l'homme ; les bokungu, les lifaki, les bolafa se disputent la lumière, lançant leurs fûts à quarante mètres, d'un seul jet ; les lianes s'accrochent aux branches comme d'énormes pythons. Dans la pénombre humide le sous-bois est rare : quelques Marantacées aux grandes feuilles luisantes, quelques buissons bas. Un profond silence à peine troué par les cris espacés d'un oiseau. La paix des solitudes. Ici, je pourrais disparaître sans traces : qui viendrait me chercher dans cet océan ? Et je m'amuse à imaginer une vie d'er-
mite quelque part à l'est, près des sources de la Yekokora...

Quatre heures de l'après-midi. Fatigués, nous débouchons dans une vieille forêt secondaire : de très gros manguiers, des vieux palmiers interminables, des parasoliers géants : ici, vers

1890, habitaient les Gombe. Leurs petits-enfants ont construit un petit hameau de cases en feuilles et m'accueillent avec surprise mais hospitalité. Agwebeko m'apporte un cuissot d'antilope, une jeune fille accorte est désignée comme porteuse d'eau, quelques hommes nettoient rapidement une hutte vide pour y dresser mon lit de camp.

Je contrôle rapidement le caoutchouc produit : il y en a beaucoup et la qualité est bonne ; pas de procès-verbaux par conséquent, ce qui est très agréable. Nous discutons de la richesse de la forêt en lianes à caoutchouc, du meilleur moyen de coaguler le latex des *Clitandra* et de fumer les feuilles fraîches.

Quand la nuit tombe, mes devoirs professionnels sont remplis et je puis jouir sans arrière-pensée de cette soirée insolite. Une brume légère glisse entre les arbres et se mêle à la fumée bleuâtre que transpirent les murs et les toits. Les grillons se répondent dans les marais qu'on devine proches. Les oiseaux nocturnes commencent leur dialogues monosyllabiques. Les Gombe chantent et dansent et leurs gestes et leurs cris, pourtant monotones, acquièrent ici une authenticité incomparable.

Quelle erreur que de vouloir changer l'homme noir à notre image et notre ressemblance ! Notre civilisation est liée à notre histoire, notre folklore, nos croyances et nos traditions. Nos soubresauts les plus révolutionnaires sortent de notre passé et restent liés à lui, même lorsqu'ils le combattent. Tandis que ce que nous apportons aux Congolais n'appartient pas au même espace que leur réalité consciente et subconsciente : nous sommes un facteur de déchirement et de conflit. Comment s'étonner de nos difficultés et de nos échecs ? Le Congo sera vraiment acquis au monde moderne lorsque le noir tout entier, avec ses danses, ses chants, ses coutumes, aura assumé le vingtième siècle.

Me voilà vraiment au cœur de l'Afrique. Jamais je n'oublierai cette nuit de pleine lune, les feuilles bruissantes, les

glapissements, les feulements, les crissements, les frôlements des bêtes en chasse, le sourd martellement des pieds et des tambours et les voix rauques des Gombe.

Mars 1943

Lundi 15. Bongandanga.

Pendant que Nosset part chez les Gombe du Bas Lopori, je monte à Bongandanga pour diriger les travaux des prisonniers et contrôler le commis congolais qui remplit les fonctions de gardien de prison.

Ce n'est pas une mince affaire, car il y a plus de deux-cents « blocards », la plupart condamnés à deux ou trois semaines d'emprisonnement pour non exécution de l'effort de guerre. Les excuses des défaillants sont multiples : je ne connais pas les lianes, il n'en reste plus, un incendie a détruit les feuilles de caoutchouc, un inconnu les a volées... On les comprend un peu, mais *il faut* du caoutchouc et, pendant que des milliers de jeunes gens meurent en Ukraine, en Tunisie et dans le Pacifique pour empêcher le triomphe de régimes qui feraient paraître idylliques les colonisations les plus dures, je n'éprouve aucun, mais aucun scrupule à exiger des villageois soixante jours de travail par an...

Ces activités nouvelles m'amènent de nouveau à assister à l'appel matinal et à la distribution des punitions, ce qui n'a rien de fascinant. Heureusement les soldats de l'active, souvent plus brutaux, ont été remplacés par des réservistes, les G.T.V. (gardes territoriaux volontaires) originaires du pays et plus bonasses. Je fais de mon mieux pour éviter le favoritisme, tandis que le commis-gardien de prison ne paraît guère s'en soucier... Le plus curieux c'est qu'il a été envoyé à Bongandanga de Coquilhatville pour « activités subversives » !

Mardi 16. Bolombo.

La prison quitte Bongandanga pour aller planter des palmiers dans la Bolombo à la place des Mongo, qui sont en forêt pour récolter le caoutchouc. Du point de vue foncier, c'est une hérésie car il sera très difficile ensuite de faire exploiter ces plantations par leurs propriétaires coutumiers : mais cet expédient me paraît inévitable si on veut à la fois produire du caoutchouc et réaliser le programme-palmier.

Avec une main-d'œuvre plus ou moins régulière je me retrouve dans mon élément et le travail avance vite et bien. Je connais peu de joies comparables à celle de voir s'ordonner, jour après jour, le chaos de la forêt abattue et s'allonger les lignes vertes des jeunes plants.

Jeudi 19

Le travail ne manque pas : l'appel, les plantations, le ravitaillement, le maintien de la discipline chez les G.T.V., tout cela occupe mes journées et mes soirées. La région est plate et quelconque mais la forêt est admirable de majesté.

Vendredi 20... ..

Un des prisonniers est mort d'insolation. Pauvre victime innocente de la guerre, mort pour dix kilos de caoutchouc ! Du moins son séjour en prison n'aura pas été trop dur : il était cousin du caporal qui l'utilisait comme coupeur de bois et il n'avait jamais été puni.

Cette mort me tourmente toute la soirée. Certes, le hasard a voulu qu'il n'y ait aucune relation causale entre la prison et la mort, mais ce n'est qu'un coup de chance : demain un cardiaque ignoré — malgré la visite médicale préalable obligatoire — peut succomber sur le chantier. C'est tout le problème de l'autorité et de ses servitudes qui se pose ici, cette

nécessité de punir sans lequel notre monde serait probablement invivable mais qu'il est si difficile d'assumer avec sérénité.

Samedi 21

Le chasseur du Territoire a abattu un éléphant, dont je surveille le dépeçage et le fumage. Jamais mes blocards n'ont si bien mangé ni si bien travaillé. Mais quelle odeur, ce monceau de viande faisandée !

Lundi 23

Un message de Nosset m'apprend que je deviens l'Agronome de District du Lac Léopold II et que je dois partir immédiatement pour Coq et Inongo. C'est le manque de personnel qui me vaut cette promotion (de fonction, pas de grade ni de traitement). Encore une mutation, alors que j'aimais mon travail, mes Gombe, les gens du Territoire. Cette vie d'Afrique ne tolère aucune attache.

Ma moto est en panne, sans doute définitivement : les pièces de rechange sont introuvables.

Dimanche 29. Boso-Lite.

J'emballer mes affaires et fais une remise sans reprise, car je ne suis pas remplacé. Tout le travail de six mois risque d'être perdu : voilà bien l'administration !

Lundi 30

En guise d'adieu, une harde d'éléphants vient se promener dans mes pépinières. J'installe des sentinelles sur les arbres : elles doivent en principe taper toute la nuit sur de vieilles casseroles pour effrayer les bêtes. Mais je soupçonne mes gailards de tricher et de rentrer au village dès qu'ils me supposent endormi.

Avril 1943

Dimanche 5

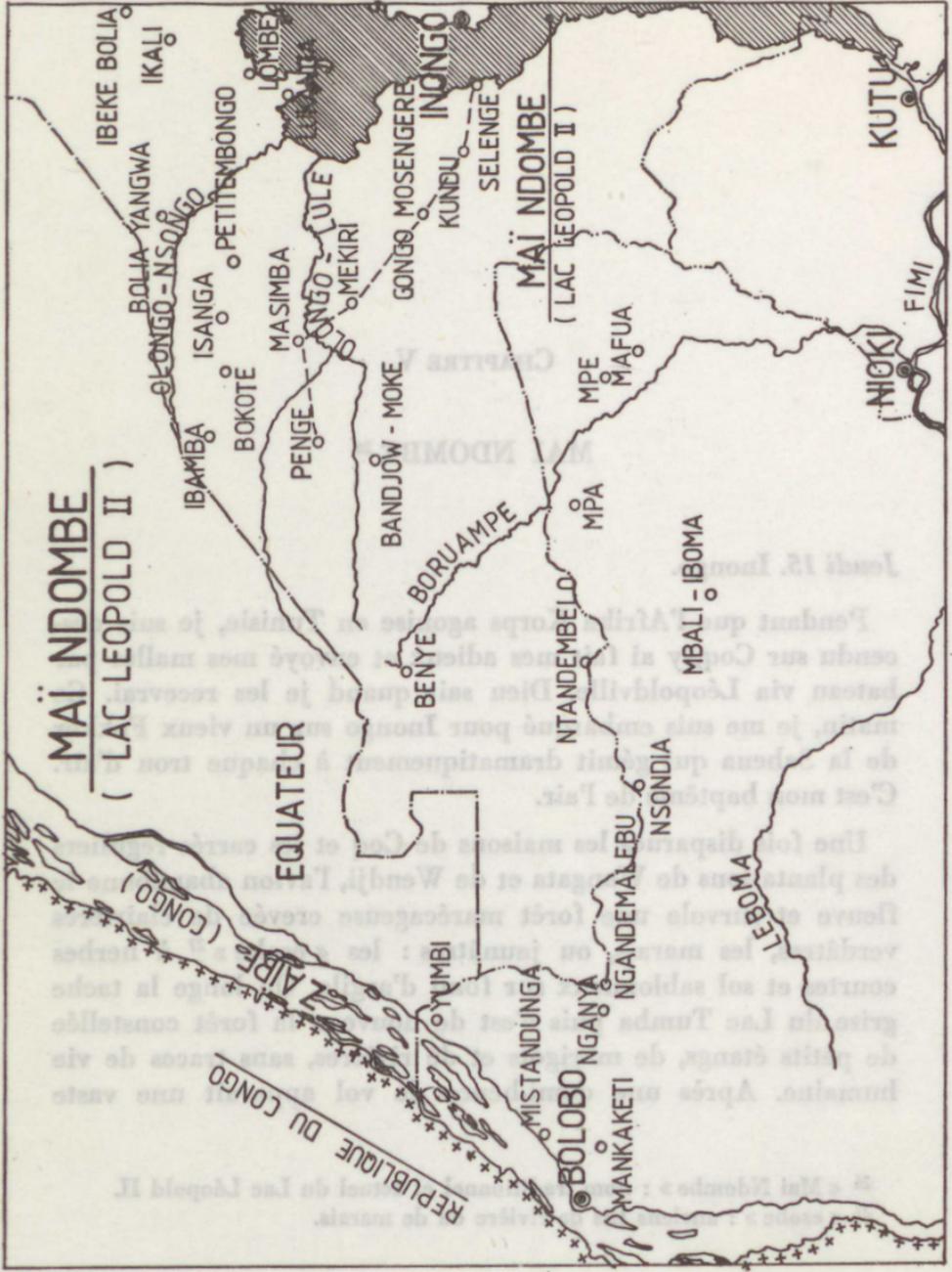
Adieu à Boso-Lite. Les travailleurs, le capita du village, Agwebeko, plusieurs planteurs, viennent me saluer à la rive. Pourtant, combien n'en ai-je pas puni ! Mais j'ai essayé d'être juste et de n'humilier personne et il ne déplaît pas à des Gombe d'être commandés dans la dignité.

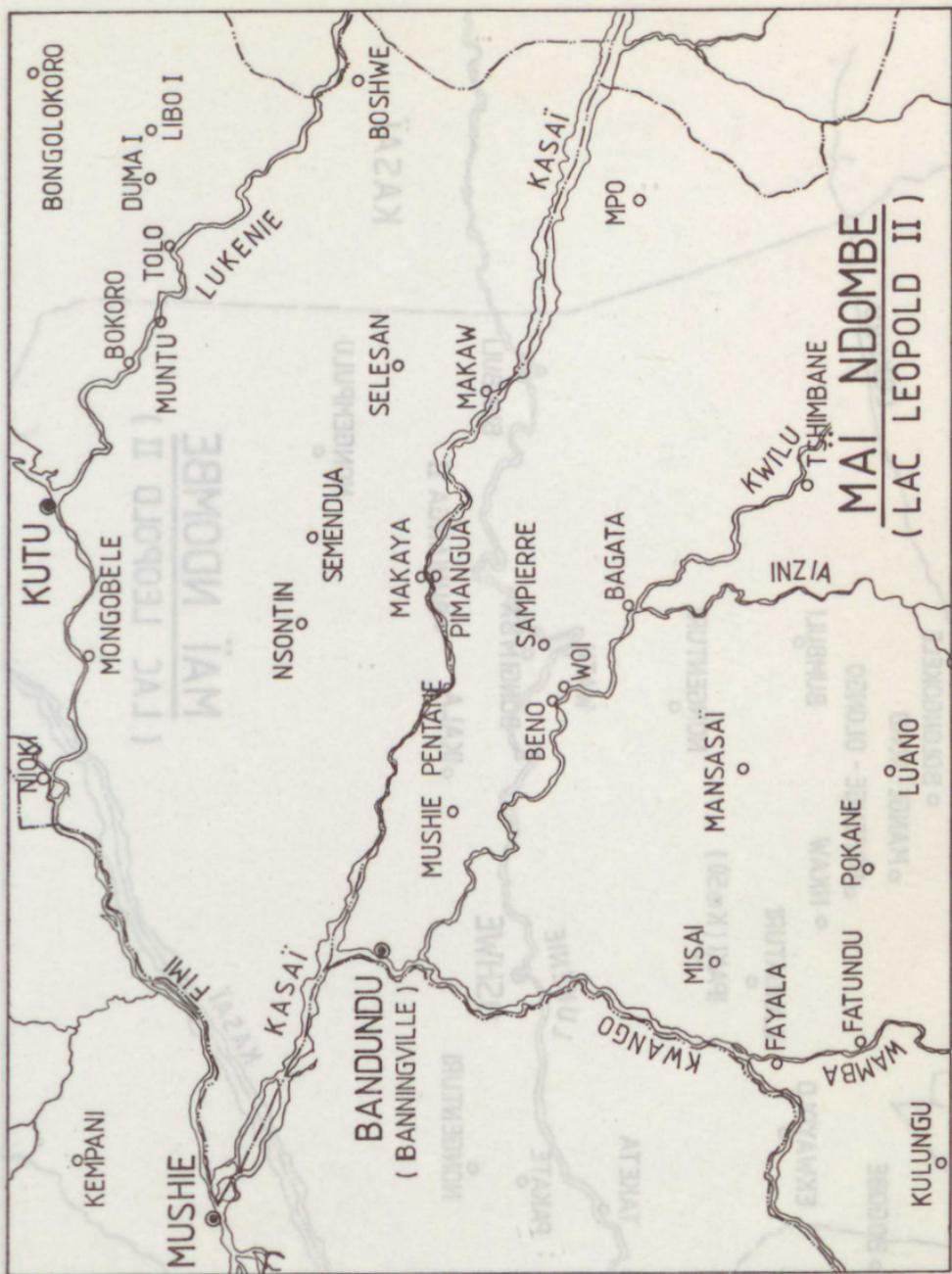
Mardi 7. Sur la Lulonga.

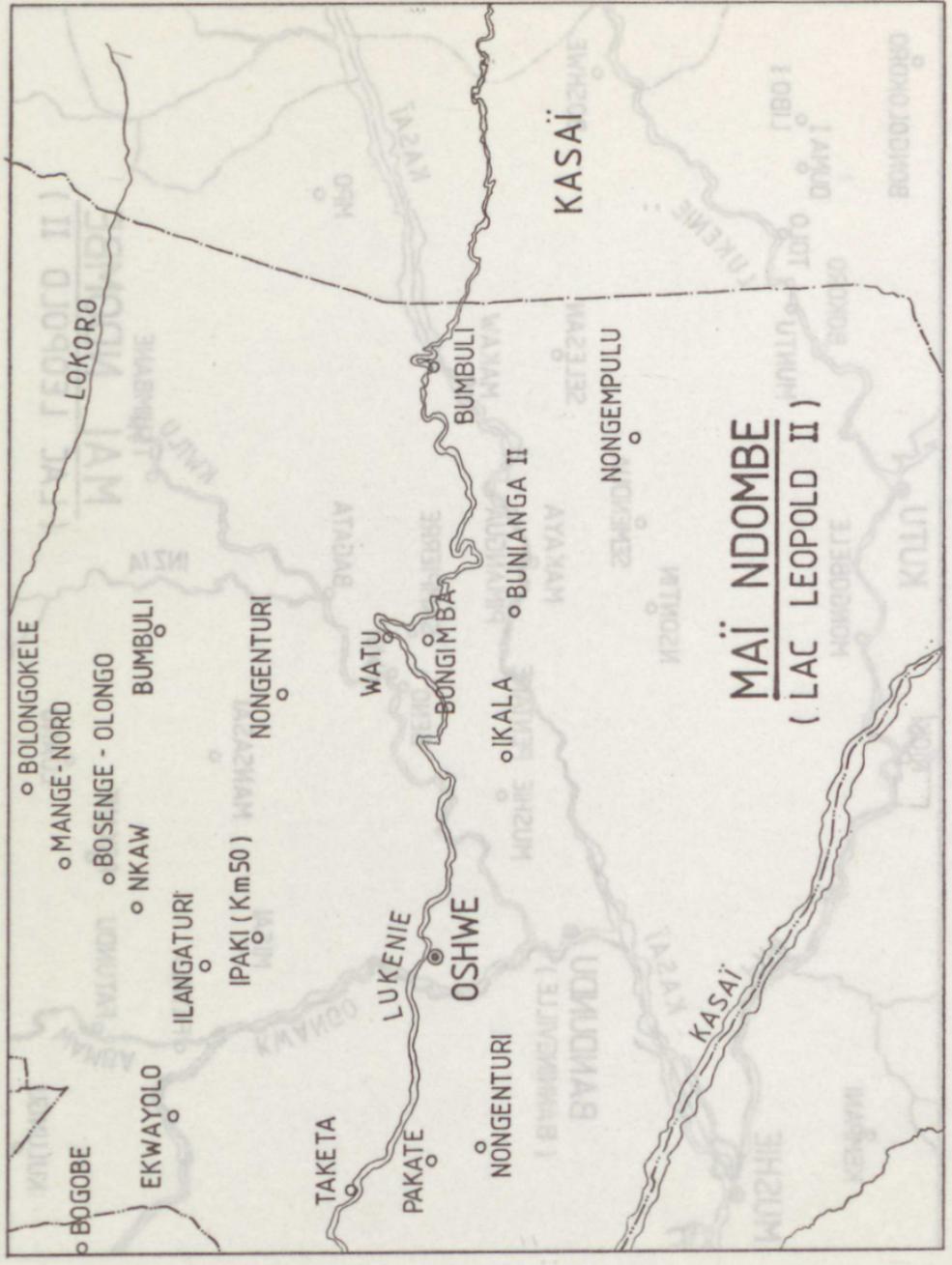
Pas de nouvelles sensationnelles de la guerre : bombardements aériens sur bombardements aériens. Quelle Europe épuisée, déchirée, haineuse sortira de cette guerre !

Excellent discours de de Gaulle. Cet homme vaut mieux que les épaves de la Troisième République qui s'accrochent à lui et s'apprêtent à le faire basculer dès qu'il les aura dédouanés.

Il m'est difficile de voir l'avenir avec optimisme. Cette guerre dite idéologique est singulièrement vide d'idées, car on ne peut appeler « idées » les nuées philosophico-biologiques dont s'est enveloppée la ruée allemande vers les terres slaves et les mers occidentales ; pas plus d'ailleurs que ce mélange de messianisme slave et de dogmatisme germanique qui s'est baptisé communisme. Et c'est peut-être une dernière chance pour l'Europe que ce choc de deux géants qui écrasera l'un et affaiblira l'autre pendant quelques années. Mais les Alliés de l'Ouest ne nous apportent aucune idée nouvelle...







MAÏ NDOMBE
(LAC LEOPOLD II)

KASAI

LOKORO

- BOLONGOKELE
- MANGE - NORD
- BOSENGE - OLONGO
- NKAW
- ILANGATURI
- IPAKI (Km 50)
- EKWAYOLO
- BOGOBE

TAKE TA

PAKATE

LUKENIE

OSHWE

WATU

BONGIMBA

BUMBULI

NONGENTURI

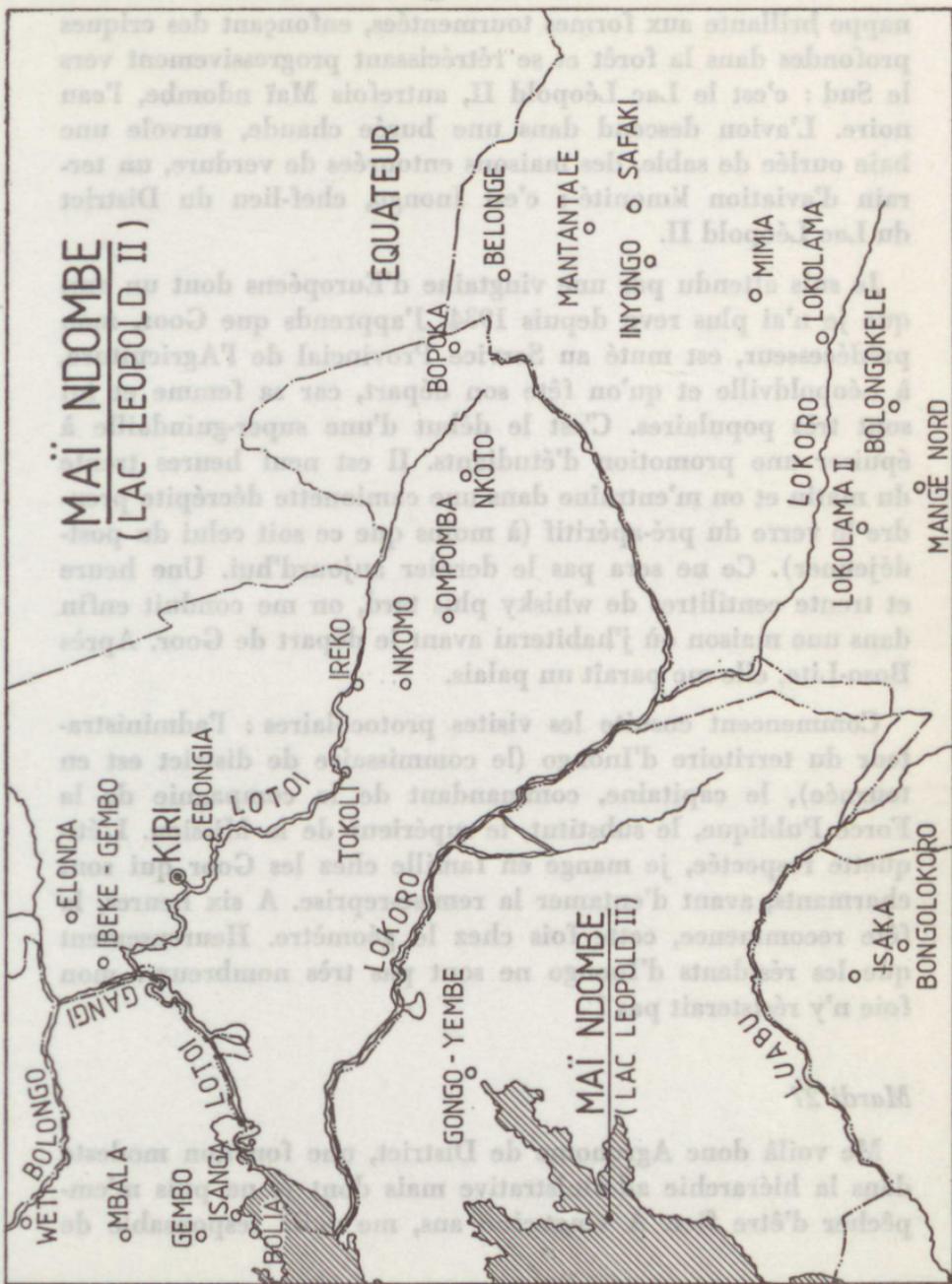
IKALA

BUNIANGA II

NONGEMPULU

KASAI

BUMBULI OKORO



nappe brillante aux formes tourmentées, enfonçant des criques profondes dans la forêt et se rétrécissant progressivement vers le Sud : c'est le Lac Léopold II, autrefois Maï ndombe, l'eau noire. L'avion descend dans une burée chaude, survole une baie ourlée de sable, des maisons entourées de verdure, un terrain d'aviation limonité : c'est Inongo, chef-lieu du District du Lac Léopold II.

Je suis attendu par une vingtaine d'Européens dont un ami que je n'ai plus revu depuis 1934. J'apprends que Goor, mon prédécesseur, est muté au Service Provincial de l'Agriculture, à Léopoldville et qu'on fête son départ, car sa femme et lui sont très populaires. C'est le début d'une super-guindaille à épuiser une promotion d'étudiants. Il est neuf heures trente du matin et on m'entraîne dans une camionnette décrépite prendre le verre du pré-apéritif (à moins que ce soit celui du post-déjeuner). Ce ne sera pas le dernier aujourd'hui. Une heure et trente centilitres de whisky plus tard, on me conduit enfin dans une maison où j'habiterai avant le départ de Goor. Après Boso-Lite, elle me paraît un palais.

Commencent ensuite les visites protocolaires : l'administrateur du territoire d'Inongo (le commissaire de district est en tournée), le capitaine, commandant de la compagnie de la Force Publique, le substitut, le supérieur de la Mission. L'étiquette respectée, je mange en famille chez les Goor qui sont charmants, avant d'entamer la remise-reprise. A six heures, la fête recommence, cette fois chez le géomètre. Heureusement que les résidents d'Inongo ne sont pas très nombreux : mon foie n'y résisterait pas !

Mardi 27

Me voilà donc Agronome de District, une fonction modeste dans la hiérarchie administrative mais dont je ne puis m'empêcher d'être fier. A vingt-cinq ans, me voilà responsable de

l'agriculture dans une région grande comme l'Italie mais moins peuplée que la ville de Liège. J'ai trois agents européens sous ma direction (sinon sous mes ordres car ils dépendent des chefs de Territoire). Il m'appartient de proposer et ensuite de faire exécuter la politique agricole des cinq territoires du Lac : Inongo, Kutu, Mushie, Banningville, Oshwe. A première vue, cela paraît passionnant.

La remise-reprise se termine. Il est temps, car je suis sur les genoux : l'atmosphère de ces petits postes ne connaît pas de milieu : ou bien l'ennui, les palabres, les coups fourrés... ou bien la fête après le travail.

Parmi tant de nouvelles figures, le Docteur Deraux, bien de sa personne, beau ténébreux cachant une neurasthénie profonde sous des spasmes de gaieté. Après une demi-bouteille de Scotch, il révèle un véritable génie de barman. Nous ne connaissons jamais la recette de ses innombrables cocktails aux noms pittoresques : « tout terrain », « mort subite », « tonnerre de Dieu », « tonnerre de Dieu mitigé » (pour les dames), « fin du monde » ; lui-même est incapable d'en retrouver la recette quand il est sobre : mais ils sont fameux.

Mai 1943

Samedi 1^{er}

Soirée mouvementée à Selenge, sur l'autre rive du Lac. Mon ami surnommé « Caoutchouc-Bey », chef du service agricole de la Forescom a réquisitionné le bateau de la compagnie pour nous amener chez lui, déguisés en pirates. Nous chahutons toute la nuit et je m'endors sur un matelas jeté par terre sous une motocyclette.

Dimanche 2

Le soir, épuisé, je m'embarque sur le « Houthulst » bateau courrier qui relie Léopoldville à Kiri au Nord-Est d'Inongo, via Kwamouth, Mushie, Kutu et Inongo. Le Commissaire de District m'a écrit de Banningville pour me prescrire de prospecter la Lukenie, de Kutu à la frontière du Kasaï et d'évaluer les ressources en caoutchouc sauvage des cinq millions d'hectares de forêt qui entourent la rivière. Elisa et mes bagages sont heureusement arrivés, ce qui me permet de voyager confortablement.

Lundi 3

Le « Houthulst » est parti au petit-matin après une nuit très déplaisante dans la moitié d'une cabine minuscule. Un peu avant l'aube les bruits de départ se précisent : vibrations de la chaudière, battement lent des aubes, chuintement de l'eau. Déjà une brise légère agite la toile moustiquaire, détente délicieuse après l'étuve nocturne. Je sors en pyjama sur le pont : le Lac étincelle comme un diamant noir dans la lumière matinale ; les maisons d'Inongo ne sont plus que des points clairs dans la verdure : un horizon de ciel, d'arbres et d'eau.

Mardi 4

Après une escale de quelques heures à Kutu, vieux poste fondé par le Commandant Jacques (le futur Jacques de Dixmude), avec ses gros manguiers nouveaux, ses palmiers interminables et ses maisons fraîches écrasées sous de lourds toits de chaume, j'emprunte la baleinière du Territoire et, après quelques heures de voyage sur la large Lukenie, je débarque à Bokoro. Costes, le territorial administrant la région de Semendua est venu me chercher en voiture. C'est un grand gaillard alourdi par une vie effervescente qui, sans avoir jamais l'air de travailler, dirige sa région avec beaucoup d'ef-

ficacité. Après avoir traversé l'étroite galerie forestière de la rive gauche de la Lukenie, nous entrons dans de vastes savanes ondulées qui montent insensiblement vers le Sud : c'est le pays des Basakata. Je loge chez Costes à Semendua. Agréable fraîcheur nocturne à cinq-cents mètres d'altitude.

Mercredi 5. Muntu.

Je reviens sur la Lukenie et loge chez un colon, Begot. Palmeraie négligée, huilerie préhistorique, maison décrépète. Begot se plaint de tout, de la paresse de ses travailleurs, de la malhonnêteté des acheteurs de son huile, de l'inertie de l'administration... réaction habituelle de la minorité de colons qui ne va jamais en plantation. Il vivote grâce aux hauts prix de l'huile sans sortir de sa maison, dévorant une immense bibliothèque où passe le plus clair de ses revenus. Il ne vit plus — il lit.

Vendredi 7. Duma.

Traversée de la Lukenie à Tolo, un petit poste régional assez coquet. Après avoir parcouru en vélo quelques kilomètres de savane sur une route carrossable, nous entrons de nouveau dans la forêt. Visite à Tasseau, un colon français travailleur et compétent qui cultive avec un égal bonheur des hévéa et des mulâtres. Logement à Duma. La nuit, les éléphants viennent se frotter contre les piliers de la barza.

Samedi 8. Bongalokoro.

Quarante kilomètres dans la forêt, jusqu'au pays des Mbelo. Me voici dans le Congo de Stanley. Les Mbelo ne sont pacifiés que depuis une dizaine d'années et ont gardé la plupart de leurs traditions. Ce sont de grands ephèbes longilignes qui furent, dit-on, de redoutables guerriers. Ils ignorent superbement les chemises et les pantalons des tribus plus dociles : la

peau enduite de « ngula » rouge, le cou entouré de verreries, les cheveux tressés et huilés, un morceau d'étoffe poisseuse entre les jambes, ils ont grande allure. Tout le monde est armé : une machette effilée comme un rasoir, un arc avec des flèches barbues, souvent une lance... ce ne sont pas des plaisantins.

Entouré d'une cinquantaine de gaillards je mesure des champs de coton (très mal soignés) et j'inflige quelques amendes. Mes deux réservistes d'escorte ont été laissés au gîte pour éviter des incidents, car ils sont craintifs et donc nerveux : seul et désarmé, je me demande pourquoi les Mbelo m'obéissent et payent sans rechigner, plutôt que de me découper en tranches de salami. Peut-être parce que le copal est bien coté cette année, que l'argent ne manque pas et qu'ils sentent derrière moi l'autorité lointaine du Boula Matari.

Les Mbelo détestent visiblement le coton et le détesteront toujours, alors qu'ils récoltent volontiers le copal. Pourquoi ne pas les laisser faire ? Mais le coton est un des rois du Congo.

Dimanche 9. Bosobe des Mbelo.

Contrôle des cultures dans les autres villages de la chefferie. Depuis quatre siècles, l'intelligence analytique et la mémoire cumulative se sont développées au dépens des autres qualités de l'homme : cœur, respect de ce qui est respectable, solidarité au sein des groupes naturels : familles, métiers, villes, patries, fraternité agissante avec les malheureux et les opprimés. La solidarité de classe des premiers âges du socialisme fut la dernière manifestation de ces sentiments en Europe ; la dictature du prolétariat, le monolithisme fasciste et hitlérien n'en sont que la caricature.

Pourtant notre époque individualiste et désenchantée est assoiffée de mysticisme autant et peut-être plus que les autres périodes de l'histoire et cherche un Messie : mais c'est un mys-

ticisme enfanté par un cauchemar et vécu dans la folie ; mais les nouveaux Messies sacrifient les peuples d'aujourd'hui à la Jérusalem-termitière d'après-demain après leur avoir enlevé même les consolations de l'immortalité. La liberté nous a été offerte et nous n'avons pu la supporter car nos âmes n'étaient pas libres, car rien n'est plus terrible pour une nature d'esclave que d'assumer la liberté. C'est pourquoi, à peine conquise, nous l'avons abandonnée au premier démagogue venu.

Que ferons-nous quand les canons se tairont ? Revenir au passé, aux traditions, aux rites, aux morales d'hier ? Si respectables soient-ils, la société qui les sous-tendait ne survivra pas à la guerre. Restaurer la démocratie ? Mais celle qui a régné dans l'entre-deux-guerres a prouvé son incapacité. Donner à Staline ce que nous avons refusé à Hitler ? Pourquoi cette guerre alors ? Non, il faudra élaborer péniblement une nouvelle synthèse entre les servitudes d'un monde de plus en plus technique et les aspirations éternelles de l'homme.

Lundi 10. Ekwayolo.

Longue étape à travers une région qui donne la sensation presque physique de la solitude. Entre le dernier village Mbelo et Ekwayolo, premier village Bidjienkamba, il y a six heures de marche à travers des galeries marécageuses et de grandes « esobe » au sol sablonneux, aux herbes courtes et maigres. Vers le Sud, la forêt dense s'étend jusqu'à la Lukénie. Vers le Nord, des marais interminables vont jusqu'à la Lokoro. Dans cette immensité, notre caravane ondule lentement au gré des détours de la piste.

Ekwayolo est un ancien poste territorial, mélancolique comme les villes mortes. Il a gardé de sa (relative) grandeur passée une allée de palmiers, de vieux manguiers touffus et un monceau d'argile qui fut la maison du Chef de Territoire. Les habitants sont revêches et vaguement menaçants. Leurs cultures

sont heureusement bien soignées car je me demande comment je sévirais avec mes faibles forces.

Mardi 11. Mission de Taketa sur Lukenie.

Je commence à trouver beaucoup de lianes, ce qui dément les rapports pessimistes des agents territoriaux. Mission assez banale, mais les Pères sont pittoresques. L'un d'eux, le Père Piet à la barbe fleurie, a suivi à pied la route des caravanes entre Matadi et Léopoldville, avant la construction du chemin de fer !

Pendant mes soirées solitaires, j'ai écrit quelques croquis de route. En voici un :

SOIR D'ÉTAPE

Les porteurs pour l'étape du lendemain sont arrivés. On entend dans le village leurs chants, le battement cadencé de leurs mains, le rythme heurté de leurs danses. La pleine lune se lève, énorme et jaune entre les palmiers. Le crissement des grillons jaillit de la végétation entourant le gîte.

A l'intérieur les boys s'affairent, pliant le linge, lavant la vaisselle. Ils sont impatients car les danses seront joyeuses ce soir et les filles accueillantes. X... range sans hâte sa machine à écrire, ferme sa malle-bureau ; lavé et rasé, il endosse sa vieille robe de chambre et s'étend sur sa chaise longue un livre écorné à la main. C'est la bonne heure de la journée : la chaleur tombe, le corps, net, glisse avec souplesse dans l'ample vêtement, le travail est fini. Une heure de lecture en perspective, puis une calme nuit de sommeil.

Le ronflement de la lampe à pression couvre les bruits nocturnes. La lumière crue fait ressortir les murs en terre battue, les nattes déchirées, le modeste matériel de campement. Un

cancrelat ventru disparaît dans un coin sombre, les mouches maçonnes s'affairent sous le toit en chaume. Le chien Poilu grignote un os de poulet et grogne pour effrayer des intrus possibles. Austère tableau, cadre habituel de deux cent quarante soirées par an.

Demain la tournée continue.

Peu à peu les bruits se sont apaisés. Les boys ont disparu dans quelque case hospitalière ou plus simplement dans les herbes. La lune monte dans le ciel, inondant le village de sa clarté froide. Un souffle humide suinte des bas-fonds. Devant le feu de bois, la sentinelle ensommeillée joue interminablement sur l'ekembe le même air mélancolique et monotone.

X... ferme pensivement son livre. La solitude l'affronte à lui-même : plus d'évasion possible dans le coude à coude de la foule, le bavardage, l'agitation, le plaisir : il est ce qu'il est, sans mensonges ni alibis. Et les minutes passent, mélancoliques et douces.

Jeudi 13. Oshwe.

Terreur et territoire de relégation de la Province, Oshwe se révèle être un poste agréable, groupant quelques maisons vétustes mais bien entretenues et accueillantes sur un plateau verdoyant dominant la Lukenie. Personnel sympathique et hospitalier, supportant allègrement la solitude et les difficultés de ravitaillement et manifestant un chauvinisme Oshwéen farouche. Phénomène remarquable : plus isolé est un poste et plus ses habitants l'aiment — ou prétendent l'aimer, ce qui revient finalement au même... Le chef de territoire, Decorte, un Flandrien solidement bâti, aux yeux bleus légèrement saillants derrière d'épaisses lunettes d'écaille, m'explique avec un enthousiasme communicatif son programme routier qui reliera Oshwe à Lokolama, dans le Nord et, plus tard, au Kasai et au réseau de Kutu. Pour le moment, son territoire, grand com-

me 1,5 fois la Belgique ne possède que 70 kilomètres de piste carrossable. Decorte paraît résolu à pousser à fond la production de caoutchouc, même chez les pygmées Batua. Nous sympathisons immédiatement ; on sent en lui un organisateur et un homme d'action et si ses méthodes sont parfois rudes, il a suffisamment de bon sens et d'équité pour se faire accepter par les Bankutshu.

Dimanche 16. En forêt.

Decorte aime son territoire comme un paysan aime sa terre : il l'ameublira autant de fois qu'il le faudra et tant pis pour ceux qui tenteront de l'empêcher. Il m'accompagne sur la rive droite de la rivière et me fait visiter les chantiers routiers qui amorcent la route vers Lokolama, à 150 kilomètres. Ce n'est encore qu'un tronçon de digue franchissant les marais et les esobes de la rive. Des prisonniers en chemise rayée, apportent philosophiquement de la terre dans de petits paniers tressés. Après quatre kilomètres, la « route » n'est plus qu'une percée dans la forêt abattue ; un sentier serpente entre les troncs amoncelés. Deux kilomètres plus loin, la percée s'arrête et le sentier rentre dans la haute futaie : c'est la forêt Bokongo que nous allons traverser en deux jours, sans voir un seul village. De nombreuses traces d'éléphants longent ou croisent notre piste.

Nous marchons encore pendant cinq heures, huit heures en tout depuis Oshwe. Les porteurs s'arrêtent enfin dans une petite clairière au pied d'un « Bokungu »²⁸ gigantesque dont le fût doit avoir plus de deux mètres de diamètre au-dessus de l'empattement. Quelques huttes en mauvais état abriteront la caravane : on m'en aménage une en remplaçant quelques baliveaux et en bouchant les trous avec des branches

²⁸ « bokungu » : grand arbre à bois dur, se rencontrant dans de vieilles forêts secondaires.

fraîches. Les boys s'affairent, les porteurs me demandent la permission d'aller chasser. Après quarante kilomètres d'étape ! Je déballe mes affaires et m'installe sur ma chaise longue dans une pénombre moite, regardant jouer la lumière dans la voûte de cette cathédrale vivante. Le soir tombe rapidement. Les porteurs reviennent tout joyeux avec deux antilopes benguela et un phacochère qu'ils se partagent. Je leur achète un filet succulent.

La nuit est fraîche. Au dehors, la plupart des noirs sommeillent autour d'un feu qui, de temps en temps, crachote et lance une gerbe d'étincelles. La forêt agitée par la brise nocturne fait un bruit de ressac, mêlé de craquements, de glissements, de feulements... on imagine les bêtes libres, chassantes et chassées, tuantes et tuées, aimantes et aimées...

Lundi 17. Nkaw.

De nouveau huit heures d'étape. Une heure avant l'arrivée apparaissent les premiers parasoliers, signes de défrichements anciens, puis quelques palmiers isolés dans la forêt secondaire, de vieilles jachères, des jachères plus jeunes, des champs, un petit marais puis enfin les huttes basses et enfumées des Bokongo. Nous sommes à Nkaw, centre de la chefferie et village populeux avec ses deux hameaux satellites peuplés de Batua. Les Batua de Nkaw ont la réputation d'être batailleurs et d'avoir la flèche facile ; quoique de petite taille, ils sont un peu plus grands que les Bambuti de l'Ituri, les traits légèrement mongoloïdes, la peau un peu plus claire que les Bokongo. Ceux-ci en ont peur, contrairement à la plupart des Kundu dont les pygmées sont moins coriaces que ceux-ci.

Mercredi 26. Nongenturi.

Bumbuli-Nongenturi. Neuf heures de forêt lourde en suivant une piste littéralement défoncée par les éléphants : il est

vrai que nous longeons une grande tache déserte de près de 20.000 kilomètres carrés qui s'étend jusqu'au pays des Dekese au Kasai. Personne ne l'a encore traversée. J'ai laissé partir la caravane, pensant la rattraper facilement, mais l'état du sentier m'oblige de pousser et même de porter mon vélo la plupart du temps. Et soudain je me sens très seul... A droite, des craquements suspects : une antilope ? un éléphant ? un buffle de forêt ? Deux chimpanzés m'adressent des grimaces du haut d'un Lifaki²⁹ une bande de singes gris saute de branche en branche puis c'est de nouveau la solitude.

Vers quatre heures du soir, j'arrive enfin dans un village très sale et très pauvre ; les villageois sont à peu près nus, couverts de ngula, la lance à la main mais au fond très pacifiques. Je fais une démonstration de coagulation de latex et secoue quelques hommes qui, mal informés sans doute, n'ont rien trouvé de mieux que de mettre leurs feuilles de caoutchouc frais sécher sur des toits. Elles sont poisseuses et inutilisables.

Samedi 29. Watu sur Lukenie.

Me voici revenu sur la Lukenie et, depuis trois jours, j'attends le bateau Otraco qui serait, me dit-on, ensablé entre Bumbuli et Dekese, à deux jours en amont.

Watu est un petit poste de coupeurs de bois de chauffage établi sur un banc de sable gris entouré de marais. Le jour, les tsé-tsés silencieuses m'attaquent par derrière. Dès que le soir tombe, les moustiques les relaient.

Après une journée de ces tortures alternatives, je fixe au plafond la toile moustiquaire de la malle-lit et je glisse entre ses plis la table et la chaise de campement. Je puis ainsi travailler à mon rapport et prendre mes repas dans une chaleur

²⁹ « lifaki » : acajou africain.

d'éteve mais à l'abri. L'extraordinaire, c'est que ce régime ne me coupe ni l'appétit, ni le sommeil : décidément, la vie de brousse me convient.

Dimanche 30

Quand finira la guerre et ensuite celle qui en découlera, nous devons peut-être nous intégrer pour survivre dans de petits groupes solidaires, travailler et lutter pour eux. Devant ces géants que sont les grandes nations modernes, nous sommes déboussolés et peu à peu désagrégés ; il faudra recréer, pour nous retrouver, des communautés à notre mesure comme l'étaient le village, le bourg, le quartier, la province, personnaliser le pouvoir tout en le désacralisant, remplacer nos rapports abstraits avec ces entités désincarnées que sont l'Etat, le Parti, le Patronat, la Classe Ouvrière, par des rapports humains : en bref, nous engager sans nous dissoudre.

On dit souvent que l'après-guerre sera l'époque des grands ensembles. Peut-être... mais elle sera aussi celle des micro-ensembles compensatoires.

Lundi 31

De Gaulle et Giraud se disputent comme de grands enfants mal élevés s'arrachant un jouet cassé, la France. De Gaulle paraît devoir l'emporter — mais jusqu'à quand et que pourra-t-il faire après la libération de la France ? Pauvre pays fatigué et pourtant nécessaire au monde, avec son intelligence trop subtile pour être efficace, l'équilibre et l'harmonie de ses paysages, tant de douceur de vivre mêlée à tant d'abstraction intellectuelle... Ariel raisonnable, charmant mais un peu frêle piétiné par les Calibans germaniques et américains, en attendant les autres.

Jun 1943

Mardi 1^{er}. Lukenie.

Le « Demer » arrive enfin, avec son capitaine bégayant et toujours éméché. Après quatre jours de Watu, la briselette de la rivière et la fraîcheur de la bière paraissent une récompense des dieux. Ce bateau est pourtant bien primitif, avec ses quatre petites cabines mal aérées, ses deux barges encombrées, le battement poussif de sa vieille machine.

Mercredi 2.

LE MARCHÉ

1943, effort de guerre.

Depuis la veille, le centre commercial est rempli de monde : Batitu de la rive, Bokongo et Ngangi de l'intérieur, aux trois quarts nus et tout enduits de « ngula », chefs et notables drapés de peplums rouges, greffiers élégants, commis bavards.

Les Pygmées Batua, farouches et peureux, se sont bâtis des huttes de feuilles en bordure de forêt et s'éparpillent en maraude dans les champs : leurs silhouettes furtives trottaient sur les sentiers, détournant leurs yeux légèrement bridés, prêts à disparaître au moindre geste inquiétant.

Le matin, tout le monde est au rendez-vous. Cinq commerçants et deux capitas-acheteurs discutent devant leurs balances, houspillent leurs travailleurs ou content fleurette aux belles.

L'agent de l'Etat a fait ranger les producteurs de caoutchouc devant le gîte d'étape. Les hommes tiennent leur liasse de « sheets » brunâtres à la main, les femmes ont déposé leur panier de copal devant elles. Tous sont habillés aujourd'hui,

sauf les Batua. Les femmes, de belles Kundu au corps souple rayonnent et resplendissent dans leurs pagnes moirés. C'est un grand jour que celui-ci : après le marché on dansera tout son content et les « dumba »³⁰ recevront les hommages des hommes. Les yeux hardis des femmes détaillent les mâles qui se rengorgent et leurs renvoient des quolibets.

Le Boula Matari palpe le caoutchouc feuille par feuille, le soupèse, le trie. Tout ce qui est poisseux ou trop sale est brûlé pour l'exemple ; quelques producteurs qui n'ont pas apporté les deux kilos bimestriels imposés par l'effort de guerre se voient mettre la corde au cou et s'éloignent philosophiquement entre deux policiers, méditer pendant quinze jours sur les inconvénients de la désobéissance civile. Les femmes dont le copal est de mauvaise qualité n'ont droit qu'à une admonestation, puisqu'elles ne sont pas imposées. Mais le Boula leur fait remarquer qu'elles seront moins bien payées que leurs compagnes plus soigneuses. Finalement, il contrôle les balances et avertit les acheteurs de ne pas se tromper trop souvent à leur profit.

Un moment de silence, un coup de sifflet : une vague multicolore se rue vers les commerçants et les capas qui agitent furieusement leurs sacs de monnaie et bonimentent à tue-tête. Les plus malins des vendeurs arrivent les premiers, sachant qu'on paie mieux au début pour attirer la clientèle. Ils tendent leurs paquets aux acheteurs qui pèsent à toute vitesse, consultent un petit barème et crient le prix avec emphase, non sans en avoir rabattu quelques francs. Si le vendeur acquiesce, le paquet lui est aussitôt arraché des mains et le clerc-payeur lui tend une poignée d'argent, pas toujours conforme. Une contestation véhémement s'élève aussitôt et l'acheteur, voyant la foule s'impatienter, cède le premier pour ne pas perdre de clients. Qu'importe, il se rattrapera sur les Batua qui savent à

³⁰ « dumba » : femme libre.

peine compter, confondent les billets de cinq et de vingt francs, se réunissent à cinq ou six pour vérifier l'argent reçu et reviennent crier au vol deux heures après la fin du marché. Ceux-là, toujours trompés, sont la providence des commerçants malhonnêtes.

Le Kundu aime marchander. Quand le prix lui déplaît, il arrache vigoureusement sa marchandise au clerc trop pressé et passe de balance en balance en attendant le « pata »³¹ supplémentaire qui forcera sa décision.

Le Boula Matari se promène dans la foule, surveille les pesées et les paiements. Un acheteur qui se trompe trop régulièrement à son avantage est exclu du marché manu militari et son permis d'achat lui est enlevé. Quelques Batua l'appellent à leur secours, s'estimant lésés par un payeur : c'est un geste significatif car il indique un début de confiance dans l'autorité.

La frénésie gagne peu à peu les acheteurs, les voix deviennent rauques, les balances s'entrechoquent. Les commerçants portugais saisis par l'ambiance achètent furieusement en se défiant du regard et du geste. Le soleil fait étinceler les étoffes et les verroteries, les peaux sont luisantes de sueur, cris perçants, rires, hurlements, résonnent sur la place pour se dissoudre dans le silence de la forêt. Enfin les rangs des vendeurs s'éclaircissent, les commerçants commencent à trier, peser et emballer les produits achetés, à faire leurs comptes. Le marché est terminé.

*
**

Les marchandises scintillantes et multicolores ont été étalées devant les boutiques : étoffes bariolées, mouchoirs de tête soyeux (avant lavage), miroirs de poche, peignes, costumes

³¹ « pata » : cinq francs.

d'occasion, chapeaux mous, uniformes de salutistes américains, mais aussi des phonographes, des machines à coudre, des vélos, des casseroles et des lampes à pétrole. On essaye, on marchand, on se dispute, on rit. L'argent gagné brûle les doigts.

Entretiens, l'agent de l'Etat a réuni les notables et leur donne les dernières instructions :

« Les hommes auront un mois de repos. Ils pourront pêcher, » chasser, palabrer ou réparer leurs cases puis, un peu avant » les pluies, ils abattront la forêt pour les champs de riz et » les bananeraies. Les femmes fumeront beaucoup de poisson » pour bien manger pendant la période des eaux hautes. » Compris ? »

Un long murmure d'assentiment parcourt le groupe pendant que le chef de groupement traduit et commente en kundu les ordres donnés en lingala.

Le soir, gong et lokole résonnent dans le village. Les chants, les battements des pieds des danseurs, les cris de joie ou de dépit remplissent la nuit, symphonie africaine qui attend encore son Strawinski. Le Boula Matari reste seul au gîte. Les commerçants sont partis très satisfaits de leur journée ; ils se sont plaints bien entendu de la mauvaise qualité des produits et de la dureté des temps, juré qu'ils perdaient de l'argent. On les a écoutés sans les croire : les lamentations rituelles font partie des traditions commerciales. Peu importe d'ailleurs : sept tonnes de caoutchouc et quarante tonnes de copal, c'est un beau résultat.

Les lokole accélèrent leur rythme : tout le monde est heureux, les bons producteurs d'avoir acheté tant de belles choses, les producteurs médiocres de ne pas avoir été punis, les femmes d'être belles et désirées. Puis le clairon sonne la retraite et le silence engloutit peu à peu les bruits de la fête.

Encore quelques marchés comme celui-ci et l'agent recevra les félicitations platoniques d'une autorité lointaine. A moins

que le travail ne paraisse marcher trop rondement et qu'on ne vienne enquêter sur les raisons d'une telle réussite : car il est bon de réfréner l'excès de zèle, ne fut-ce que pour apprendre aux fonctionnaires que le mieux est l'ennemi du bien.

Mercredi 30 juin. Inongo.

Me voilà sédentaire pour quelques semaines. J'en ai besoin, car ma tournée à Oshwe m'a très fatigué et je fais des accès intermittents de fièvre.

Juillet 1943

Jeudi 8

Comme prévu, les Allemands ont commencé leur offensive sur Koursk. C'est bien tard, pour une offensive d'été.

Dimanche 11

Débarquement des Alliés en Sicile.

Mardi 20

Echec de l'offensive allemande à l'Est, début de la première offensive russe d'été. L'après-guerre commence...

Une vilaine fièvre récurrente m'a déjà fait perdre dix kilos et réduit à l'état d'un fantôme qui, les jours de rémission, a tout juste la force de se traîner sur la barza.

Vendredi 30

Je me sens un peu mieux mais je ne supporte rien de cuit ; faute de légumes, je me nourris exclusivement de bananes crues qui me donnent d'affreuses coliques.

Mussolini est tombé et Badoglio le remplace ; pour combien de temps ? Le parti fasciste est dissous, la Chambre des Corporations disparaît, tout un système vieux de vingt ans s'est effondré sans résistance. Pourtant Mussolini a été un grand condottiere et il eut probablement été un grand homme dans un autre siècle et un autre pays. Car si les Italiens sont un grand peuple, ils sont trop intelligents et trop saturés d'histoire pour être des conquérants de deuxième zone et poursuivre derrière un cadavre des objectifs qui ne les intéressent pas directement.

Mais le caractère italien n'est pas seul en cause dans la défaite du Duce. Les Allemands et les Japonais, bons soldats et peuples patriotes et disciplinés, seront vaincus eux-aussi car les guerres se gagnent aujourd'hui dans les puits de mine et les usines. Au XX^e siècle, les riches gagnent à tous coups et même les soviétiques sont riches en ressources naturelles, en population, en espace. Pourtant la défaite de l'axe ne rassurera pas les nantis : il y aura toujours des tribus pauvres se pressant aux portes des cités...

Samedi 31

La fièvre ne me quitte plus et j'ai maigri de quinze kilos. Le médecin n'y comprend rien, l'atébrine n'agit pas et il est trop préoccupé de ses problèmes personnels pour se soucier outre mesure d'un malade. Seule ma bonne Elisa me soigne et me soutient ; grâce à elle, je ne suis pas seul.

Août 1943

Dimanche 1^{er}.

Dans mon état, je ne puis m'empêcher de penser à la mort et je tremble à l'idée qu'il n'y a peut-être rien au-delà de la vie

et qu'en fermant les yeux j'aurai définitivement perdu tout ce que j'aime, les autres et moi. L'amour des autres et l'amour de « soi » sont de même valeur et d'ailleurs complémentaires. On peut avoir horreur de ce qu'on est devenu, jamais de ce qu'on pourrait être.

Je suis de plus en plus faible.

Jeudi 5

Après une crise de faiblesse qui m'a fait, un soir, croire à mon heure dernière, je recommence à manger et à prendre intérêt à la vie. Ma bonne Elisa m'a soigné avec un dévouement incomparable : un jour, inévitablement, nous nous séparerons et elle reviendra dans son Coquilhatville natal, mais je resterai toujours son obligé.

Hambourg est rasé, des familles entières ont été brûlés vives dans les caves par le phosphore fondu dévalant les marches d'escaliers. Des enfants blessés sont morts dans d'atroces souffrances, sans comprendre, sans maudire, sans accuser. « Voici l'heure de la vengeance » hurlait hier la BBC en offrant à l'admiration du monde l'exploit de la R.A.F.

Quelle bassesse !

Je sais, les populations civiles n'ont jamais été respectées dans les guerres et maintenant moins que jamais : ne sont-elles pas les soldats de la production ? Je sais qu'il est impossible de détruire les usines sans toucher les quartiers qui les entourent, les plus modestes... mais raser une ville systématiquement, voilà qui nous ramène à Gengis Khan. Encore Témoudjine n'était-il pas un gentleman sortant d'Oxford et un ancien pacifiste. Les guerres napoléoniennes étaient un tournoi à armes mouchetées, en comparaison !

On dira que la Luftwaffe a commencé et que les Anglais ont beaucoup souffert. C'est vrai, et le monde entier condamne

les Allemands : eux-aussi, d'ailleurs, raserait Liverpool s'ils en avaient les moyens. Mais égorge-t-on la famille d'un meurtrier pour le punir d'avoir tué la nôtre ? En quoi les stratèges assassins de Hambourg sont-ils supérieurs aux stratèges assassins de Coventry ? D'accord, une victoire alliée est de loin préférable à une victoire de l'Axe. Mais résoudra-t-on les problèmes posés par quatre vingt millions d'Allemands et quatre vingt dix millions de Japonais en brûlant quelques centaines de milliers de femmes et d'enfants ?

Samedi 7

Prise de Catane, charnière du front de Sicile et d'Orel, charnière du front de l'Est. Désormais tout devient possible.

Mardi 31

Guéri mais encore affaibli, je m'appête à partir en tournée dans le Sud et l'Ouest du District.

Tous ceux qui ont vécu à Inongo gardent une secrète tendresse pour le « Lac », notre Mai ndombe. Pourtant il n'est pas très grand : deux mille kilomètres carrés, moins du dixième du Tanganika ; il n'est pas entouré de hautes montagnes ; ses eaux brunes tachent les vêtements et salissent les baigneurs : au fond, ce n'est qu'une mare mal drainée.

Et pourtant j'aime ses criques profondes, les forêts désertes qui couvrent ses rives, ses matins allègres sous un ciel étincelant, la pesante lumière de midi, les tornades subites empanachant d'écume ses petites vagues vicieuses, si dangereuses pour les embarcations, les soirs paisibles lorsque rentrent les pêcheurs dans leur pirogues alourdies, les crépuscules mauves de saison sèche, l'explosion polychrome des mois ensoleillés.

Au fond, Inongo est une île séparée de son hinterland par les immenses marais Yembe, qui découragent même les pyg-

mées : on ne passe pas par voie de terre d'Inongo à Oshwe ou Lokolama.

Malgré son isolement Inongo est un des plus beaux postes de la Province, alignant ses maisons vieillottes mais fleuries le long de deux larges baies, dont l'une est réservée au commerce et l'autre à l'administration. Entre les deux, la résidence du commissaire de district, installée sur une pointe de limonite³² rouge. La plage est belle mais rarement utilisée. En face, douze kilomètres d'eau, une ligne basse d'arbres et deux maisons de briques : c'est la rive occidentale avec le poste Forescom de Selenge. Vers le Nord, les rives s'effacent et l'on pourrait se croire devant un vaste estuaire ; seule la pointe de Lukanga émerge par temps clair.

Septembre 1943

Vendredi 10. Banningville.

Banningville, l'ancien Bandundu, est un poste banal, éparpillant quelques très vieilles maisons sur la rive droite du Kwango. Chaleur, moustiques et palmiers Borassus.

Les Allemands reculent partout et les Russes approchent du Dnieper. L'Italie a capitulé et essaye de s'accrocher au char des vanqueurs qui piétinent et laissent aux Allemands le temps de se ressaisir. A égalité d'armes et d'hommes, les occidentaux ne feraient pas le poids...

Les forces françaises libèrent la Corse, prétexte à quelques cocoricos du meilleur cru. Comment un peuple aussi sensible au ridicule ne sent-il pas que l'« understatement » est parfois le meilleur moyen d'être pris au sérieux ?

³² « limonite » : concrétions ferrugineuses de couleur rouge se présentant parfois en masses, parfois en grains.

Lundi 20

Après être descendu de Banningville à Kwamouth, je remonte le Fleuve jusqu'à Bolobo sur le « Reine Astrid ». Paysages déjà familiers mais intermède confortable sur ce bateau-courrier luxueux.

Jeudi 23. Bolobo.

Je passe deux jours à Bolobo : moustiques, chaleur, population revêche aux visages fermés. Nous sommes dans un poste frontière peuplé de contrebandiers et de trafiquants douteux. Mais on y trouve d'excellents artisans de l'ivoire formés par les protestants. La région des Batende, entourant Bolobo est pauvre et sans grandes perspectives de progrès agricole.

Samedi 25

Départ en caravane dans le brouhaha habituel. Je traverserai les trois cents kilomètres séparant le Fleuve du Lac en contrôlant les défrichements pour l'eureca et la production de caoutchouc des Batende, Mbelo-Basengere et Basengere. Le pays est plat, assez marécageux, couvert de forêts maigres et de savanes sablonneuses aux herbes courtes.

MATIN D'ÉTAPE

Les premiers coqs ont chanté. Il fait humide et frais, l'horizon blanchit faiblement.

Au second chant, la cuisine s'anime. Les boys encore engourdis allument un feu de bois entre trois blocs de limonite couverts d'une vieille tôle et préparent le café. Dans la chambre qui peu à peu s'éclaire, X... s'habille rapidement, s'asperge d'eau froide et sort sur la barza.

Le ciel est gris. Un reste de brume s'accroche aux herbes, un petit vent coupant chatouille la peau. Le cuisinier apporte une tasse fumante, religieusement dégustée : café de l'aube, modeste volupté du broussard.

Six heures. Un soleil rouge et gonflé émerge de l'horizon. Le caporal, les deux soldats et les dix prisonniers s'alignent en un garde-à-vous approximatif et le cérémonial habituel se déroule : salut au drapeau, rapport, punitions. Les porteurs attendent déjà, demi-nus et se battent la poitrine à grands coups de paumes pour se réchauffer. Appel. Un homme sort du rang et montre son pied enflé.

« C'est bon, tu ne partiras pas ».

Aussitôt trois autres porteurs imitent leur compagnon. L'un exhibe une égratinure, les deux autres se plaignent démonstrativement de maux internes aussi vagues que soudains. Ils sont renvoyés énergiquement dans le rang.

Répartition des charges. Les boys s'agitent, les soldats vocifèrent, les porteurs protestent... les traditions sont respectées. Pendant que s'échangent les injures et les plaisanteries, X... appelle le chef de terre, les deux juges, le capita du village et le moniteur agricole.

— « Qu'est-ce que je vous dois ? »

— « Trois poules, vingt œufs, un sumbu, cent-cinquante chikwanges, une botte d'oignons, un panier de tomates ».

— « Cent septante-cinq francs. Tenez... »

— « Blancs », dit l'un des juges, « un de tes soldats n'a pas payé la femme qu'il a eu cette nuit ».

— « Blanc, répond le soldat, ce n'est pas vrai. Je lui ai donné un « pata », comme d'habitude ».

— « As-tu des témoins ? »

— « Oui, le juge lui-même : il est le père de cette femme ».

— « C'est vrai, blanc. Mais son mari est revenu et la femme demande un autre pata maintenant. Sinon il pourrait se vexer ».

— « Nous avons convenu d'un pata et j'ai payé ! »

— « Mais le mari est fâché et veut porter plainte au tribunal. »

— « C'est bon, » maugrée le soldat, « voilà un autre pata. Mais inutile de m'amener encore cette femme quand je passerai par le village ! »

— « Palabre tranchée », conclut X..., « et maintenant, voilà mes ordres : Chef, et vous juges, faites nettoyer les pistes et réparer les pontages, surtout celui de la Loliki. Gare à vous, si je les trouve effondrés à mon retour. Toi, capita, fais couper des baliveaux, scier des poutres et des chevrons, fabriquer des « ndele » pour les maisons des policiers de chefferie et le dispensaire. Moniteur, tu termineras le piquetage des champs. Les hommes commenceront l'abattage de la forêt dès que les pistes auront été remises en état. Ensuite les femmes planteront dix piquets (quarante ares) de manioc et d'arachides : l'an prochain, tout le monde devra avoir assez de chikwangues et de « nguba » pour manger à volonté et vendre le reste au marché. Allez et prenez garde à vous si vous ne travaillez pas bien (keba na binu soko akusala makasi te). »

Le « Mokundji », symphonie en rouge et brun, toque en peau de léopard sur la tête, crocs de léopard autour du cou, dents de léopard autour des bras, opine du chef et grommelle un assentiment. Les autres protestent verbeusement de leur bonne volonté.

Les porteurs sont prêts. X... passe une dernière inspection, libère quelques porteurs trop faibles pour leurs charges et les remplace par les petits malins qui, avec la complicité des boys, se sont partagés la machine à écrire, le casque et le panier déjeuner.

Un signe de main : c'est le départ. Avec un grand cri « Yango-Yango », tous ensemble et avec les mêmes gestes, les quarante hommes soulèvent leurs charges et s'en vont, deux par deux. Hurlements, chansons, bruits de castagnettes, aboiements des chiens, commencent un concert qui ne cessera qu'à l'étape. Vieux, femmes et enfants du village regardent passer le cortège avec des sentiments divers ou la joie d'être débarassés du Boula Matari a sa part.

Un boy prend la tête du cortège, un autre le ferme ; les soldats escortent les prisonniers. Le blanc part le dernier, suivi d'un planton poussant sa bicyclette.

X... aime ces départs, aux petites heures du matin. La caravane s'étire sur la piste fauve, une brise légère agite doucement les feuilles de palmier, le soleil, un soleil tiède et doux d'Europe, caresse la verdure : c'est l'heure lumineuse et colorée qui fait briller le vert sombre des forêts et le jaune des hautes herbes. Bientôt tout se fondra dans la même implacable lumière.

Le village s'efface derrière un tournant. Le serpent sombre des porteurs s'enfonce dans la forêt-galerie. Cris et chants s'éteignent d'un coup, comme avalés par la végétation. Dans la solitude retrouvée X... marche d'un pas souple, le cœur léger, humant l'odeur encore humide des feuilles et de la terre.

Octobre 1943

Vendredi 1^{er}

Je fais trois étapes en compagnie de Caupaing, un vieil agent de la Société du Jute, usé par l'alcool et les déboires d'une vie manquée, oscillant entre l'humilité et le superbe et gardant dans sa dégradation des restes émouvants de dignité : il me fait penser à un Micawber ou un Marmeladov colonial.

Dimanche 3. Tandembelo.

Centre de la chefferie et gros village en forêt ; gîte confortable : premier dimanche de repos depuis plusieurs semaines.

Nous sommes sur un plateau séparant les bassins du Fleuve et du Lac et la température est plus fraîche ; les Mbelo (qui n'ont que le nom de commun avec les Kundu du territoire de Kutu) sont hospitaliers et bons cultivateurs. Leurs champs sont vastes et beaux et ce sont des producteurs enthousiastes de fibre d'urena. La journée se passe à mettre en ordre mes notes de voyage ; le soir, le chef du groupement me rend visite, vêtu des atours traditionnels de la région : couverture rouge enroulée autour du corps et disque de cuivre fixé sur la tête. Nous parlons caoutchouc et urena et puis il me raconte l'histoire légendaire des Mbelo. C'est passionnant et je l'écoute jusqu'à minuit.

Samedi 9

Un détour me mène au pays perdu des Baboma-Mpe, au Nord-Est du Territoire de Mushie : c'est une vaste plaine basse, coupée de galeries marécageuses. Villages pauvres, rarement visités. Les chants des porteurs sont très beaux.

Vendredi 15. Inongo.

Traversée du Lac de Selenge à Inongo dans le canot du District. Je dîne chez Meester, le chef de poste, avec le nouveau médecin, Wolk, un russe gros, amusant et visiblement compétent. Nous mangeons des kilos de moambe arrosée de litres de bière : Inongo est si sympathique quand on revient de brousse... les premiers huit jours.

Honorine, la ménagère de Meester est enceinte et il ne sait s'il doit s'en montrer fier ou désolé : il s'attend en tout cas à une belle tempête familiale lorsqu'il ramènera son rejeton en Europe.

C'était un vieux colon tout blanc, tout ridé, avec de grosses veines saillantes et des mains bleues et froides. Il se promenait à petits pas, toujours de blanc vêtu, s'appuyant sur une grosse canne noueuse, branlant sa vieille tête burinée et conversant de toutes choses avec une passion juvénile.

Il ne travaillait plus guère : on est vieux, en Afrique, à soixante-douze ans et il était arrivé au Congo en 1896, au temps de l'Etat Indépendant. Il n'avait guère de rentes non plus : deux fois millionnaire, deux fois obligé de revenir en Afrique la poche légère, à cause d'un cheval ou d'une femme. Il ne s'en faisait d'ailleurs pas pour si peu : il avait vécu, disait-il et il ne lui restait plus qu'à passer ses dernières années dans la vieille maison construite de ses mains, au milieu des palmiers qu'il avait plantés vers 1905, aujourd'hui couverts de mousse et de fougères.

Il vivait modestement, usant sa garde-robe des années d'opulence et se nourrissant de laitages, fabriquant un peu d'huile de palme, achetant et revendant quelques tonnes de palmistes et de copal et, pour le reste, comptant sur Dieu auquel il ne croyait pas et sur la mort prochaine, à laquelle il fallait bien croire.

Son seul luxe était sa bouteille vespérale de « Primus » qu'il partageait volontiers avec un ami — et ses journaux. Il en lisait beaucoup, était de gauche avec conviction et discutait abondamment des iniquités de ces millionnaires dont il avait été. Un brave vieil homme au demeurant, ne faisant de tort à personne et gardant dans son lent vieillissement une dignité singulière. A Nkotto, il était devenu une institution locale et les habitants l'appelaient affectueusement « Mpaka na bisu »³³, en abrégé Mpaka.

³³ « mpaka na bisu » : « notre vieux ».

Je le revois encore, assis dans sa chaise longue en lianes tressées, contemplant de ses yeux fatigués sa palmeraie enherbée, les eaux brunes de la Longomo et les forêts basses de l'autre vie. La brise du soir agitait son unique mèche blanche pendant que, ruine parmi les ruines, il revivait son passé. Du reste il ignorait la mélancolie, ayant l'esprit jeune et même batailleur.

*
**

L'homme n'est pas fait pour vivre seul. Après avoir vigoureusement appliqué ce précepte la vie durant, Mpaka réchauffait ses vieux os auprès d'une superbe Bolendo, plus très jeune mais encore diablement appétissante dans son opulente maturité. On se demandait ce que le vieillard pouvait encore connaître d'ardeurs viriles et l'étonnement avait été général lorsque, un an auparavant, Eyenga (c'était le nom de la beauté) avait accouché d'un superbe mûlatre. Quoiqu'il en pensât, Mpaka reconnut l'enfant et le traita comme le sien ; il lui trouva même un air de famille que nous confirmâmes courtoisement : après tout, puisqu'il le voulait ainsi...

Eyenga était belle, gaie et légère, très légère. Elle avait le diable au corps et, ne voulant faire de peine à personne, ignorait le mot « non ». Elle avait donc fait la joie des gradés du détachement de la Force Publique, des commis, des commerçants voisins, sans compter les célibataires de passage. Elle le faisait avec tant d'innocence, qu'on n'avait pas l'impression de pécher dans ses bras frais et doux. Mpaka s'en doutait bien et ne faisait qu'en rire : l'âge l'avait au moins guéri de la jalousie.

La vie passait, calme et lente comme la Longomo. Les dimanches vers cinq heures et demi, je venais partager avec lui une bouteille de bière que j'apportais une fois sur deux et discuter des derniers événements congolais et mondiaux. Eyenga,

qui avait quartier libre tous les dimanches après-midi, rentrait au crépuscule, drapée dans un pagne flamboyant et encore toute alanguie de quelque beau mâle aux reins vigoureux. Mon sourire complice la remplissait de confusion pendant que le vieux la regardait d'un air narquois, parfois assaisonné d'un soupçon de mélancolie. Puis nous continuions à discuter politique et prix de l'huile.

*
**

Un jour Mpaka tomba malade, si malade qu'on crut sa dernière heure venue : pneumonie, fièvre récurrente, que sais-je... et pas un médecin à moins de six jours de pirogue !

J'essayai de soigner mon vieil ami. Mais un agronome connaît mieux les plantes que les hommes et je m'aperçus vite que je lui faisais plus de mal que de bien. Le pauvre serait probablement mort faute de soins convenables... mais la Providence veillait, qui donna à Eyenga cette science mystérieuse qu'ont les femmes de tout âge et de toute couleur : dorloter et guérir.

Je n'oublierai jamais ma stupéfaction ce dimanche après-midi où l'aggravation de l'état de Mpaka m'avait fait accourir chez lui : Eyenga, la volage Eyenga que je croyais partie profiter de sa liberté nouvelle, était assise au pied du lit du malade, vêtue d'un vieux pagne et, tout en berçant son gros bébé, appliquait des compresses froides sur le front brûlant du vieillard. Du coup je renonçai à mes essais maladroits de médecine et je la laissai faire, me bornant à l'empêcher de bourrer le malade de « nkisi » Bolendo trop suspects et de laxatifs trop énergiques.

Pendant quinze jours elle ne quitta pas son chevet, le lavant, le retournant, le changeant avec une patience et une habileté d'ange noir. Les amis du planteur n'en revenaient pas et lui-même, dans ses moments de lucidité, semblait tout étonné

de cette vocation nouvelle. Pas un centime ne disparut de la maison où la monnaie traînait sur toutes les tables, pas une chemise, pas un mouchoir. Comble des combles, je jurerais même qu'elle lui fut fidèle et, s'il y a une justice au Ciel, ces quinze jours de chasteté effaceront tous les autres...

Ne croyez pas que tout était parfait : ce n'était, après tout, qu'une simple fille d'un village perdu. La crasse s'émoncela dans la maison, le cuisinier se plaignît amèrement et vainement de l'extermination méthodique de la bière, des sardines, des confitures et du lait condensé ; l'enfant, lavé par Mpaka personnellement deux fois par jour et soigneusement protégé contre l'humidité matinale, errait à quatre pattes dans la maison, sale, nu et vagissant... mais dans ce chaos le malade se rétablissait lentement.

Vint enfin le dimanche ou, un peu plus voûté, il se rassit dans sa chaise longue, face à la rivière. J'étais venu le voir, tout heureux de cette guérison miraculeuse ; Eyenga avait pris un après-midi de congé bien mérité et le vieillard me racontait la peine qu'il avait eue à décrasser l'enfant et à se refaire des provisions.

Je le quittai vers quatre heures, ayant affaire au centre commercial. Et là je vis soudain la Bolendo contempler, avec son sourire éblouissant, les étalages étincelants de perles, de mouchoirs et de pagnes. Elle me dit bonjour d'une voix douce et s'éloigna de son beau pas cambré. Sur le pas d'une porte, Botuli, le fringant clairon Mongwandi, lui adressa une œillade assassine.

Hélas, pouvais-je ne pas remarquer le coup-d'œil qui lui répondit et le glissement à peine perceptible du pagne sur l'épaule ronde d'Eyenga ?

Allons, Mpaka était bien guéri...

*
**

Samedi 16

Le commissaire de district est à Léopoldville mais il m'a donné instruction de me rendre en région de Kiri, dans le Nord du Lac, pour mettre au courant deux propagandistes agricoles européens qui viennent d'être engagés et un assistant agricole indigène, frais émoulu de l'école technique de Kisantu.

Le plus âgé des propagandistes, un ancien de la Forminière, est déjà à Kiri. L'autre, Faigne, m'attend à Inongo : un véritable enfant, dix-huit ans à peine — et encore — évadé de Belgique il y a un an, passé par l'Espagne et le Portugal avant de rejoindre Londres et le Congo. Il était trop jeune pour l'armée... et les ronds de cuir londoniens n'ont rien trouvé de mieux que de l'envoyer à Léopoldville ou d'autres ronds de cuir, non moins inconscients, l'ont envoyé ici. C'est un brave et solide adolescent, avec un corps d'adulte et une mentalité de collégien. Il me raconte son histoire : famille paysanne très stricte, départ vers l'aventure, prisons en France, camp de Miranda en Espagne — et maintenant la région de Kiri. En Belgique, il serait devenu un fermier raisonnable s'amusant plus ou moins sagement dans les kermesses locales. Qu'advient-il de lui dans cette cuvette équatoriale mangeuse d'hommes ?

L'assistant agricole Pionso est un Mukongo timide, l'air d'une demoiselle effarouchée. Je me demande ce qu'il va faire parmi les Ekonda qui n'ont pas la réputation d'être tendres. Décidément, je suis devenu directeur de pensionnat et, à vingt-six ans, je me sens très, très vieux.

Novembre 1943

Vendredi 5

Papiers, rapports, tennis, apéritifs, vie habituelle d'un poste. Un drame sentimental passionné Inongo. Matton, agent sanitaire belge récemment muté du Kwango a « enlevé » Pauline, la ménagère Mongwandi de Santos, un commerçant portugais. La belle n'a pas cédé tout de suite mais, ayant appris de source sûre que son homme courait les jeunes Bolendo dans la Lokoro, a fini par déménager chez Matton avec armes et bagages.

Revenu de voyage, Ménélas alias Santos a trouvé la maison vide et a poussé des hurlements d'indignation ; les autres Portugais ont renchéri avec l'esprit de clan qui les caractérise et en ont fait un incident diplomatique, montant en procession chez l'administrateur et exigeant de lui, le pauvre, qu'il ramène la belle Pauline à Argos, pardon à Santos. Voilà qui ennuie prodigieusement le chef du territoire, qui est plutôt pudibond et déteste les palabres entre blancs.

Joie intense dans le poste où la victime n'est pas très populaire. On donne généralement tort à Matton d'avoir profité de son absence mais on estime qu'il n'est pas mauvais de faire à nos amis lusitaniens ce qu'ils font si volontiers aux belges. Voilà qui est amusant mais ne rehaussera pas notre prestige auprès de la population congolaise.

Entretemps sont arrivés le commissaire de district et son assistant, qui porte le surnom bien bruxellois de Jef : il est solide, amusant, guindailleux ; c'est probablement aussi un excellent territorial.

Samedi 6

Le chef du Territoire m'a appelé pour me parler du jeune Faigue qui, désigné pour Kiri, est placé sous son autorité admi-

nistrative. Il hésite, souffle, se mouche, détourne les yeux, fait des allusions obscures au jeune âge de Faigne, à son innocence probable et finit par me demander de veiller consciencieusement sur sa santé et sa vertu. Je comprends qu'il me suggère de ne pas lui donner le mauvais exemple, fut-ce avec une régulière de la main gauche. Je calme ses appréhensions en appelant un chat — un chat, ce qui le fait bredouiller davantage. Croit-il que je vais m'amuser à dévergondier un enfant ? Il est déjà assez lamentable qu'on l'ait envoyé ici !

Mais tout de même, quel manque de réalisme ! Je ne serai pas toujours avec Faigne et ce ne sont pas les occasions ni les tentations qui lui manqueront dans une région où un recensement récent a trouvé plus de 90 % de maladies vénériennes. Plutôt que de l'abandonner à la triste débauche des coureurs de dumba et de le voir pourrir sur pied après quelques mois, ne vaudrait-il pas mieux lui choisir une bonne ménagère, son aînée de quelques années, connaissant déjà les blancs et qui tiendra à lui parcequ'il est jeune et plutôt beau garçon, tout en le prenant en main, le soignant et le sauvant de la solitude ?

Je dis crûment mon avis au territorial qui en étouffe presque d'indignation et n'est pas loin de me considérer comme un serpent corrompteur. Pourtant, il n'y a pas d'autre salut pour Faigne et je me promets bien de m'en occuper après cette tournée, dût ma réputation en souffrir. En attendant, je laisserai Elisa à Inongo, quitte à subir une crise de jalousie anticipative, totalement imméritée.

Je tranquillise donc mon interlocuteur : si Faigne succombe, ce ne sera pas de ma faute et je lui donnerai l'exemple du célibataire vertueux.

Dimanche 7. Kundu des Basengere.

Les charmes et la petite vertu des filles de Kiri, Ireko et

Lokolama étant bien connus, ma décision de ne pas me faire accompagner par Elisa me vaut la bagarre prévue. J'essaie tant bien que mal de la tranquiliser : le devoir avant tout.

Je me suis fait un itinéraire « kolossal » ; aucun agronome de district, aucun territorial n'ont encore fait une tournée aussi longue. Je commencerai pas les Basengere, que je viens de traverser en partie, puis, via le groupement Bokote voisin du territoire de Lukolela, je passerai chez les Lukanga et les Bolia, dans le Nord-Ouest du district ; de là, après avoir traversé une partie du territoire de Bikoro dans la province de l'Equateur, je descendrai sur Kiri, Ireko, Mantantale, Oshwe pour revenir par les chefferies de la Lukenie. Onze cents kilomètres à pied, en vélo ou en pirogue : bon apprentissage pour mes bleus. Je tiendrai un journal détaillé de ce voyage pour essayer de donner une idée précise de la vie d'un agronome dans le district du Lac Léopold II en 1943.

Le départ est prévu pour huit heures du matin et, comme de bien entendu, le canot du District n'est prêt qu'à neuf heures et demi. En attendant, petite surprise : Faigne arrive avec ses bagages, deux boys, et... deux femmes. A ma question, il répond tranquillement : « celle-ci, c'est la femme de Jérôme, mon boy lavadère et celle-là c'est Joséphine, ma ménagère ». Je sursaute et la regarde plus attentivement : elle est plus âgée que Faigne, pas trop laide ni effrontée : voilà ma vertu bien récompensée ! Je pense à l'administrateur pudibond, puis à Elisa : jamais elle ne croira que j'ignorais les intentions de mon compagnon. Ma foi, tant pis : cela vaut peut-être mieux, après tout. Comme il est trop tard pour qu'Elisa m'accompagne, je lui fait porter un petit mot lui promettant d'envoyer un pêcheur la chercher lorsque je serai revenu sur la rive nord du Lac, dans quelques jours.

Décision prise et la vertu hypocrite ayant été vaincue par la vertu raisonnable, nous traversons le Lac. A Selenge je trouve dix porteurs, alors qu'il nous en faudrait soixante-cinq

à nous trois. On peut comprendre les absents : dans le voisinage d'Inongo et des camps de la Forescom, la discipline coutumière c'est quelque peu relâchée et puis ces villages riverains sont trop souvent sollicités, puisque Selenge est le point de passage obligé vers l'Ouest du territoire.

La compréhension ne remplaçant pas les porteurs, je secoue plutôt rudement les moniteurs qui avaient été chargés de les recruter ; ils partent au galop mais, comme les villages sont distants de cinq à dix kilomètres, nous avons tout le temps de visiter le centre commercial et de rendre visite à Caupaing avec lequel j'ai voyagé chez les Mbelo il y a quelques semaines. C'est un homme d'une soixantaine d'années, petit, avec une grosse tête et un corps trapu écrasant des jambes maigres courbées comme des baguettes de coudrier. Le visage rouge-brique est surmonté de rares cheveux roux, les yeux saillants sont d'un bleu délavé et on ne sait si l'on doit parler, pour les décrire, du regard innocent de l'enfant ou du regard brumeux de l'ivrogne. Les deux probablement.

Caupaing fut autrefois territorial et passa quelques années au Kwango vers 1924, en cette aube brutale de la colonisation où la force ouvrait la route au droit. Il fit comme les autres, sans doute, puis il quitta l'administration, reprit une huilerie, se fit commerçant, se ruina et termine maintenant sa carrière et sa vie comme chef de zone dans une société commerciale. Il n'est plus bon à grand-chose, étant saturé d'alcool au point de ne plus oser fumer ; après le deuxième verre, il entonne inmanquablement l'Internationale sans aller au-delà de « C'est la lutte finale... » ; sa conversation se borne à la narration des sales coups que lui jouent ses concurrents portugais et à des réminiscences d'aventures passées, plus fantastiques après chaque verre.

En fait, c'est un malheureux qui se survit et ressent obscurément sa déchéance : ses camions — qu'il s'obstine à conduire lui-même — ont des pannes extraordinaires et répétées, ses

clercs le volent, ses fibres brûlent, sa ménagère le trompe avec la moitié du district... mais son employeur le garde, parce qu'on n'a personne pour mettre à sa place et que lui au moins ne volera jamais.

Telles sont ses faiblesses et ses ridicules. Et pourtant il dépasse de la tête et des épaules la mafia de trafiquants qui se moque de lui : c'est un vieil homme usé, toujours aimable et courtois même dans ses colères de timide, traînant, les lendemains d'ivresse, une honte maladroitement dissimulée; il n'a jamais lésé volontairement quelqu'un, ni un blanc, ni un noir et lorsqu'il mourra le 2 janvier 1946 à Léopoldville, un lendemain de réveillon, nous apprendrons qu'il avait recueilli et adopté en Belgique plusieurs orphelins. Ah oui, brave vieux Caupaing, il valait mieux que la plupart d'entre nous !

Nous mangeons chez lui avec « Bolidjomi », un commerçant belge, ancien combattant de l'Est Africain, ancré Dieu sait pourquoi chez les Bolia du Nord. Bolidjomi traficote et ne montre en affaires ni grande activité ni grande habileté. Mais il forme avec Caupaing une paire pittoresque qui éblouit mon jeune homme à coup d'histoires invraisemblables qu'il avale sans hésiter, trouvant le Congo de plus en plus formidable après chaque verre de bière.

Quant à mon assistant agricole, il est allé manger chez les clercs de Caupaing. Il a beau avoir derrière lui un bagage scolaire plus complet que celui de Faigne, il est congolais et donc ségrégé de fait, sinon de droit. Au début cette ségrégation, indéfendable sur le plan moral, me choquait profondément et je pensais à toutes ces vexations longuement accumulées... Aujourd'hui j'y suis habitué et je me demande même si elle n'est pas réaliste. Dans l'état actuel des choses au Congo, des contacts généralisés ne feraient que multiplier des frictions entre la petite minorité que nous sommes et une majorité mutante mais hétérogène et instable. Si nous utilisons le délai que nous donnent notre autorité et notre force pour

construire un Congo prospère et former des Congolais de notre niveau technique, nous aurons eu raison. Si nous ne faisons que gagner du temps pour rentabiliser le pays aux moindres risques et frais possibles, nous serons un jour condamnés par l'Afrique entière. Mais les noirs accepteront-ils encore l'égalité, le jour où nous la leur offrirons ?

*
**

A deux heures, quarante hommes sont là sur les 65 nécessaires. J'envoie une note sèche à l'agent territorial de la région et je me résigne à ne faire qu'une demi-étape jusqu'au village de Kundu, à quinze kilomètres. Nous pourrions ainsi augmenter les charges des porteurs présents sans les fatiguer et en les payant un peu mieux. Nous suivrons la caravane à pied.

Départ dans la chaleur de l'après-midi, le long de la route carrossable de Masimba. C'est énervant mais qu'y faire ? Tous les camions de Selenge sont en panne.

Les premiers kilomètres sont franchis sans problèmes : forêts secondaires, plaines marécageuses, quelques villages mal soignés peuplés d'irréguliers — déserteurs, contrebandiers, braconniers — des camps de travailleurs de la Forescom. Après dix kilomètres, mes jeunes compagnons traînent la patte. Je ralentis un peu mais les pousse inexorablement jusqu'à l'étape où nous arrivons au coucher de soleil. Routine habituelle, salut des notables, apport d'une poule et de six œufs que je paie devant mes compagnons pour leur faire connaître les prix normaux, cris des deux soldats d'escorte réclamant l'eau et le bois de chauffage ; les boys se bousculent à quatre dans la cuisine minuscule.

La première étape est toujours agréable : on est content de quitter le formalisme — pourtant peu contraignant — d'Inongo, on se sent libre, les lendemains promettent de l'imprévu, sinon des aventures. Nous nous asseyons avec Faigne sur la

barza et dégustons deux whiskys ; le gamin est aux anges : tout est nouveau pour lui, ce village, ce gîte, ces congolais qui viennent déjà nous raconter leurs palabres, cette pénombre laiteuse... en le regardant, c'est comme si je les voyais pour la première fois.

Pas le temps de faire préparer un souper : nous dînerons de cacao et de tartines ; puis Faïgne, qui est en lune de miel, va se coucher. Je l'imite, avec un roman policier.

Lundi 8. Gongo Mosengere.

Cette fois-ci les porteurs sont au complet : il y en a même trop et je ne prends pas les hommes de Kundu, leur donnant comme instruction de chercher du latex en forêt et de me l'apporter demain à Ngongo, où je ferai une démonstration de coagulation. Bien entendu ils essayent de me faire croire qu'ils n'ont pas de lianes à caoutchouc mais, comme j'ai cueilli hier une fleur de Landolphia le long de la route, je la leur montre ce qui clôt la discussion.

L'étape est facile, seize kilomètres seulement. Nous arrivons à Gongo Mosengere à dix heures du matin et contrôlons en route les champs d'urena : les plantations ne sont pas trop en retard et je n'inflige que deux amendes de vingt-cinq francs, aussitôt payées car la région est prospère. L'après-midi, réunion des planteurs et laïus sur l'importance de bien choisir le terrain et de sarcler les cultures à temps. A force de le répéter, il en restera bien quelque chose.

Mardi 9

Partis en forêt à l'aube, les hommes reviennent vers midi avec leurs calebasses bien remplies de latex et je fais une démonstration de coagulation. Au début, je craignais ces séances car l'opération ratait souvent, faute de pratique : il me restait alors à faire semblant que je l'avais fait exprès, pour

montrer ce qu'il ne *faut pas faire*. Maintenant, j'ai acquis le tour de main et je fabrique de belles feuilles blanches et minces qui feront, demain, d'excellents pneus.

La mentalité de la population est bonne et le caoutchouc est considéré sans inquiétude excessive. Pionso reste encore un peu maladroit dans ses manipulations alors que Faigne, fils de cultivateur, se débrouille très bien. Ses progrès en Lingala sont également rapides : le dictionnaire de l'oreiller est le meilleur du monde.

Les villageois de Kundu ne sont pas venus : ils se disent que je n'irai plus les chercher, ce en quoi ils se trompent.

Mercredi 10. Mekiri.

A quatre heures du matin, je pars pour Kundu sur un vélo d'emprunt. Deux soldats suivent à pied. Mes compagnons prennent la route pour Mekiri avec les bagages.

J'arrive à Kundu un peu avant l'aube et j'attends qu'il fasse clair en mâchonnant une croûte de pain. Un peu avant six heures, je frappe à la porte du capita : il sort et devient gris en me voyant. Je manifeste bruyamment ma colère pour faire oublier l'absence de toute escorte et je l'invite à convoquer les hommes pour me monter leur récolte de la veille. Les villageois sont tellement surpris qu'ils arrivent tous, aussi bien ceux qui ont du latex que les autres. Je distribue quelques encouragements et trois amendes et je fais mettre la corde au cou des quatre plus mauvais (cette expression est symbolique : en fait, on attache autour du cou un bout de « kekele »³⁴ d'une vingtaine de centimètres, ce qui n'est pas gênant mais matérialise l'arrestation). Ensuite je repars triomphalement avec mes « blocards » pour rattraper la caravane. A mi-chemin de

³⁴ « kekele » : lien très résistant fait d'écorce.

Ngongo je croise les soldats et leurs remets les prisonniers. Justice est faite, Kundu fera son effort de guerre.

Un peu au-delà de Ngongo je rattrape la queue de notre caravane. L'étape est de vingt kilomètres, à travers de grandes plaines sablonneuses parsemées de rares Borassus et coupées de maigres galeries forestières. Nous contrôlons la production de caoutchouc des hameaux traversés : ce n'est pas très brillant et je dresse plusieurs procès-verbaux.

Dans le village de Mekiri les hommes, prévenus la veille, nous attendent avec du latex pour la démonstration de coagulation. J'envoie Faigne et Pionso contrôler et mesurer les champs pendant que je tiens ma petite séance. Le soir venu, pendant qu'une averse diluvienne s'abat sur le gîte, traverse le toit comme une passoire et inonde lits, habits et nourriture, je juge, condamne ou acquitte à toute vitesse.

La procédure pénale exige un océan de paperasserie. J'ai été commissionné juge de police à compétence restreinte (c'est-à-dire que je ne peux juger que les délits d'ordre économique) et gardien de prison itinérant (c'est-à-dire que je peux me faire accompagner de mes condamnés). Le maximum prévu de servitude pénale est de sept jours pour non exécution des travaux d'ordre éducatif, l'abattage d'arbres protégés, les délits de chasse et de trente jours pour non exécution de l'effort de guerre. Je suis aussi, bien entendu, officier de police judiciaire à compétence restreinte au titre d'agronome de district.

La procédure exige d'abord un procès-verbal de constat que j'établis en tant qu'officier de police judiciaire et que je m'adresse à moi-même en tant que juge de police. Changeant de chapeau, je rends le jugement après un interrogatoire qui a souvent un caractère surréaliste.

Un homme comparait pour ne pas avoir planté ses dix ares d'arachides. Ou bien il a une excuse contrôlable et valable et

je le renvoie chez lui (certains substituts exigent qu'on établisse tout de même un jugement d'acquiescement...), ou bien il dit n'importe quoi. On aboutit alors au dialogue suivant, scrupuleusement noté dans l'acte de jugement :

— Pourquoi n'as-tu pas planté tes arachides ?

— Parce que j'ai été malade.

— Combien de jours ?

— Deux.

— Tu as eu trois mois pour établir ton champs. Ce ne sont pas ces deux jours qui t'en ont empêché.

— C'est vrai, blanc, Mais il y a eu autre chose...

— Quoi ?

— La seconde femme de mon père a accouché.

Ma foi, il est impossible de connaître les coutumes des trente ou quarante ethnies du Lac mais les fêtes de naissance ne durent certainement pas plusieurs semaines. Dès lors :

— Eh bien, cela te fera cinq jours de bloc.

— Oui, blanc.

Certains ergotent. D'autres sont plus francs :

— Mpua na nini asalaki bilanga te ? (pourquoi n'as-tu pas fait tes champs ?)

— Mpua na koï-koï (par paresse) ...

Celui-là, je l'acquitterais volontiers, mais ils répondraient tous la même chose demain.

Le jugement rédigé et dactylographié, j'établis un registre d'écrou adressé par V.S., juge de police à V.S. gardien de prison. V.S., gardien de prison, renvoie à V.S., juge de police, un extrait du registre du rôle, prouvant la prise en charge du prisonnier. Et ce dialogue de schizophrène peut continuer indéfiniment : je me suis amusé un jour à m'écrire à moi-même, de gardien de prison à juge de police, pour annoncer

l'évasion (réelle) d'un prisonnier... puis je me suis répondu en m'adressant, de juge de police à gardien de prison, une sévère admonestation pour défaut de vigilance. Au Parquet, personne ne s'est aperçu de la chose et la lettre de réprimande a failli être versée à mon dossier. J'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher.

Vers neuf heures du soir, le « Kumangoï » de Mekiri vient me rendre visite : c'est l'héritier présomptif du chef des Basengere. Il porte un costume très théâtral : toge rouge un peu grasseuse, long baton sculpté à la main, coiffure traditionnelle de l'entre-Fleuve/Lac : calotte noirâtre surmontée de deux ou trois disques plats en cuivre brillant.

Le Kumangoï se plaint de manquer de poules (c'est faux, mais nous n'en avons pas besoin) et nous apporte trois antilopes « boloko », tuées à la chasse. Nous payons douze francs cette viande insipide qui rappelle le lapin.

Jeudi 11. Masimba.

17 kilomètres jusqu'à Masimba. Un peu avant d'arriver au village nous traversons l'Olongo-Lule sur un long pontage de pieux fichés dans le fond de la rivière, supportant une « plateforme » de branches attachées par des kekele : le tout tombe en ruine et nous devons faire l'acrobate pour ne pas dégringoler dans les eaux rapides et profondes.

La route carrossable s'arrête à l'Olongo-Lule. Désormais, pendant près de deux mois, nous ne suivrons plus que des sentiers et des rivières.

Les deux Missionnaires du poste nous accueillent gentiment. Ils sont assez déprimés car leur travail ne progresse guère dans cette région traditionnellement protestante ; l'un d'eux est un excellent aquarelliste qui poursuit sans cesse, dans ses tableaux, les reflets fugitifs du ciel africain.

Les champs de Masimba sont vraiment mauvais et ma machine à écrire cliquette toute la soirée.

Vendredi 12. Penge.

Nous arrivons à Penge après avoir traversé une vieille plantation de la Forescom, quelques marais et de maigres savanes. C'est un gros village entouré par une dizaine de hameaux dont certains sont à deux heures de marche. Le recensement des cultures y est une tâche herculéenne que nous entreprenons à trois en nous partageant la besogne. Les champs de Penge sont bons, ceux des hameaux exécrables mais, comme leurs propriétaires sont « absents », j'adresserais les procès-verbaux à l'agent territorial régional qui les recherchera et les poursuivra.

Le soir, visite du chef local qui joue au grand « Mokundji »³⁵ alors qu'il ne commande (si on peut appeler cela commander) qu'à un millier d'indigènes. Il voudrait qu'on l'autorise à percevoir l'impôt. C'est impossible car seuls les chefs de secteur peuvent être commissionnés à cet effet. Mais la chose ne me concerne pas et je le renvoie à la territoriale.

Samedi 13

Fin des recensements et démonstration de coagulation du latex. L'après-midi, je fais à mes jeunes gens un petit cours sur les maladies et les insectes courants attaquant les cultures ; puis je demande à Pionso d'exposer les méthodes de plantation des légumineuses et du maïs. Ceci pour lui donner un peu de prestige vis-à-vis de Faigue qui quoique ne connaissant à peu près rien de l'agriculture tropicale, a déjà tendance à considérer Pionso comme une sorte de moniteur-chef. Le problème des assistants agricoles n'est pas encore aigu, car il

³⁵ « mokundji » : chef en lingala.

n'y en a pas beaucoup et la plupart sont très jeunes. Mais lorsqu'ils seront devenus plus nombreux, plus expérimentés et que le niveau de leurs études aura encore progressé, la question de leur statut et de leurs fonctions devra être revue.

Le soir, nous tirons à l'arc, en traçant une cible sur une termitière. Les arcs du Lac sont extraordinaires : je tire sans effort à plus de cent pas.

Lundi 15. Ibamba.

Bon Dieu, quelle étape !

Pour éviter de revenir à Masimba, je décide de couper directement par la forêt entre Penge et Ibamba. Un capitaine local me dit avoir déjà suivi cet itinéraire, qui demanderait six heures de marche : il doit s'agir d'heures stellaires, à moins qu'il n'ait voulu dégoûter à jamais les blancs de traverser cette région...

Imprudemment, je lui fais confiance malgré la réticence marquée des porteurs et je les oblige à prendre la route vers six heures du matin.

Les premiers kilomètres se passent sans incidents, dans une savane pauvre. Un peu après le départ, un des porteurs attrape un bébé boloko, une toute petite bête tremblante, la peau encore sombre, les jambes grêles, les yeux à peine ouverts ; si on l'abandonne maintenant elle sentira l'homme et sera rejetée par ses compagnes : je décide de la prendre avec moi, d'essayer de la ramener vivante à l'étape et de l'élever.

Pas question de la laisser à l'homme qui l'avait ramassée : réaliste, il lui tordrait probablement le cou pour ne pas avoir à la porter. Je lui donne un pata, appelle le tipoy³⁶ que je n'utilise presque jamais, m'assieds dessus et prends la bête sur

³⁶ « tipoy » : sorte de chaise à porteurs utilisée pendant les longues étapes.

les genoux. Elle pleure et j'essaye de la réchauffer. On verra à Ibamba.

Après deux heures de marche nous voyons la ligne sombre de la forêt, en contrebas. Et l'épreuve commence : une forêt marécageuse, lourde, opaque, des marigots puants couverts de nénuphars blancs et bordés de palmiers épineux, des arbres aux branches tourmentées, des buissons aux feuilles grasses et luisantes terminées par des pointes acérées, des arbustes à fourmis noires dont l'attaque est massive et redoutable, des fleurs d'un rose malsain de chair pourrie, des serpents d'eau... Le chantier devient une piste imperceptible barrée d'arbres morts, coupée de ruisselets et de fonds boueux. Plus question de tipoy dans ce gachis : on marche tantôt à mi-jambe dans la gadoue, tantôt à mi-corps dans l'eau, traversant des rivières rapides sur des ponts de bambou noyés sous un mètre d'eau, se dépêtrant d'un fouillis de raphias et de palmiers-lianes...

Le petit animal crie de plus en plus faiblement : j'essaye maladroitement de le réchauffer en le glissant sous ma chemise, je lui offre de l'eau : que faire d'autre ?

Vers deux heures de l'après-midi le ciel s'assombrit, plongeant la caravane dans le crépuscule. Nous pataugeons toujours lourdement dans une moiteur méphitique, écartant des mains et des épaules des branches trop souvent épineuses, sentant l'eau gargouiller dans les bottes, trébuchant dans des trous invisibles. Les porteurs ne chantent plus et très certainement me maudissent in petto.

Alors vient la tornade. On l'entend naître au loin, dans de sourds roulements de tonnerre ; une rumeur monte de l'horizon ; au-dessus de nous, quelques feuilles se mettent à frémir, puis les rameaux, les branches et enfin les cîmes des arbres ; la tempête secoue la forêt, la pluie déferle d'un ciel labouré d'éclairs, des arbres morts craquent et s'effondrent par-ci par-là...

L'excès des calamités finit par provoquer l'indifférence, puis le sourire : nous avons atteint le fond des malheurs, plus qu'à moitié égarés sur une piste devenue invisible, aveuglés par les paquets d'eau qui nous giflent, trempés, crottés, gluants, loin de tout... et pourtant j'ai envie de chanter et de rire en imaginant le tableau que nous présentons.

La boloko, mouillée comme tout le reste, survit miraculeusement et je la sens frissonner faiblement. Transie pour transie, je la mets dans mon casque : c'est le seul moyen de ne pas la manipuler continuellement. Et je continue à trébucher avec résignation, suivi de mes tipoyeurs grommelants. J'ignore complètement où se trouvent mes deux compagnons : l'un est quelque part devant, l'autre quelque part derrière.

La situation devient inquiétante. Il pleut toujours, les eaux montent inexorablement ; ce matin déjà nous avons eu de l'eau jusqu'à mi-corps en traversant certaines rivières : elles doivent être maintenant impraticables. Pour peu qu'il y en ait d'autres devant nous, nous risquons d'être bloqués entre deux torrents infranchissables dans une forêt mal connue, sans bagages, sans nourriture, sans habits de rechange. Or nous sommes au début des pluies : une fois montées, les eaux ne redescendront pas avant plusieurs jours... Bien sûr, nous finirons par en sortir — on sort de tout — mais quand et dans quel état ?

Deux heures passent à errer dans la forêt gluante. Soudain les porteurs se mettent à chanter : à quelque signe imperceptible ils devinent la fin de l'épreuve. Effectivement, j'entends la limonite crisser sous les pas, le sol monte insensiblement, le couvert se relève. Encore une demi-heure et un parasolier isolé, tel une sentinelle avancée, annonce une présence humaine³⁷. Un peu après cinq heures de l'après-midi, la lisière

³⁷ « parasoliers » : arbres de jachère.

apparaît soudain entre les arbres ; le sentier débouche face au couchant et, me retournant, je vois la forêt tapie dans le crépuscule comme une bête frustrée. La boloko ne bouge plus, de longs tressaillements parcourent son petit corps froid.

Les derniers kilomètres nous paraissent interminables, les porteurs traînaillent et, après ces quelques quarante kilomètres de boue, nous en faisons autant. Finalement nous arrivons à Ibamba après le coucher du soleil. Nous nous débottons avec volupté, nous passons nos pyjamas restés miraculeusement secs et nous avalons un whisky-flip corsé accompagné d'un gramme de quinine. Pionso qui, en bon Mukongo, n'a jamais bu d'alcool fort en perd un peu ses airs de demoiselle.

J'instille quelques gouttes de lait entre les mâchoires de la boloko, elle en avale un peu ; finalement je l'installe bien au chaud entre un tricot et un essui-main : elle pousse un petit piaaillement de plaisir ou de reconnaissance et s'étend docilement en me regardant de ses yeux noirs et doux.

Mardi 16. Bokote.

Nous repartons un peu plus tard que d'habitude, vers huit heures du matin ; les jambes, la tête, les reins nous font mal. Les porteurs d'hier sont rentrés chez eux via Masimba, avec une double paie. Cette fois-ci je me prélasse en tipoy, la boloko sur les genoux. Elle est dans le même état que la veille.

Une heure se passe. Nous traversons un bout de forêt lorsque le petit animal lance soudain quatre petits cris déchirants, un appel à sa mère, une plainte, un adieu... puis son corps se détend, sa tête retombe, inerte, les yeux vides.

Je l'ai enterrée sous un jeune mulundu³⁸.

Quelques kilomètres avant Bokote, la forêt continue re-

³⁸ « mulundu » : *Chlorophora excelsa*, chêne d'Afrique.

paraît à notre gauche : c'est le territoire de Lukolela, en province de l'Equateur.

Mercredi 17

Nous resterons quelques jours à Bokote, centre d'une petite chefferie rarement visitée.

Les planteurs n'ont vraiment rien fait. Cette fois-ci j'essaie de la persuasion et, par le truchement des moniteurs, j'interroge une vingtaine de cultivateurs défaillants pour essayer de comprendre pourquoi ils refusent de gagner de l'argent et même de mieux manger au prix d'un travail somme toute léger. Hélas, après deux heures de palabres il faut que je me rende à l'évidence : leurs motifs n'ont rien de mystérieux. Tout simplement, la forêt et les rivières pourvoient à leur nourriture, tandis que l'argent et ce qu'il achète ne les intéressent que médiocrement. Dès lors, puisque la région est peu contrôlée, les planteurs préfèrent échanger huit jours de prison légère contre trois cent cinquante sept jours de vie paisible. Puis-je leur donner tort ?

Quoi qu'il en soit, je suis mandaté pour faire exécuter les cultures obligatoires et je recommence à fonctionner en tant que juge de police. Pourquoi ? Seront-ils plus heureux lorsqu'ils se seront habitués au travail et à ce qu'il procure ? Par le seul fait que nous sommes ici, nous les colonisateurs, le monde des colonisés change : nous sommes les conducteurs d'un train emballé qu'il n'est pas en notre pouvoir d'arrêter.

Mes jeunes, eux, sont ravis : l'autorité leur est déjà montée à la tête et il me faut les freiner. Depuis que j'exerce des pouvoirs pénaux, je commence à comprendre pourquoi les magistrats sont nécessaires...

Jeudi 18

Le soir, grave bagarre domestique. Le cuisinier de Faigne

Joseph, affirme avoir surpris Joséphine au moment où elle mettait des herbes dans le potage de son blanc : un philtre d'amour ? Joséphine se défend en accusant le cuisinier de tentative d'empoisonnement. Le fond de l'histoire est bien entendu familial : elle est divorcée du cousin de Joseph et les rancunes mutuelles restent vivaces.

Tous les deux mentent ou exagèrent et le litige est insoluble : Faigue devra choisir entre les deux dès qu'il aura terminé cette tournée et, j'en suis sûr, gardera Joséphine. A tort, à mon avis, car le cuisinier est excellent tandis que la ménagère est du type interchangeable.

Pris comme arbitre, j'interdis toute querelle ouverte pendant trente jours, sous peine de prison et je réglemente l'utilisation de la cuisine : ça ira ou ça n'ira pas...

Vendredi 19

Nous terminons enfin les recensements. Le soir — conséquence tardive de l'étape-marathon — j'attrape un lumbago fulgurant qui me tient éveillé toute la nuit. J'ai si mal que j'envisage sérieusement de me faire évacuer vers Inongo.

Samedi 20. Petitembongo.

Je me sens un peu mieux et me fais porter en tipoy pendant quelques kilomètres, après quoi je marche sans trop de peine. L'étape est de six heures et, peu après Beïna, nous entrons dans la forêt équatoriale dont je ne ressortirai qu'en janvier, sur la Lukenie.

Les trois dernières heures de l'étape se passent à trébucher sur un pontage qui dût être bon en 1939 mais qui n'est aujourd'hui qu'un amoncellement de branches pourries ; comment les porteurs font-ils pour ne pas dégringoler dans la boue avec nos malles ?

Nous arrivons à Petitembongo, petit îlot de terre ferme dans une immensité marécageuse, porte d'entrée de cette région indécise qui sépare les lacs Tumba et Léopold II, source commune de leurs tributaires. En saison des pluies, c'est un paysage quasi préhistorique de criques, de marigots et de cours d'eau étonnamment rapides.

Dimanche 21

Le matin, visite plutôt satisfaisante des champs. Forte mosaïque du manioc. J'écrirai à Yangambi³⁹ à mon retour. Le soir, les chasseurs nous apportent trois antilopes : une benguele, une kulupa et une bambi. Cela nous change des boloko des plaines. Nous gardons, comme d'habitude les filets, le foie et les rognons et distribuons le reste à la maisonnée, aux soldats et aux blocards.

Mardi 23. Bolia Yangwa.

Une heure de marche à travers champs et jachères ; ensuite une demi-heure de marais dans une forêt épaisse où l'eau clapote entre les arbres. Peu à peu un courant s'amorce, un lit se dessine et nous montons dans de vieilles pirogues très fatiguées. Il faut une heure pour écoper et charger ces frêles embarcations qui ne peuvent embarquer chacune que trois passagers et une ou deux malles. Nous en utilisons une bonne quinzaine pour notre caravane : une véritable Armada aussi nombreuse et aussi fragile que l'autre.

Pendant quatre-vingts minutes, nous naviguons en zigzaguant dans la forêt inondée pour finalement déboucher dans une rivière assez puissante, l'Olongo-Nsongo. La végétation est somptueuse, avec de grandes fleurs d'un rouge incarnat, des

³⁹ « Yangambi » : centre de l'INEAC, Institut National pour l'étude agronomique du Congo, aujourd'hui INERA.

nénuphars, des lianes glabres ou velues. Faigne regarde avidement cette Afrique sauvage qui s'offre à lui.

Nous remontons l'Olongo - Nsongo pendant une heure, ensuite un petit affluent et, vers le milieu de l'après-midi, après un nouveau slalom entre les arbres, nous accostons au beach de Bolia-Yangwa. Nous sommes maintenant en plein bled, dans le no man's land séparant deux provinces. Depuis plus de trois ans aucun agent de l'Etat, ni même aucun blanc n'est venu jusqu'ici et plus loin, à quatre heures de pirogue, existeraient encore deux hameaux où aucun blanc n'est jamais allé ; la frontière est si vague que les habitants se proclament tantôt Inongois, tantôt Lukoleliens selon l'opportunité.

Comme presque toujours dans ces villages isolés, nous sommes bien accueillis. Le gîte, qui ne sert jamais, est étonnamment propre et le chef paraît avoir de l'autorité ; on nous apporte des poules, des œufs, de la viande séchée, que nous payons rubis sur ongle. Le poisson frais coûte un franc le kilo. Le soir, le chef vient m'entretenir de diverses palabres : réfection de pontages, souhait d'établir un centre commercial et un dispensaire. Il est accompagné d'une jeune personne très gracieuse et avenante, toute prête visiblement à m'accorder la plus large hospitalité. Je fais celui qui ne comprend pas, d'abord à cause de mes jeunes gens qui doivent apprendre à ce méfier de ces passades parfois vénéneuses, ensuite parce que des propositions de ce genre cachent souvent des arrière-pensées.

Soirée paisible. Nous nous sentons isolés : pas un Européen à près de 70 kilomètres... et quels kilomètres !

Mercredi 24

Pendant que Faigne et Pionso contrôlent les champs de Bolia-Yangwa, je vais visiter un hameau à deux heures de marche aquatique. Les palmiers-lianes piquent comme des

poignards. Les champs sont évidemment très mauvais. A Bolia-Yangwa mes deux compagnons me font également un rapport plutôt pessimiste. Je ne donne cependant que des peines très légères : il ne faut pas que la visite, si rare, d'un agent de l'Etat ne laisse que des souvenirs désagréables.

Pour faire oublier un peu mes activités de garde-champêtre je joue à l'infirmier : cette population isolée est mangée d'ulcères et de pian et on voit quelques sommeilleux. Je ne puis rien pour les cas graves, malheureusement, mais je saupoudre les plaies d'iodoforme et distribue des comprimés d'atébrine en recommandant aux vrais malades d'aller à Masimba, ou mieux à Inongo. Quoi qu'on puisse dire de la colonisation, les Basengere qui sont en contact permanent avec nous sont autrement plus vigoureux et allègres...

Pionso s'étonne de tout, de l'eau, des villageois et de leurs armes, de la forêt : après son Bas Congo tranquille, le changement doit être saisissant.

*
**

En relisant ces notes, je m'aperçois que le noir y est objet plutôt que sujet. Pas de conversations illuminantes, de percées psychologiques, de description d'états d'âmes. Est-ce à dire que le Congolais ne m'intéresse pas, qu'il m'est indifférent ? Certes non, mais je veux à tout prix éviter la tentation de tant d'écrivains « coloniaux » qui jouent au connaisseur de l'âme noire.

Non, je ne connais pas l'âme noire et je n'aime d'ailleurs pas ces termes collectifs qui ne correspondent à rien de vivant. L'âme noire aura ses Dostoievski et ses Shakespeare, mais ils seront noirs. Moi, je crois comprendre ou plutôt « sentir » certains congolais au point de décoder intuitivement leurs réactions à mes paroles et à mes actes, à prévoir leurs réponses, à interpréter leurs silences. Mais je serais incapable de les analyser, encore moins de les décrire. Un roman « colonial » écrit

par un colonisateur sera toujours superficiel et déséquilibré. Ou bien il exaltera sans mesure l'« épopée » coloniale, négligeant délibérément ou inconsciemment ce que ses excès et ses bienfaits, surtout ses bienfaits, ont d'insupportable pour une forte personnalité congolaise — ou bien il jouera à l'homme de progrès et composera un noir synthétique, faux à hurler mais repoussoir commode du méchant colonisateur.

J'essaye d'aborder le congolais d'homme à homme, sans aucun de ces complexes mystico-racistes qui seraient ridicules s'ils n'étaient odieux. Mais il m'est difficile de m'identifier à eux, comme d'ailleurs à un récolteur d'olives portugais, à un maharadjah indien ou à un paysan chinois. Et mon état de colonisateur, mes fonctions d'agent de l'Etat, érigent une barrière supplémentaire entre nous.

Jeudi 25. Lukanga.

Nous refaisons le chemin fait avant-hier mais nous continuons la descente, en aval du sentier de Petitembongo. L'Olongo-Nsongo s'élargit bientôt à cinquante mètres ; toutes les demi-heures environ nous passons devant des « nganda », hameaux temporaires de huttes faites de feuilles et de ndele. En cette saison, les nganda sont sous eau mais vers juillet-août, aux eaux basses, elles servent d'abri aux Lukanga partis pêcher et récolter le copal.

Le copal, cette résine fossile qu'on trouve dans la vase en la sondant avec des bâtons en bois dur, est la bête noire de toutes les âmes généreuses qui déplorent qu'on oblige hommes, femmes et enfants à passer plusieurs mois dans des conditions de vie malsaines et une promiscuité immorale. En fait, la récolte du copal est l'activité la plus populaire de cette région qui produit la meilleure résine fossile du Congo sinon du monde. Bien loin de devoir pousser la population à s'y consacrer, il faut souvent interdire aux récolteurs de résider trop

longtemps dans leurs nganda et les renvoyer presque de force dans leurs villages pour établir leurs cultures vivrières.

On a parlé de supprimer la récolte du copal, qui rapporte à la population le gros de ses ressources financières : cela n'empêcherait rien car, aux eaux basses, tout le monde partirait tout de même dans les nganda où l'on peut pêcher tranquillement, loin des contraintes administratives et coutumières. Faudrait-il aussi interdire la pêche ? Dieu nous préserve des bonnes intentions ignorantes...

L'étape est longue : nous avons plus de soixante kilomètres à parcourir. Peu après deux heures de l'après-midi, nous entrons dans un vaste étang, presque un lac, large de deux kilomètres, long de trois. Pas une hutte, pas une fûmée, pas une pirogue : des arbres et de l'eau sous un ciel de métal, une poignante impression d'éloignement et de solitude.

Encore deux heures de rivière parmi les herbes flottantes et les arbres morts. Peu à peu le courant s'apaise et nous débouchons, vers quatre heures, dans un paysage d'estuaire à l'extrémité ouest d'une des plus vastes criques du Lac, la crique de Lukanga. Vers le Sud-Est, en direction d'Inongo dont nous ne sommes distants que de quelques dizaines de kilomètres, on ne voit que de l'eau et quelques arbres minuscules, comme suspendus dans le vide.

Le Lac est calme et nous traversons la crique sans encombre ; au soleil couchant, nous débarquons à Lukanga.

C'est un village populeux et malpropre, grouillant d'une population de pêcheurs anarchiques et revêches. Le gîte est sale et je sens que nous serons mal accueillis.

Bokole, le vieux chef des Lukanga (80 ans et onze femmes) vient nous saluer. Il est habillé à la façon traditionnelle des chefs et tient à la main un fort beau baton sculpté. Quatre tipoyeurs le portent dans une sorte de pirogue curieusement ouvragée. Il se plaint de ce que ses hommes aient beaucoup de

travail et critique l'« Etat » qui serait trop exigeant. Que dira-t-il demain ? En tout cas sa réputation est aussi exécrationnelle que celle de son village et il a probablement sur la conscience huit ou neuf empoisonnements dont aucun n'a pu être prouvé.

Vendredi 26

Les champs de Lukanga sont encore plus mauvais que je ne le craignais. J'arrête huit planteurs et procès-verbaux et amendes pleuvent sur les autres : c'est la première fois qu'on contrôle leurs champs depuis quatre ans, faute de personnel. Ma soirée et une partie de la nuit se passent à rédiger les jugements et les procès-verbaux. Si près d'Inongo, il vaut mieux respecter méticuleusement les formes.

Les Lukangois se mettent au travail en maugréant et, en représaille, refusent de m'apporter l'eau et le bois de chauffage traditionnels. Qu'importe, nous avons assez de prisonniers maintenant pour pouvoir nous passer de cette corvée toujours irritante pour ceux qui l'imposent et pour ceux qui la subissent.

Samedi 27

Contrôle rapide des cultures chez les Batua. C'est le premier village pygmée de notre tournée, tout petit, très délabré. Comme il se doit, tout le monde est en forêt : l'Administration n'a plus vu les Batua de Lukanga depuis 1940 ; ils paient leurs impôts au chef pour être tranquilles (quinze francs par an) et ne se montrent jamais à un agent de l'Etat.

Longue étape. Après avoir longé rapidement la pointe de Lukanga nous débouchons dans la crique de Lombe que nous traversons dans de petites pirogues instables. Faigue, excellent nageur, s'amuse comme un fou ; Pionso et les soldats sont gris de peur et je ne suis guère plus rassuré : à certaines endroits nous sommes à plus de huit cents mètres de la rive...

Mes prisonniers Lukanga se moquent de nous dans leur dialecte incompréhensible.

A mi-chemin, nous embarquons un paquet d'eau et mon corporal, un Mongo, se déshabille et commence à se lamenter à haute voix : j'ai toutes les peines du monde à le faire taire.

Après deux heures de traversée, nous pénétrons dans l'embouchure de l'Olongo-Mbala, une jolie rivière sinueuse, toute drapée de lianes. Cinq heures de remontée. La rivière se rétrécit très vite et se perd dans une vaste forêt inondée, labyrinthe de chenaux et d'eau stagnante. Lorsque les rives se relèvent un peu nous buttons contre des barrages à poisson. Pour les traverser, les pagayeurs accélèrent, s'engouffrent dans le déversoir en luttant contre le courant et essayent de le remonter à la pagaye, à la gaffe et parfois en se halant de branche en branche. Cela tient de la navigation, du rowing-cross et de Tarzan.

Nous sommes entrés dans la chefferie des Bolia. Les îlots de terre ferme sont tellement petits que les hameaux et leurs cultures s'éparpillent en un véritable archipel isolé par des marais : les hommes vont aux champs en pirogue pendant la saison des pluies, en pataugeant dans la boue pendant la saison sèche. On comprend qu'ils ne soient pas de très bons cultivateurs.

Deux heures avant l'étape, nous croisons trois grandes pirogues chargées de femmes rieuses et jacassantes. Ce sont des « dumba » de Coquilhatville venues acheter du poisson dans ces régions lointaines. Elles le payeront de leurs charmes et le revendront au prix fort sur les marchés de leur ville. Tout le monde sera content : les dumba qui gagneront en trois mois de quoi manger pendant neuf, les habitants de Coq qui trouveront du poisson à acheter et les Bolia qui recevront, à peu de frais, les faveurs expertes de ces beautés citadines.

Nous arrivons à Ikali vers trois heures de l'après-midi. Le

gîte est sale et tombe en ruine mais nous nous en contenterons aujourd'hui.

Dimanche 28. Ibeke-Bolia.

Le gîte est vraiment trop mauvais et au surplus infesté de mouches maçonnes. Nous décidons d'aller à Ibeke-Bolia, chef-lieu de la chefferie.

Courte étape en forêt sèche. Contrôle des cultures d'un village en cours de route, Ekwayolo : les planteurs ont bien travaillé et je leur fait une démonstration de coagulation de latex.

Après-midi paisible à Ibeke, beau village très propre, avec un grand gîte en briques sèches : un palais !

Lundi 29

Le boy-lavadère⁴⁰ de Faigne est très jaloux de sa femme et lui fait tous les soirs des scènes épouvantables. Comme elle a de la répartie, il s'ensuit des palabres interminables qui nous empêchent de dormir ; le lendemain, le mari se renfrogne, rature ses malheurs et ne fait plus rien de bon. Faigne va le licencier une fois arrivé à Kiri. Mais Kiri est encore loin et il faut ramener le calme en attendant. Ce soir, après une querelle particulièrement bruyante, je l'envoie passer la nuit au bloc. Je n'ose en faire autant de la femme : elle serait capable de coucher avec les soldats pour se venger.

Mardi 30

Fin du recensement d'Ibeke. Les champs sont très mauvais, comme c'est souvent le cas dans un village de chef : les habitants s'estiment supérieurs à leurs voisins, libérés des impositions par la grâce de la proximité du mokundji. Je les en détrompe aussitôt.

⁴⁰ « boy lavadère » : serviteur chargé de la lessive et du repassage.

Dans l'ensemble cependant, je me montre plus indulgent que chez les Basengere. Les Bolia sont surtout des pêcheurs qui ne s'adonnent à l'agriculture que contraints et forcés. Certes, leur production vivrière n'est pas suffisante pour garantir leurs besoins et la loi doit être respectée, mais j'essaye aussi de tenir compte de la vocation des gens. Le manioc est très mozaïqué et je promets au moniteur agricole de lui envoyer des boutures saines.

Le soir, pièces mensuelles.

Décembre 1943

Mercredi 1^{er}. Isanga-Lac.

Etape et contrôle. Cultures très en retard.

Jeudi 2. Gembo.

Elisa me rejoint après une traversée difficile. Les deux ménagères se traitent courtoisement mais fraîchement : Joséphine n'est pas encore tout à fait admise dans la caste des ménagères des blancs de l'Etat.

Visite à un colon belge, issu d'une grande famille, qui végète chez les Bolia depuis quelques années. Il me reçoit modestement mais courtoisement car il garde grand air malgré une bolianisation avancée. Après quelques civilités, nous retombons cependant dans le dialogue habituel entre les fonctionnaires et les colons désappointés : il accuse l'administration de ne pas l'aider et d'exciter la main-d'œuvre contre lui ; je lui demande s'il ne ferait pas mieux de la payer plus régulièrement. Nous nous séparons sans nous être convaincus. Mais la soirée a été intéressante car notre hôte connaît d'innombrables contes et proverbes Bolia.

Gembo est un village rétif : on y a déjà brûlé des fibres en

signe de défi ; depuis, les huit coupables ont pris la fuite chaque fois qu'un territorial est passé dans la région, ce qui leur a assuré l'impunité. Mais ce soir, enhardis par ma passivité apparente, ils vont loger chez eux. C'est le capita qui est venu m'avertir, se disant fatigué des difficultés que lui valent ces hommes dans ses rapports avec l'administration. Parmi eux, deux Batua.

J'embusque des policiers de chefferie autour des cases et, vers six heures du soir, ils reviennent triomphalement avec huit gaillards très détendus et qui se sont laissés arrêter avec le sourire.

Cela m'étonne un peu car, outre leur petite rébellion de l'an dernier, ils n'ont fait ni cultures ni caoutchouc et doivent bien se rendre compte qu'ils n'échapperont pas à un mois de prison... Alors pourquoi cette résignation ? Après les avoir condamnés en bonne et due forme, j'interroge le capita, car je soupçonne un accord secret entre eux ; il hésite un peu puis me répond avec un demi-sourire : « tu crois que c'est si amusant de devoir passer la nuit en forêt chaque fois qu'un blanc de l'Etat est signalé et d'entendre, au retour, les reproches des autres villageois qui ont eu à subir la mauvaise humeur de l'autorité ? Ils ont décidé d'en finir et comme on te dit sévère mais juste (cela, c'est la petite pointe de flatterie qui leur prépare un emprisonnement sans histoires), ils t'ont choisi pour faire leur temps de prison ».

Me voilà avec huit pensionnaires de plus que je traînerai jusqu'à Oshwe. Je libère quatre Basengere fin de terme et leur verse l'indemnité réglementaire pour leurs frais de route jusqu'au village.

Samedi 4. Mbala.

Nous abandonnons définitivement les rives du Lac et marchons vers le nord. Le soir, nous mangeons de la bosaka, poulet cuit dans la pulpe de fruit de palme, assaisonné de ngäi-

ngaï (oseille sauvage) et de mbeya (jeunes pousses de palmier-liane ayant un aspect et un goût de salsifis). Servie avec du « saka-saka » (feuilles de manioc préparées en épinard), des bananes non sucrée, du riz, du piment et arrosée de bière, la bosaka est succulente.

Le soir, les pygmées (Batua) m'apportent une antilope benguela. Désormais nous allons voyager dans une région où ils cohabitent avec les Bantu sans se mélanger à eux.

Les pygmées du Lac sont différents de ceux de l'Ituri ; les plus grands d'entre eux se distinguent à peine des plus petits des Bantu mais on les reconnaît à leur visage plus clair et légèrement mongoloïde. Les pygmées des Bolia sont théoriquement sédentarisés et résident de temps à autre dans leurs hameaux « officiels » en bordure des villages. Leurs cases sont plus petites et plus enfûmées que les cases Bolia, faites de feuilles et de branches, avec une porte basse et sans fenêtres. La plupart du temps les Batua sont en forêt à chasser, pêcher, fûmer la viande et le poisson qui sont leur monnaie d'échange contre les chikwanges, les cigarettes et quelques modestes articles de traite. Depuis un à deux ans, on a réussi à leur faire faire quelques champs en prenant bien soin de ne rien leur imposer : si on le faisait, ils disparaîtraient aussitôt en forêt.

Les pygmées seraient monogames et leur déisme est, dit-on, plus prononcé que celui des Bantu qui parlent, sans doute, d'un « Nzambi » céleste mais ont beaucoup moins de rapport avec lui qu'avec leurs ancêtres. Le Dieu des Batua (ils sont monothéistes) serait beaucoup plus actif et personnel.

Les rapports entre Bantu et Batua sont complexes : les premiers méprisent les seconds, les exploitent et parfois les craignent car leurs colères peuvent être dangereuses. Les Bolia les évitent ; les Ekonda, race guerrière, les dominent ; les Bokongo d'Oshwe s'en méfient : ils faut dire qu'ils ont affaire à des pygmées particulièrement batailleurs.

Sur le plan des rapports humains, une barrière sépare les deux groupes. Les Bantu évitent tout contact avec les Batua, comme s'ils les considéraient comme impurs : ils n'entreront jamais dans leurs cases, éviteront même de loger dans leurs villages, ne boiront pas d'eau dans leursalebasses : mais il n'est pas interdit de manger la viande et le poisson qu'ils apportent. Aucun Bantu ne touchera (en principe) une femme Mutua ; de même, aucune femme Bantu n'accordera ses faveurs à un Motua sans se déshonorer : même les dumba les plus larges d'esprit — et ce n'est pas peu dire — se feraient violer plutôt que de céder de bon gré...

Peu à peu les missionnaires réussissent à attirer les jeunes pygmées dans les écoles de brousse ou, d'ailleurs, ils ne fraternisent guère avec les jeunes Bantu. Ils se montrent, dit-on, de bons élèves, plutôt plus vifs que les autres. Si cette tendance se précisait, les Batua — dont la natalité est plus élevée — domineraient un jour les Kundu, Mais ce n'est pas pour demain.

Lundi 6. Lofandjola (province de l'Equateur).

Nous traversons la Belonge. Etape moyenne — cinq heures — dans un pays de marais coupés de quelques plateaux à haute futaie. Lofandjola est un grand village bien dessiné, aux cases carrées en pisé. Les habitants sont des Kundu-Pama, de beaux gaillards de grande taille, aux muscles puissants, portant les tatouages typiques des Kundu sur leurs visages énergiques aux traits réguliers. Nous sommes très bien reçus dans ce village qui ne doit pas voir beaucoup d'Européens. Comme ils savent que je n'ai aucune autorité administrative ou légale en dehors du district du Lac Léopold II, ils peuvent m'accueillir sans arrière-pensées.

Le soir, le chef du village me demande d'autoriser les villageois à danser la « bowongo ». J'accepte avec plaisir car cette région est renommée pour ses troupes de danseurs quasi pro-

fessionnels et la « bowongó » est la grande danse guerrière des Kundu.

Un rumeur joyeuse s'élève du village ; les femmes apportent le bois de chauffage, les hommes préparent deux énormes bûchers. Vers huit heures, on nous invite à prendre place devant le gîte dans des chaises longues apportées à notre intention. Les premiers feux s'allument dans un paysage classique de l'équateur : lune énorme, encore toute rose, montant entre les palmiers, masse sombre de la forêt à l'arrière-plan, silhouettes trapues des cases, scintillement des flammes, croassements, glapissements des bêtes nocturnes.

Nous nous asseyons à nos places d'honneur entourés de notre maisonnée, des soldats et même des prisonniers que nous n'avons pas voulu priver du spectacle et qui n'oseront pas s'évader en ce pays étranger.

Les femmes ouvrent le ballet. Elles ne se sont pas spécialement parées — il ne s'agit que d'un hors-d'œuvre — et portent leur petit pagne court, poitrine au vent. Sous la direction d'une maîtresse de danse elles miment les approches de l'amour, les prières, les refus, les fuites et les abandons, les tristesses et les joies ; elles avancent lentement, en deux files parallèles, s'écartent et se rejoignent sur un rythme lent scandé par une mélodie mélancolique en tons mineurs. Malgré une profonde différence de forme, il y a là une étrange parenté d'esprit avec certains chants populaires des pays du Nord. Et c'est bien de la même femme qu'il s'agit, triomphante et vaincue, servante et maîtresse, victime et bourreau.

Maintenant, c'est le tour des hommes.

Ils sont à peu près nus, un morceau de pagne autour des reins. Ce sont tous de splendides gaillards musclés, le visage bariolé de blanc, le corps enduit de ngula⁴¹, les cheveux huilés

⁴¹ « ngula » : décoction d'écorce donnant une teinte rouge dont s'enduisaient certaines tribus.

et nattés en petites tresses. Ils sont armés d'une lance et d'un long couteau.

Faigne et Pionso regardent avec ravissement ce tableau sorti tout droit d'un livre d'aventures.

Le maître de ballet, un petit homme fluet et souple comme un chat, sort le dernier. Il est ceint d'une étoffe rouge et blanche et porte un masque grimaçant. Sa main droite brandit une lance d'apparat, sa main gauche — un bouclier en osier tressé. Et la danse commence, rythmée, ardente, une sublimation de la chasse et de la guerre conduite à un rythme torrentiel avec un synchronisme de professionnels, un simulacre de bataille avec accroupissements, bonds, gestes de menace, coups de lance portés à d'invisibles ennemis, le tout accompagné d'un péan barbare, de cris, de contorsions et de solos acrobatiques exécutés par l'homme masqué.

La « bowongo » se termine par une suprême charge, une ruée plutôt, qui s'arrête sur une ultime détente, lance levée, se figeant à deux mètres de nos fauteuils.

J'ai vu d'autres « bowongo » depuis, à Inongo et Gongo Yembe. Aucune n'atteindra cette grandeur ni cette perfection. Et je n'oublierai jamais ce village perdu entre deux provinces, la forêt bruissante, le clair de lune laiteux, les reflets et les ombres des bûchers, cette foule silencieuse de spectateurs accroupis et ces guerriers au corps luisant, beaux comme des héros d'Homère, chantant et mimant la lutte et le combat, cette éternelle vocation de l'homme. Soudain — et pour un court moment — nous communions dans une même admiration, une même identité humaine. Elisa me dit à mi-voix : « nous aussi, nous avons de belles choses... ». Comme je comprends cette fierté d'une race émergeant lentement à la face du monde, lourde de possibilités à peine esquissées mais sans lesquelles notre communauté humaine serait incomplète et plus pauvre.

Nous bavardons avec les gens du village jusqu'à deux heures du matin.

Mardi 7. Elonda.

Fatigués nous nous levons tard et ne partons qu'à huit heures alors que l'étape est longue.

Elle commence par une heure de marche jusqu'à la Belonge, affluent de la Ngangi, elle-même affluent de la Lutoï. Nous allons maintenant rejoindre notre district et déboucher dans l'extrême-ouest de la région de Kiri.

Embarquement difficile sur huit petites pirogues. Celle qui nous échoit, à Faigne et à moi, est trouée et nous devons écoper tout le temps. Trois heures de descente dans la solitude et le silence : personne ne passe sur cette rivière, personne n'y pêche, personne n'y habite. Nous sommes probablement les premiers européens à naviguer ici.

De temps à autre la rivière se rétrécit, les arbres et les buissons l'enferment et il faut ouvrir le chemin à la machette ; chaque mouvement fait dangereusement balancer nos esquifs instables et mal équilibrés : les soldats sont terrorisés et se font remonter le moral par les prisonniers Bolia, gens d'eau. Mes huit blocards pygmées sont aussi gris de peur et se blotissent au fond de leur pirogue : pas de danger qu'ils fuient, maintenant.

Vers midi, nous entrons dans la Ngangi que nous allons remonter pendant quatre heures. C'est une rivière d'une quarantaine de mètres de large, profonde et dangereuse car ses eaux sont rapides et tourbillonnantes et les « snags »⁴² sont nombreux. Cette rapidité de certaines rivières du pays plat de l'Equateur me laisse perplexe.

⁴² « snag » : souche dure et pointue, à fleur d'eau.

Nous naviguons très lentement entre deux rives marécageuses couvertes de la végétation la plus exubérante que j'aie encore rencontrée : arbres, buissons fleuris, lianes, plantes aquatiques d'un rouge vif, épineux aux formes contorsionnées... Nous écopons énergiquement mais l'eau alourdit les pirogues et notre avance est désespérément lente. Le soleil nous écrase brutalement la nuque, les tsé-tsés zigzaguent silencieusement autour de nous puis se posent sans crier gare sur notre dos, nos chevilles, dans le pli du genou ; si on ne les remarque pas (car leur piqûre est généralement indolore), elles se gorgent de sang, se gonflent et laissent, quand on les écrase, de larges tâches rouges sur la peau ou les vêtements. Nous nous défendons comme nous le pouvons en nous servant d'un petit balai d'osier, le « sese » qui permet parfois d'abattre la mouche au vol : mais il est difficile d'écopper, de se défendre et de résister à l'engourdissement de midi. Il y a heureusement très peu de passage sur ce bief et les mouches ont peu de chances d'être porteuses de la maladie du sommeil.

Un des payageurs me prévient que nous allons passer devant la demeure d'un mauvais esprit (« elima ») et qu'il nous faudra nous taire et enlever nos casques. Aussitôt Faigue se met à rire, enfonce plus profondément son couvre-chef et se met à chanter : quel gosse ! Je le rabroue sévèrement et l'oblige à respecter les usages, en montrant d'ailleurs l'exemple. Il me regarde avec quelque ironie mais tant pis, j'ai déjà rencontré des « elima » et je sais qu'il faut en tenir compte.

Ce n'est pas que je croie aux mauvais esprits, en tout cas à ceux qui s'embusquent au détour d'un cours d'eau. L'« elima » en question doit être tout simplement un endroit dangereux, un tourbillon plus rapide que les autres, un snag ou un nid de guêpes : quelques accidents en ont fait un lieu maudit. Mais si nous ne respectons pas les interdits, les payageurs vont s'énerver, perdront leur sang-froid et nous feront peut-être chavirer : autant se conformer aux usages...

Voilà l'endroit : la Ngangi tourne brusquement à angle droit autour d'un grand arbre mort couvert d'un paquet de lianes desséchées. Un bouillonnement d'écume, un tourbillon, les pagayeurs poussent sur les pagayes, nous passons, nous sommes passés. Et les voilà qui chantent joyeusement et défient l'« elima » vaincu. Pourvu que les autres embarcations franchissent le tournant sans encombre et qu'aucun prisonnier n'attrape une crise cardiaque !

Vers quatre heures de l'après-midi, nous approchons d'un bout de rive sablonneuse, le premier lambeau de terre ferme entrevu depuis le matin ; les pirogues s'échouent en crissant sur le sable et nous sautons à terre, tout heureux de nous détendre : nous voilà à Bokenge, un centre commercial abandonné pour cause de maladie du sommeil, à huit heures de marche de la mission d'Ibeke ya Donkusu, sur une crique de la Lutoï.

L'endroit est sinistre : la Ngangi toute noire disparaît derrière un tournant, tout autour une forêt pourrie, une rive basse envahie de buissons et d'herbes folles, les ruines d'un magasin déjà noyées dans la végétation... un paysage de désolation et de mort. Un petit sentier s'enfonce devant nous vers l'intérieur des terres, nous reliant fragilement au monde habité. D'innombrables tsé-tsés nous assaillent silencieusement.

Nous quittons nos amis de Lofandjola après les avoir payés et remerciés et j'envoie le planton chercher les porteurs au prochain village. Les Ekonda vont se demander d'où nous sortons !

En attendant, je répartis le strict nécessaire entre les prisonniers qui se délasseront de leur trop longue navigation en le portant jusqu'à Elonda, notre étape de ce soir. La dernière pirogue étant arrivée à bon port, nous prenons la tête de la colonne en laissant le reste des bagages à la garde d'un soldat et du plus ancien des prisonniers, promu chef d'équipe.

A six heures et demi, après avoir croisé en route les porteurs convoqués, nous débouchons devant le gîte d'étape d'Elonda, vieux et sale mais d'une dimension monstrueuse : deux chambres seulement mais aussi grandes que des cavernes : il est probable qu'un Territorial irrité par quelque méfait des villageois leur a fait construire un édifice extravagant en guise de punition.

Vers sept heures et demi, nous sommes enfin installés. Nous nous remontons au whisky-flip et soupçons d'une tasse de cacao et de tartines (beurre en boîte et fromage itou).

L'avantage du service itinérant, c'est que les plaisirs les plus modestes deviennent délectables : souper en pyjama après une étape harassante et un bain froid, lire paresseusement un livre à la lumière d'une lampe à pression, allongé sur une chaise-longue confortable, libre de son temps, maître de son travail, loin des villes et de leurs soucis...

Jeudi 9. Ibeke.

Nous nous offrons une journée de repos, utilisée à effectuer une démonstration de coagulation de latex. L'effort de guerre commence seulement dans la région et je n'infligerai plus de sanctions pénales jusqu'à notre arrivée en territoire d'Oshwe où la récolte du caoutchouc est imposée depuis plusieurs mois.

Je libère trois prisonniers venant de Lukanga. Pour ne pas refaire notre périple, ils demandent de pouvoir m'accompagner comme porteurs libres et rémunérés jusqu'à Kiri où ils recevront un billet de bateau jusqu'au Lac.

La conduite d'une prison itinérante est un art que je commence à assimiler : il faut trouver un juste équilibre entre la sévérité qui rend la prison dissuasive et la bienveillance, qui la rend supportable ; la mollesse fait de la prison une plaisanterie ; la dureté est démoralisante, fait se cacher les délinquants et s'évader les prisonniers.

Aussi me suis-je tracé la ligne de conduite que voici : les deux premiers jours, tant que nous ne nous sommes pas encore suffisamment éloignés du village du condamné, le régime est léger. Puis, lorsque la distance — ou le changement de tribu — rend improbable une évasion, le travail augmente et le régime se durcit : c'est le « bloc ». Après 5 à 15 jours de cette phase (selon la durée de l'emprisonnement), le prisonnier entre dans la catégorie des anciens : à lui les travaux faciles, l'encadrement des nouveaux prisonniers, les petites faveurs de l'escorte. Ainsi, la prison reste une chose à éviter mais non à fuir : le condamné nous quitte dans de bonnes dispositions, généralement avec le sourire, quand il ne me demande pas de l'engager comme planton ou comme sentinelle...

Il faut dire que j'ai affaire à des villageois, cultivateurs et chasseurs, gens simples et directs pour qui l'inobservance d'un ordre de l'autorité doit nécessairement entraîner une punition. Les choses sont plus difficiles avec les noirs qui ont reçu un début d'éducation, tout en étant soumis à l'effort de guerre : ils sont trop peu instruits pour trouver et conserver les situations qu'ils ambitionnent... mais ils le sont assez pour ressentir la précarité de leur statut d'« indigène ». Et ce sentiment nouveau de leurs droits mérite d'être respecté.

Certes, il est des moments où la vanité assez pathétique, les alternances d'humilité et d'arrogance de ceux que nous appelons ironiquement (pourquoi ?) les « évolués » sont assez difficiles à supporter. Beaucoup d'adolescents sont comme eux, et pourtant ils deviennent bientôt des adultes. A quand le tour de ceux-là ?

Le gîte d'Ibeke est excellent mais le village est à peu près vide : tous les hommes sont en forêt, à la chasse ou au caoutchouc et nous avons toutes les peines du monde à trouver quatre payeurs pour nous remonter demain jusqu'à Kiri. Avec mes dix prisonniers et mes quatre libérés Bolia cela suffira.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous rendons visite à la Mission où nous sommes cordialement accueillis par le Père Germain, un jeune prêtre de 30 ans, tout heureux d'avoir de la visite mais se demandant visiblement d'où nous sommes tombés : de mémoire d'homme personne n'est encore descendu de Bokenge.

La bouteille de porto que nous apportons est aussitôt vidée par les trois Pères et les deux Frères qui nous invitent à partager leur repas du soir : chevreau, ignames et saka-saka : les pommes de terre sont introuvables et les légumes d'Europe poussent mal dans ce climat équatorial.

La Mission cultive un peu d'hévéas et de palmiers à huile mais trouve difficilement des travailleurs : les Ekonda préfèrent chasser ou récolter le copal. Tout de même, l'effort de guerre et ses contraintes ont poussé certains à préférer le patronnage bienveillant des Missionnaires au contrôle vigilant de Boula Matari : les Pères en profitent pour faire nettoyer leurs modestes plantations.

Vendredi 10. Kiri.

Si l'on en croit la carte du district, Ibeke se trouverait sur la rivière Lutoï, affluent du Lac. Bien entendu, il n'en est rien : nous commençons par patauger une heure et demi dans les marais, nous nous embarquons sur trois pirogues de dimension moyenne et, pendant soixante bonnes minutes, nous nous faufilons par des bras morts (les « ntena ») de crique en crique, pour finalement déboucher dans un plan d'eau un peu plus large qu'on nous dit être la Lutoï. Sans guides, nous n'y serions jamais arrivés : tout ce pays est un mélange confus d'eau, de boue et d'arbres.

La remontée de la Lutoï est ennuyeuse, car on ne voit jamais où l'on va : tantôt on navigue sur une honnête rivière d'une petite centaine de mètres de large, tantôt on débouche

dans un étang d'une centaine d'hectares pour nous perdre ensuite dans un chapelet de criques reliées par des canaux étroits. Et cela dure six heures ! De plus la journée est très chaude et les tsé-tsés particulièrement voraces.

A la nuit tombante, nous entrons dans une crique paisible où l'eau est lisse comme un miroir. Au fond, un débarcadère limonité, trois hangars, l'esquisse d'une allée : c'est Kiri, Buli pour les Ekonda, poste détaché du territoire d'Inongo⁴³.

Nous débarquons la tête lourde et les reins courbaturés. De la rive au poste, une magnifique avenue bordée de wenge aux fleurs violettes se déroule majestueusement sur un kilomètre : c'est le seul tronçon carrossable entre ici et la Salonga, à plus de 150 kilomètres à vol d'oiseau.

Le poste est vieux, assez négligé : c'est ce qui arrive généralement lorsqu'un chef-lieu de Territoire retombe au rang d'un poste régional : les crédits d'entretien diminuent et ne correspondent plus aux besoins. Les bâtiments ne sont d'ailleurs pas très nombreux : deux maisons de fonctionnaires et un bureau, le tout en pisé, un petit camp militaire, une prison, un embryon de dispensaire puis, un peu à l'écart, une rue animée bordée de nombreuses factoreries. Pas une construction en briques cuites.

Nous logeons, assez mal, dans un magasin désaffecté. Ernst, le régional, surnommé le « Colonel » est en tournée, sinon il nous aurait invité chez lui. Nous rencontrons aussi l'agent sanitaire voleur de ménagère : il file le parfait amour avec sa Pauline et poursuit le recensement médical de la région. Les maladies vénériennes font rage... et on s'étonne que les Ekonda n'aient que très peu d'enfants ?

Il faudrait ici des médecins et des hôpitaux : il y en aura sans doute après la guerre mais, en attendant, le seul agent sa-

⁴³ Kiri est redevenu chef-lieu de territoire après la guerre.

nitaire et les quelques sœurs infirmières ont fort à faire pour éviter le pire, d'autant plus que les Ekonda ont toujours eu des mœurs très libres. Pour le moment, les villes et les régions les plus menacées par la maladie du sommeil — comme le Kwango — ont la priorité. Le Lac est un peu sacrifié : il est peu peuplé, peu occupé administrativement, manque de voies de communication. La guerre a tari le recrutement des médecins et qui voudrait passer trois ou six ans dans ce pays isolé et sous-équipé ? Les apôtres ne courent pas les rues... Blancs comme noirs sont victimes de cette carence médicale. LB, aujourd'hui commissaire de District, a perdu sa femme sur la Lutoï, alors qu'il la transportait en pirogue à Inongo pour un accouchement difficile...

L'importance de Kiri vient de son centre commercial : il centralise le commerce de plus de trente mille Ekonda, achète, trie et réexpédie le meilleur copal du monde, la qualité « copal-lac ». La population est relativement riche et les magasins sont bien achalandés ; les hommes — et surtout les femmes — sont bien habillés et équipés. Un commerçant portugais possède même un frigo et nous nous précipitons chez lui pour boire enfin de la bière fraîche : cela nous change de notre eau bouillie, filtrée et tiède.

Au cœur d'une région reculée et encore très peu occupée par les Européens, peuplée de tribus difficiles, Kiri possède une chronique pas toujours édifiante, reflet fidèle du vieux Congo qui disparaîtra après la guerre. J'en ai entendu quelques passages, les soirs d'étape, devant un fond de whisky.

LA MINI-GUERRE DE KIRI

Vers 1930 un certain Van Dongen était Administrateur-assistant à Kiri, encore chef-lieu de Territoire. C'était un homme étrange, à la fois guindailleux et taciturne, buvant sec, résis-

tant bien à l'alcool mais, une fois ses limites dépassées, se laissant aller à des colères sauvages toujours dirigées contre des Européens.

Il était momentanément seul à Kiri, le Chef du Territoire tournant chez les Weli, à une semaine de marche, tandis que le chef de poste, qui cumulait les fonctions de comptable et de commissaire de police, percevait l'impôt à Ibeke. C'est ce chef de poste, aujourd'hui à Banningville, qui m'a raconté l'aventure.

*
**

Je terminais le compte des timbres d'impôts, lorsqu'un caporal essoufflé entra dans le gîte en criant :

— « Mondele Mbuka, etumba ! » (Blanc de l'Etat, c'est la guerre !)

— Une révolte ? ,

— Non, les Blancs entre eux : Mulangi Mitano (surnom indigène de Van Dongen) et Makumbusu (surnom indigène de Roon, gérant d'une compagnie commerciale hollandaise). Mulangi Mitano a appelé les soldats et Makumbusu ses chasseurs Batua !

La voie fluviale d'Ibeke jusqu'à Kiri est longue mais il existe, en saison sèche, un petit sentier vaguement praticable. Je bondis sur ma bicyclette et, vers minuit, je me retrouvai à Kiri m'attendant à le voir parsemé de cadavres. Le poste administratif était vide mais des soldats, bayonnette au canon, encerclaient le magasin de la Hollandaise dans le centre commercial. Pas de Van Dongen.

Le sergent du détachement, l'air soulagé, vint à ma rencontre et me fit rapport : les deux belligérants avaient commencé à boire chez Roon en fin d'après-midi et tout se passa calmement jusqu'au milieu de la deuxième bouteille de whisky. A ce mo-

ment Roon trahit Van Dongen — qui était docteur en droit — de porteur de toge. Furieux de ce qu'il considérait, Dieu sait pourquoi, comme une injure, le territorial lança le contenu de son verre à la figure du commerçant qui répliqua par une gifle. Du coup, Van Dongen cria au crime de lèse-Etat, rentra au poste, fit sonner l'alerte et envoya ses dix-huit soldats arrêter Roon et le mettre au cachot. Ce que voyant Roon battit le tam-tam, amena ses chasseurs Batua avec leurs flèches empoisonnées et les déploya autour du magasin.

A mon arrivée les deux armées s'épiaient, également embarrassées mais n'osant désobéir à leurs chefs. Je me précipitai vers la maison de Roon dans l'arrière-cour en criant aux Batua que je venais finir la palabre. Le Hollandais était sur le pas de sa porte, fusil en chasse en main et me cria :

— Halte ou je tire !

— Tu es fou ?

— C'est vous qui êtes tous fous à l'Administration ! Attends un peu que je prévienne mon consul !

— Allons, laisse-moi tout de même entrer, j'ai soif.

— Soit, mais si je vois approcher un soldat, je tire !

Nous entrâmes et il m'offrit une bouteille de bière. Il était à peu près dégrisé mais furieux et il me fallut une bonne heure pour le calmer. Finalement, il me promit de renvoyer ses chasseurs si je ramenaient la Force Publique au camp.

Je retraversai le no man's land et dis au sergent Lokele, un vétérinaire de la campagne d'Afrique Orientale :

— Voilà, les manœuvres sont finies, tu peux ramener les soldats au camp.

— Quelles manœuvres ?

— Tu ne croyais tout de même pas que c'était sérieux ?

Nous voulions faire une manœuvre de nuit, rien de plus !

Le vieux Lokele me regarda en silence. Puis le vieux briscard sourit : il savait maintenant ce qu'il dirait à ses soldats et comment il défendrait le prestige de l'Etat !

Ceci fait, j'allai réveiller Van Dongen profondément endormi et qui ne se souvenait de rien. Il eût la bonne grâce de blémir lorsque je lui racontai ses méfaits : il y avait de quoi le faire révoquer dix fois. Finalement, il me supplia de présenter ses excuses à Roon et de l'inviter au verre de réconciliation. J'acceptai et nous nous trouvâmes bientôt attablés devant une troisième bouteille de whisky.

Une demi-heure et un demi-litre après, le visage de Van Dongen avait repris son facies immobile d'ivresse qui ne présageait rien de bon tandis que Roon, le teint rouge-brique, semblait prêt à éclater. La bagarre pouvait recommencer d'une minute à l'autre et je décidai d'en finir. Comme par inadvertance, je heurtai la bouteille encore à moitié pleine qui se brisa avec fracas sur le sol dur.

— Imbécile ! hurla Van Dongen.

— Domkop ! renchérit Roon.

Et, se souvenant de ma nationalité luxembourgeoise, ils s'en prirent au Grand-Duché, à la Grande-Duchesse et à tous mes ascendants. Ce que voyant, je sortis mon arme secrète : une bouteille de Curaçao Bols dont je leur versai un grand verre et qui les assoma définitivement.

Ils dormirent quarante-huit heures pour se trouver, à leur réveil, devant le Commissaire de District et le Directeur de la Hollandaise venus inopinément en inspection.

La suite est facile à deviner, termina le chef de poste en se versant un verre de bière : Van Dongen descendit deux jours plus tard sur Inongo, suspendu, bientôt révoqué et renvoyé en Europe, tandis que Roon partit créer une agence à Lokolama où il resta six mois dans la solitude, sinon dans le repentir.

Domage pour Van Dongen qui serait devenu un bon territorial s'il avait eu l'alcool moins mauvais... Je l'ai revu à Anvers pendant mon premier congé, vendant des automobiles.

*
**

LES ENNEMIS INTIMES

Amnistié et revenu à Kiri, le même Roon fut le héros d'une longue guerre qui l'opposa à un vieux commerçant portugais, Perraz. Perraz était (et est encore en 1943) un symbole vivant du vieux Kiri. C'est un petit homme maigre, grisonnant, le teint jaune et le visage tellement ridé qu'il ne parvient plus à se raser convenablement : des touffes de poils blancs s'accrochent obstinément dans les replis de la peau et ne sont coupés que lorsqu'ils dépassent, de sorte que ses joues et son menton ressemblent à un jardin anglais négligé.

Perraz est arrivé à Kiri en 1918, venant tout droit de son village natal à la frontière de la Galice espagnole. Il n'a jamais quitté Kiri, fût-ce pour descendre à Inongo ; il n'a jamais vu un avion, ni d'ailleurs une automobile postérieure à la Ford T. Ses activités se limitent à acheter un peu de copal revendu aux commerçants locaux, à vendre du poisson séché de Mossamedes, du sel et du riz. Depuis dix ans il se nourrit de vin portugais — lorsqu'il a un peu d'argent — et de vin de palme le reste du temps. Ses compatriotes l'aident un peu et l'administration l'a chargé, charitablement, d'entretenir le potager du poste dont il vend les produits à son profit : quelques tomates, des choux-feuillus, des concombres, parfois des aubergines.

La fierté de Perraz est proverbiale au point que seuls ses amis les plus proches osent encore l'inviter : il s'endetterait jusqu'au cou pour rendre l'invitation d'un étranger. Négligé, mal vêtu, il garde une dignité de vieux paysan et ne veut plus

quitter Kiri ; sa place au cimetière est déjà choisie et il y a planté un rosier qui ne fleurit jamais.

Perraz et Roon avaient été amis jusqu'au départ de celui-ci pour Lokolama. Sa ménagère, une Ekonda très jolie mais assez simplette, avait accompagné son blanc mais le fatigua très vite par ses regrets et ses récriminations. Roon la renvoya bientôt à Kiri avec un petit mot pour Perraz lui demandant de veiller sur elle. Perraz comprit qu'il devait la surveiller jour et nuit, ce qui n'était possible qu'en la prenant chez lui. Et comme il n'avait qu'un lit... Ils vécurent donc ensemble en toute bonne conscience jusqu'au retour du Hollandais, auquel le Portugais remit fièrement une Alphonsine en excellent état.

Roon prit fort mal la chose, plus par amour-propre mal placé que par véritable jalousie, traîta son ami de faux-frère — la pire des injures pour l'honnête Perraz — et la scène se termina par une bagarre au cours de laquelle il fut mordu... au sein. On dut lui passer la poitrine au mercurochrome, ce que voyant Perraz exigea qu'on lui désinfectât la bouche « pour avoir mâché cette saleté ».

Dès ce jour, ce fut la vendetta.

Tantôt le casque du Hollandais disparaissait pour réapparaître rempli de crottes de chèvres ; des signes de « ndoki » (mauvais sort) barraient l'entrée du magasin du Portugais aux acheteurs épouvantés ; un dimanche après-midi, Roon détourna patiemment une colonne de fourmis rouges vers l'enclos de son adversaire qui fut surpris en pleine sieste et s'enfuit tout nu à travers le poste ; la nuit suivante, sous la tornade, les travailleurs de Perraz coupèrent la route par un barrage en paniers remplis de terre et envoyèrent des torrents d'eau dans le magasin ennemi.

L'imagination des combattants semblait ne pas avoir de limites et Inongo suivait avec passion les épisodes de la lutte que le capitaine du bateau-courrier ramenait fidèlement toutes

les trois semaines. Un jour, c'était la nouvelle ménagère de Roon qui le quittait en catastrophe, le cuisinier de Perraz lui ayant raconté que le Hollandais se changeait en crocodile les nuits de nouvelle lune ; peu après, ce même cuisinier quittait son maître, accusé par le clan adverse d'être un homme-léopard...

Un jour, Roon reçut son ordre de mutation pour le Kasaï et son ennemi resta maître du terrain. Mais il n'en montra aucune joie... Les deux hommes se revirent pour la première fois en six ans, passèrent la soirée ensemble à se rappeler l'amitié et la haine qui avaient transfiguré toutes ces années et se dirent adieu en pleurant. Le Hollandais quitta Kiri pour toujours : Perraz avait perdu sa raison de vivre.

**

La région de Kiri a également connu une disparition, heureusement temporaire : Verloof, administrateur assistant et titulaire de la lointaine région de Bowele cessa un jour d'envoyer des rapports et ne donna plus signe de vie. Après trois mois de lettres comminatoires, de télégrammes menaçants, d'actions disciplinaires, une expédition de secours le retrouva dans un petit village isolé, vêtu d'un pagne et entouré d'un harem. Il avait décidé de revenir à la nature et envoyé sa démission que le planton avait perdue, sans oser l'avouer. Il fut rapatrié avec le premier bateau.

**

En racontant ces histoires, on se sent partagé entre l'amusement et la honte : est-ce cela notre « mission civilisatrice » ? Quels étranges civilisateurs nous avons envoyé en région de Kiri !

Certes, ils ont été l'exception confirmant la règle : d'autres ont fait régner la paix entre les villages, élargi les pistes,

réparé les pontages, introduit ou étendu des cultures vivrières. Les Missionnaires ont ouvert des écoles. Les commerçants ont acheté du copal. Mais il y a eu des défaillances terribles : et si des hommes instruits, élevés dans un climat salubre, raisonnablement bien nourris, ont cédé à la facilité moite de l'Équateur, quel droit avons-nous de prétendre que les noirs nous sont génétiquement inférieurs ? Si nos climats avaient été intervertis depuis cent générations, ce seraient eux sans doute qui viendraient nous « civiliser » ! La fameuse malédiction de Cham, c'est avant tout la nature tropicale et ses endémies, subies depuis tant de générations. Tout le reste est vanité raciale ; lorsque le progrès scientifique et technique aura amélioré l'alimentation, vaincu les maladies, étendu l'instruction, le Congolais entrera, sur un pied d'égalité, dans l'histoire. Ce sera à la fois la fin et l'accomplissement de la colonisation.

Mardi 14. Tukuli sur Lutoï.

Nous quittons Kiri sans avoir vu l'agent territorial, retenu dans le nord. Les payeurs se font attendre et nous embarquons à dix heures, en plein soleil.

La Lutoï d'amont ressemble à la Lutoï d'aval : chenaux étroits, larges criques, boue, forêt, forêt, forêt... Très peu de vie : un oiseau, un crocodile dormant sur un tronc d'arbre mort, un serpent d'eau... de temps en temps une pirogue solitaire. Nous nous battons de nouveau contre les tsé-tsés et de petites mouchettes à corset chitineux qui nous picotent désagréablement et collent à la peau.

Vers une heure de l'après-midi, le premier village : Ebongia, un minable petit centre commercial. Nous descendons et mangeons à l'ombre d'un vieux manguier avant de repartir dans la torpeur méridienne. Rien de plus ennuyeux que la remontée d'une rivière : on ne se voit pas avancer, les payeurs lambinent, le soleil pèse, les jambes s'engourdissent, les yeux se fer-

ment... le tout se terminant par une claque sonore qui écrase sur la chemise une glossine gorgée de sang.

Le soir tombe : toujours pas de village. Tukuli, but de l'étape est douze heures de Kiri ; partis à l'aube, nous serions arrivés au crépuscule ; maintenant, Dieu sait quand nous arriverons.

La rivière se rétrécit progressivement mais on ne voit toujours pas de terre ferme. Vers le Nord, les marais et la forêt inondée s'étendent sur une dizaine de kilomètres ; vers le Sud, un immense pays de boue et d'eau, à peine exploré, s'étend jusqu'à la Luabu à une centaine de kilomètres.

La nuit tombe et la température fraîchit ; les maringouins ont succédé aux tsé-tsés et les moustiques aux maringouins ; nous allumons une lampe à pression et la mettons à l'avant de la baleinière pour éclairer notre route. Le spectacle devient féérique : la lampe jette un cercle de lumière jaune qui se réverbère dans l'eau et fait sortir de l'ombre les arbres immobiles, les souches, les lianes. Nous glissons dans un décor de La Tour : des silhouettes s'illuminent brutalement, s'estompent puis disparaissent dans les ténèbres. Parfois la forêt se resserre et nous naviguons dans un tunnel de verdure ; quelques perroquets brusquement réveillés ronchonnet au-dessus de nous ; en réponse, les payageurs entonnent une interminable mélodie qui résonne et se dissout dans la solitude.

Dix heures ; nous accostons tout courbaturés. Enfin un peu de terre ferme : une berge de limonite, un gîte d'étape en pisé. Tout le monde est épuisé et nous renonçons au souper. On ouvre les malles lits, on se lave rapidement et on se couche. Nous envoyons un soldat prévenir le capita du village qu'il nous faudra de l'eau potable et du bois demain matin.

Mercredi 15. Ireko.

A l'aube, les femmes nous apportent quelques Calebasses

d'eau et deux fagots. Nous engouffrons deux cafetières de café brûlant, une énorme omelette au lard rance, quelques ananas que le capita nous a apportés. Puis nous repartons.

L'étape est plus courte : six heures. La rivière n'a plus que quelques mètres de large et nous naviguons la plupart du temps dans une sorte de forêt inondée, zigzaguant entre les arbres et nous aplatissant au fond de la baleinière pour passer sous les branches basses.

Vers deux heures nous arrivons à Ireko, poste détaché du Territoire d'Inongo, centre d'une région d'environ dix mille kilomètres carrés peuplée de vingt-cinq mille habitants. Le poste est tout récent et encore rudimentaire : un gîte d'étape, une maison en construction pour le futur régional, une mission catholique très pauvre, en pisé. Faute de personnel, c'est le territorial de Kiri qui administre Ireko... de temps en temps.

Avec Lokolama, Ireko est le poste le plus isolé de la Province. On n'y arrive qu'en remontant la Lutoï comme nous l'avons fait ou alors à pied d'Oshwe, en douze étapes. La rivière cesse d'être navigable en amont. Les Pères, installés depuis 1938, vivent dans un dénuement presque complet, ne mangeant que ce qu'ils trouvent ou produisent sur place, se soignant comme ils le peuvent et étendant lentement leur réseau de chapelles et d'écoles primaires.

Gallou, le deuxième propagandiste agricole, arrive à quatre heures. C'est un homme d'une trentaine d'années, le visage un peu couperosé, sanguin, trapu, qui vient de la Forminière et connaît bien le Congo. Bien sûr, il est beaucoup plus pondéré et plus mûr que Faigne. Son rapport est plutôt pessimiste : si la région produit assez de vivres pour ses besoins, elle n'a guère entamé son effort de guerre et pour cause : l'agent territorial de Kiri ne peut la visiter que sporadiquement, les factoreries sont rares et peu fournies en marchandises, les moniteurs agricoles sont passifs et mal formés. Je lui donne instruction de les convoquer tous pour demain après-midi, chacun

avec une calebasse de latex. Je ferai une démonstration de coagulation et nous donnerons à chacun un itinéraire et des instructions précises.

Fin d'après-midi, nous allons rendre visite aux missionnaires en leur apportant notre dernière bouteille de whisky. Les Pères l'accueillent avec enthousiasme et nous offrent en échange des cigarillos « made in Ireko ». Hélas, ils sont infumables : âcres, violents, s'éteignant tout le temps et se délitant dans la bouche au point que l'on finit par ne plus savoir si on fume ou si on chique. Enfin, l'intention y est...

Malgré leur isolement les Pères sont joyeux — non pas du succès de leur évangélisation et de leur enseignement (les choses n'avancent pas vite dans cette région reculée) — mais du seul fait de vivre, de croire, de bien se porter et de n'être que rarement inspectés par le Père Provincial. Quelle leçon d'humilité !

Jeudi 16

Nous contrôlons les champs de riz. Gallou paraît être un homme capable : il connaît déjà bien les environs d'Ireko, parle le Lingala et montre de l'autorité. La population semble toute éberluée de voir tant de « Boula » réunis et se demande probablement ce que cela lui promet.

L'après-midi, dix moniteurs arrivent, leur calebasses pleines. Nous leur faisons une démonstration de fabrication de feuilles de caoutchouc et leur dictons des instructions sommaires qu'ils inscrivent dans leurs carnets de route. Ensuite nous répartissons la région entre eux, établissons des itinéraires et des calendriers. Eux aussi paraissent tout étonnés de voir soudain trois agronomes, les premiers à arriver ici ; pour la première fois aussi ils recevront des ordres de marche et seront contrôlés.

Vendredi 17. Nkomu.

Je fais mes adieux à Gallou qui se débrouillera très bien seul. L'étape est courte : quelques kilomètres de marais, puis la grosse forêt ; nous entrons maintenant dans l'extrême arrière-pays du District, au point de jonction de trois territoires : Inongo, Oshwe et Monkoto (Equateur). Seuls le régional, exceptionnellement l'administrateur d'Inongo passent ici, sans compter naturellement les Pères de la mission et aussi le Pasteur de Bosobe sur la Lukenie, qui fait quinze étapes à pied pour célébrer un office devant quelques dizaines de convertis.

Nous arrivons tôt et j'ai le temps de contrôler quelques champs, bien entretenus mais trop petits. Pourtant je ne sévis pas : ici, les cultivateurs sont imposés de riz dont ils consomment une partie mais que personne n'achète. Comment les punir de proportionner leurs emblavures à leurs propres besoins ?

Samedi 18. Ompombo.

Village difficile : pas moyen d'obtenir l'eau et le bois. Le problème pratique est en soi bénin : j'ai encore quatre prisonniers, ce qui suffit largement. Mais l'apport, même symbolique, d'eau et de bois est un signe d'acceptation de l'autorité de l'Etat et, dans cette région encore récemment belliqueuse, il est important que l'Etat s'affirme sans se rendre insupportable.

Voilà bien un des paradoxes irritants du service itinérant : les notables des villages ne sont pas astreints à pourvoir le gîte d'étape d'eau et de bois lorsqu'arrive un agent de l'Etat. Celui-ci est censé engager un porteur d'eau/coupeur de bois. Mais comment en trouver un, lorsqu'on ne passe qu'une nuit ? Ce n'est certes pas une question d'argent, mais bien de possibilité pratique. Et puis il est des villages où jamais un homme n'accepterait de faire ce travail... et allez donc engager une femme ! Il s'agit donc d'un geste de courtoisie, devenue une obli-

gation de fait sans jamais l'être en droit. Le village qui refuserait de me ravitailler ne pourrait être puni — mais si on laissait faire, beaucoup d'autres l'imiteraient et la vie du personnel itinérant deviendrait impossible. Dans les villages importants, le problème se résout par la désignation d'un gardien de gîte qui est dispensé des travaux imposés à condition d'entretenir le bâtiment et d'avoir toujours de l'eau et du bois en quantité suffisante pour un usage modeste (en pratique, c'est toujours sa femme qui se charge de cette corvée). Dans les villages plus petits, il faut alterner diplomatie et coups de gue... Ceux-ci, poussés de la bonne façon, au bon moment et devant qui il faut, peuvent être efficaces. Ce que je me refuse de faire, c'est de proportionner la sévérité du contrôle des champs à la bonne volonté des villageois : ce serait un chantage indigne d'un fonctionnaire. A Ompombo, obstinément négatif, je dois me résigner à employer ma botte secrète. J'envoie ostensiblement un prisonnier chevronné (il ne s'évadera plus...) chercher un peu d'eau et de bois, j'appelle le capita et je lui dis en souriant que son village me plaît et que je compte y passer quelques jours. Il paraît consterné : un passage rapide du Boula-matari est souvent utile et même apprécié, puisqu'il permet de régler certaines palabres et de présenter des revendications : mais un séjour prolongé ne peut amener que des ennuis. Le vieux chef d'Ompombo auquel le capita rapporte mes paroles semble le comprendre. En tout cas, une demi-heure après on m'apporte dix grandesalebasses d'eau et cinq fagots, beaucoup plus qu'il nous en faut. Le prestige de l'Etat est sauf.

Dimanche 19. Nkotto.

Village plus facile. Nous sommes maintenant complètement isolés : il n'y a plus de courrier régulier depuis Ireko et les deux médecins les plus proches sont l'un à Inongo, l'autre à Brabanta sur le Kasai à quelques dix-huit journées de marche.

Nkotto est le village du chef du groupement Ilanga, dernière chefferie du territoire d'Inongo. Un noble vieillard moustachu et légèrement ventripotent — un Tarass Boulba fatigué — vient nous apporter un abondant ravitaillement de viande fumée et de volaille, entre autre d'énormes canards de Barbarie qu'on nous vend six francs pièce, tout étonnés que nous ne marchandions pas. Ces provisions sont bienvenues car nos réserves sont au plus bas : plus de pommes de terre, plus de vin, presque plus de conserves, une seule boîte de beurre... et aucun espoir de réapprovisionnement avant Oshwe... et encore !

Le Tarass Boulba est le chef numéro deux; le numéro un est en prison pour abus de pouvoir, séquestrations, viols, empoisonnements et autres broutilles. L'administration voudrait bien le révoquer mais hésite parce qu'il est un chef coutumier. Ces scrupules me paraissent excessifs : croit-on s'assurer ainsi la fidélité des notables en cas de troubles ? Ou bien la révolte partira des milieux les plus traditionalistes et les chefs suivront les sorciers, ou bien elle sera moderniste et ces vieillards chanvrés et gorgés d'aphrodisiaques ne pèseront pas lourds devant des révolutionnaires bien formés. En attendant, ne ferait-on pas mieux d'appuyer de préférence des chefs coutumiers plus jeunes et mieux instruits ? Il y en a. Ils feront évoluer leur milieu beaucoup plus naturellement et profondément que les blancs.

Ceci dit, on me rapporte que le chef numéro deux est plutôt populaire chez les Ilanga car il est « makasi » (traduisez : sévère) sans être insupportable. Je lui parle d'agriculture : il me répond évasivement. La région est fertile, regorge de viande, de volaille, de poissons, de copal mais n'a aucun débouché pour d'éventuels excédents agricoles. Dès lors pourquoi s'exciter ? Mais il s'anime un peu lorsque je lui parle de caoutchouc et ressort l'éternelle antienne : nous n'avons pas de lianes, nous ne les connaissons pas, nous ne savons pas faire le

caoutchouc... Je l'oblige à me suivre jusqu'à l'orée de la forêt, à deux-cents mètres du gîte derrière les champs de manioc. Sur cent pas nous découvrons cinq magnifiques *Landolphia*. Il n'insiste plus et me promet que ses hommes fourniront les sept kilos qui leur sont imposés en sus du copal.

Lundi 20. Bopoka.

Entre Nkotto et Belonge, prochaine étape et chef-lieu de la chefferie des Bolendo, il y a treize heures de marche et un seul village où on est obligé de loger. C'est Bopoka, centre d'un petit groupement de pygmées, à l'extrême limite du Territoire. Toute notre caravane ronchonne de devoir passer la nuit chez ces êtres impurs (c'est la seule manifestation d'esprit de caste que j'ai rencontrée au Congo). Elisa, porte-parole de l'opposition, m'explique que les hommes ont peur d'être repoussés par leurs femmes à leur retour si elles apprennent qu'ils ont couché dans un village motua, qu'on ne pourra pas boire l'eau des calebasses qui auraient été manipulées par des femmes pygmées, qu'on ne pourra accepter ni leur manioc, ni leurs arachides, bref qu'on passera une soirée maussade, une nuit désagréable, sans compter les conséquences sociales si la chose se sait dans la bonne société d'Inongo.

Je lui demande si elle préfère rebrousser chemin et repartir sur Oshwe par la Lukenie, soit un détour de six semaines — ou, plus simplement loger en forêt ? Elle ne comprend pas l'ironie et continue ses doléances jusqu'au moment où je lui promets d'envoyer les pygmées à la chasse (car il n'est pas interdit de leur acheter de la viande) et de ne pas souffler mot à Inongo de notre séjour à Bopoka. Elle repart, plus ou moins tranquillisée et je n'entends plus de récriminations mais, au départ, je constate que nous emportons dans les bagages dix calebasses vides et beaucoup de chikwangués achetées à Nkotto.

L'étape dure cinq heures et nous traversons les marais qui forment la source de la Lutoï sur un pontage de troncs d'arbre amoncelés : nous mettons deux heures pour franchir quinze cents mètres. Vide total jusqu'à Bopoka.

Les Batua (ou Batshua, comme on dit ici) se sentent visiblement très fiers d'héberger un blanc de l'Etat — pour la première fois depuis combien d'années ? Ils ont nettoyé leur village et leurs huttes basses en feuilles en paraissent d'autant plus hideuses : il est des dénuements que seule la saleté rend tolérables... Le gîte est propre mais une peinture au-dessous de la normale : il faut se baisser pour passer les portes. Les hommes sont pour la plupart à la chasse, les femmes qui nous ont apporté de l'eau et du bois à profusion nous regardent craintivement : elles sont petites (1.30-1.40 m environ), à peine vêtues, assez bien faites, le visage mongoloïde. Beaucoup d'enfants, ce qui nous change des villages Ekonda et Kundu, presque déserts.

Boys, soldats et même prisonniers prennent des airs de chefs et jouent au Herrenvolk. Je les rabroue vertement : ces pygmées nous reçoivent avec une grande hospitalité, pourquoi les vexer et les effrayer ? Cette race de chasseurs est sympathique, avec ses mœurs pures, sa fidélité conjugale, sa frugalité, son refus de s'assimiler.

Un de nos porteurs m'apprends, avant de revenir chez lui, qu'à quatorze heures de marche vers le Nord dont six dans le poto-poto⁴⁴ vit un petit groupement de pygmées Weli, enclavé dans le Territoire de Monkoto et isolé de toutes parts par des marais presque infranchissables. Ces Batshua n'ont pas vu de blancs depuis dix ans et vivent pratiquement à l'état naturel, fournissant parfois de la viande de chasse aux Kundu en échange de cigarettes. Leur principal village se trouverait au bord d'un petit lac, habité par un grand serpent blanc.

⁴⁴ « poto-poto » : boue, par extension, marais, désordre, chaos.

J'éprouve, Dieu sait pourquoi, une folle envie de visiter cette région, une des plus inaccessibles du Lac. Hélas, ce n'est pas possible : nous sommes attendus à Oshwe. Adieu monstre préhistorique et petits hommes mystérieux ! (Le monstre est sans doute un vieux crocodile et les Batshua ressemblent probablement comme des frères à ceux de Bopoka).

Le soir, nous vérifions le caoutchouc qu'ils ont récolté et préparé pour le marché de Nkotto. Ils ont magnifiquement travaillé et paraissent tout heureux lorsque je les félicite et leur distribue quelques paquets de cigarettes.

A la nuit tombée, les chasseurs rentrent au village. Je n'ai jamais vu pareille chasse ! Quatre sumbu⁴⁵, deux antilopes-cheval, cinq benguela, deux singes : de quoi nourrir ma caravane pendant quinze jours !

Du coup soldats, boys et ménagères oublient leur déplaisir d'être à Bopoka. Je préside au partage. La viande est dépecée à grands coups de machette pendant que les chiens accourent pour lapper le sang. Chaque membre de la suite reçoit une trentaine de kilos. Nous nous réservons les rognons de sumbu et un filet de benguela pour demain. Les têtes, les pieds, les bas morceaux et une vingtaine de kilos de viande rouge sont laissés aux prisonniers qui n'ont jamais été à pareille fête. Si je ne serre pas un peu la vis pendant les prochains jours, on se bousculera pour se faire condamner !

On allume joyeusement de grands feux de bois, on érige des claies sur lesquelles s'amoncellent les morceaux sanguinolents. Deux hommes vont veiller toute la nuit pour entretenir le feu ; demain la viande sera toute racornie, réduite au quart de son poids et théoriquement incorruptible.

Le soir, sur la suggestion d'Elisa qui a connu les pygmées dans sa Tshuapa natale, nous organisons une soirée de danses et de chants. Les habitants des hameaux voisins arrivent, nous

⁴⁵ « sumbu » : potamochère ou sanglier des marais.

apportant des poules et des douzaines d'œufs : qu'en ferons-nous, bon Dieu ? Mais il serait impoli de refuser et, comme l'argent n'intéresse pas les Batshua (la factorerie la plus proche est à trois étapes), je liquide toutes mes réserves de cigarettes, de sucre et de sel.

Le chef du groupement est un (assez) grand vieillard à barbe blanche (chose curieuse, beaucoup de chefs Batua sont plus grands que leurs sujets, tout en ayant le facies caractéristiques des pygmées : est-ce une lignée particulière ou le résultat de mélanges clandestins avec les Bantous ? Personne n'a pu m'éclairer sur ce point). Il nous adresse un petit discours de circonstance en excellent lingala, exprimant sa satisfaction de voir des « mondele mbuka » (territoriaux, on ne connaît pas d'agronomes par ici) choisir Bopoka comme lieu d'étape et termine en donnant le signal des festivités.

Les danses sont très banales : une sorte de bamboula avec trémoussements et sautillements, bien en dessous de la splendide Bowongo de Lofandjola. Mais les chants sont très beaux : un long récitatif polyphonique chanté par trois femmes, avec refrain repris par le chœur. Il faudrait un musicien pour noter ou enregistrer cette musique que les rumbas auront bientôt détrônée... Ce qui est authentiquement populaire est toujours beau et très proche de la grande musique. La vulgarité commence lorsque des marchands de notes écrivent de la soi-disant musique populaire, qui n'est que le reflet de leur propre médiocrité.

Une tornade éclate pendant la nuit mais le gîte résiste.

Mardi 21. Belonge.

Les Batshua montrent beaucoup de bonne volonté mais sont de piètres porteurs et je suis obligé de doubler leur nombre et de supprimer les tipoys. Il serait d'ailleurs impensable de se faire véhiculer par de si petits hommes.

L'étape est longue d'une bonne quarantaine de kilomètres. Après avoir traversé les maigres cultures de Bopoka, nous entrons dans une forêt magnifique, aussi belle que celle de la Bolombo à Bongadanga. Que de richesses inexploitées et d'ailleurs inexploitable à cause de l'éloignement ! Nous marchons dans une pénombre silencieuse et déserte, entre des fûts de dix mètres de circonférence et de quarante mètres de haut. La piste est défoncée par des éléphants et des sangliers mais nous n'en entendons aucun. Il fait chaud et surtout moite et nous avançons d'un pas de plus en plus lourd jusqu'à deux heures de l'après-midi, après une courte halte au bord d'un ruisseau qui, nous dit-on, marque la frontière du territoire d'Oshwe. Soudain un champ de manioc. Comme des chevaux sentant l'écurie, nous accélérons mais les porteurs nous détrompent : Belonge est encore loin. Du coup nous nous sentons fatigués. En général les champs ne se trouvent jamais à plus d'une heure de marche du village. Ici, les Bolendo les ont établis à près de quinze kilomètres : sans doute est-ce pour affirmer leur droit de propriété sur ces terres. Nous continuons, interminablement : forêts, jachères, marais, encore jachères, encore marais... Vers quatre heures de l'après-midi nous débouchons dans un village. Nouvelle déception, ce n'est qu'un hameau de Belonge et ce n'est qu'à cinq heures que nous arrivons, fourbus, devant le gîte.

Le village est désert ; les hommes sont partis à la récolte du caoutchouc et le chef, Lotolia, est à Lokolama. Tout est très propre, les cases sont belles et beaucoup mieux soignées que celles des Ekonda à l'Ouest et des Bokongo au Sud. Les femmes sont coquettes, souvent jolies et presque toutes revêtues de pagnes longs. Cela nous change d'Ireko.

Curieuse tribu que celle des Bolendo qui occupent le Nord de la région de Lokolama. Entourés de races guerrières, sommairement vêtues et enduites de ngula, les Bolendo sont de bons cultivateurs, des récolteurs infatigables de copal, des

commerçants astucieux appréciant vivement tout ce qu'apporte l'argent : vêtements, pacotilles diverses mais aussi vélos et machines à coudre. La chefferie des Bolendo est une oasis moderne dans la profonde forêt des Bankutshu.

Malheureusement la région se dépeuple. Les femmes Bolendo sont attirantes et de mœurs très, très faciles : de là, une dénatalité volontaire encore aggravée par des maladies vénériennes fréquentes, encore que moins répandues qu'à Kiri : peut-être existe-t-il une prophylaxie ou des remèdes locaux. Mais il n'y a ni hopitaux, ni dispensaires, pas même de missions : Lokolama attend encore une infrastructure sociale, déjà prévue avant la guerre mais retardée par les événements.

Nous logeons dans un gîte blanchi au kaolin en nous émerveillant de voir quelques parterres de fleurs, des carrés d'oignons et de choux. Le soir, quelques jolies filles viennent se promener devant le gîte — et se font vertement rabrouer par nos ménagères qui connaissent la réputation de la région. J'en profite pour faire à mes compagnons un petit cours sur les maladies vénériennes et les moyens de les éviter : n° 1, l'abstinence ; n° 2, la ménagère, le reste consistant en expédients plus ou moins efficaces.

Reste à trouver des porteurs pour la courte étape du lendemain qui nous amènera à la plantation d'hévéa de Mantantale. Toute la population masculine du village est en forêt et je dois donc demander à nos porteurs Batua de faire encore un effort demain, en leur promettant une double ration de cigarettes : l'argent ne les intéresse pas. Je trouve heureusement une sorte d'échoppe au village qui me permet de me réapprovisionner à un prix exorbitant. Le chef des porteurs accepte gentiment et je m'en reviens rasséréiné au gîte lorsque Joséphine manque de tout compromettre : elle accourt, le visage tragique, une grande casserole vide à la main et accuse deux des porteurs d'avoir volé sa viande. Le fait est patent et à peine nié par les coupables. Que faire ? Si je les arrête, les

Batua fuiront pendant la nuit, emportant peut-être le reste de la viande. Si je n'agis pas, tout le monde se mettra à voler.

J'appelle le chef des porteurs. Il arrive l'air inquiet, se doutant du méfait de ses hommes.

— Ecoute, lui dis-je, je n'aimerais pas amarrer les voleurs, car vous m'avez bien accueilli et aidé. Mais je ne puis tout de même pas laisser mes gens mourir de faim (là j'exagère, bien entendu : il nous reste une bonne centaine de kilos de viande fumée...).

Il hoche la tête en prenant un air volontairement abruti. Alors je continue :

— Ecoute, tu es responsable des deux voleurs, puisque tu es leur chef. S'ils prennent la fuite, tu seras seul puni. Mais tout peut encore être réparé si vous m'apportez encore une antilope, demain à l'aube.

— Oui blanc, sourit le petit homme qui comprend subitement, dès qu'on parle chasse.

Nous verrons demain.

Mercredi 22. Mantantale.

A l'aube, une toux discrète me réveille. Les deux Batua m'attendent devant le gîte, une « pambi » toute fraîche à leurs pieds. Tout est bien qui finit bien : Joséphine est satisfaite, l'équité est sauvegardée, les porteurs ne se sont pas enfuis. Cela m'aurait d'ailleurs ennuyé de devoir punir ces sympathiques petits hommes.

L'étape est courte et, vers dix heures, nous entrons dans le grand village de Mantantale, groupement Yassa. Gilles, candidat-colon stagiaire m'attend : c'est un homme de taille médiocre, maigrichon, brun, les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, l'air plutôt morose comme s'il se sentait constamment attaqué. Il est vrai qu'il n'y a pas de quoi être parti-

culièrement guilleret lorsqu'on habite depuis quatre ans à deux étapes *au-delà* de Lokolama.

Qu'est-ce qu'un candidat-colon stagiaire ? C'est un homme souvent sans qualifications particulières, désireux de s'installer au Congo comme colon agricole ou industriel et qui devient, pendant quelques années, un agent auxiliaire de l'administration. Il peut ainsi se familiariser avec le pays, choisir son lieu d'installation et éventuellement son terrain, se faire connaître de la population avec laquelle il devra coexister et se mettre un peu d'argent de côté.

L'expérience n'est pas toujours un succès : beaucoup de candidats-colons finissent par s'engager comme salariés dans le privé et ceux qui deviennent des planteurs prospères sont assez peu nombreux. Gilles est sérieux mais fondamentalement malchanceux : cela se lit sur son visage. D'ailleurs, le fait d'avoir été envoyé dans ce bled inaccessible qu'est Mantantale est déjà une malchance : comment pourrait-il y créer une exploitation viable ?

Le groupement des Yassa a été choisi un peu avant la guerre comme centre d'hévéaculture indigène, à l'exemple des Poma de Bongadanga et ce pour des raisons uniquement agronomiques : sol et climat favorables. Personne ne paraît s'être soucié de l'aspect économique du programme et, depuis lors, on oblige les Yassa à planter des hévéas qui ne rapporteront pas avant plusieurs années et dont la production ne sera exportée qu'après l'établissement d'une route de 200 kms jusqu'à Oshwe et quatre ou cinq ruptures de charge jusqu'à Matadi. Un bel exemple de despotisme mal éclairé... car cette erreur ne rapportera à personne, pas même aux colonisateurs (ce qui aurait été une explication, sinon une excuse).

Les agronomes de district qui se sont successivement occupés de Mantantale ont bien compris l'absurdité du programme et se sont abstenus de bousculer les Yassa : le programme a

donc démarré très, très lentement. Mais aujourd'hui j'ai reçu l'ordre formel d'accélérer l'exécution au titre de l'effort de guerre et me voilà devant un cas de conscience. Faut-il faire semblant et continuer au même rythme, au risque de faire perdre aux planteurs les fruits aléatoires du travail déjà réalisé (70 hectares ?). Faut-il, au contraire, terminer la plantation au plus vite tout en insistant que la route d'évacuation, déjà entamée soit poussée énergiquement ? La réponse dépend d'une inconnue : les rapports de prix entre le caoutchouc et le copal après la guerre. Si le copal rapporte davantage pour un travail plus populaire, sinon plus facile, les Yassa n'exploiteront jamais leurs arbres. Si les cours du caoutchouc restent élevés l'opération, sans être brillante, rapportera quelques ressources permanentes aux planteurs et déclenchera peut-être un processus de progrès économique.

Jeudi 23

Gilles est travailleur mais négligent et brouillon. On dit qu'il a semé des mulâtres partout où il a passé, Kwango, Coquilhatville, mais je ne le crois pas, car il s'en serait occupé. Ici à Mantantale, Catherine, sa ménagère Bokongo, lui a donné une fille, Colette, jolie, sauvage et vorace enfant de trois ans.

Catherine est une grosse mégère à la mise négligée, le verbe haut, le caractère acarciâtre et, paraît-il, assez accessible pour les soldats d'escorte de son blanc, ce qui n'est pas fait pour relever le prestige de celui-ci. Nature affectueuse et sentimentale, Gilles est très jaloux de sa sorcière, se cache dans les buissons pour l'épier et lui fait des scènes sans aucun résultat pratique. Il se fait exploiter par une nombreuse belle-famille et couvre Catherine de pagnes rutilants qui vont très mal à sa croupe généreuse.

Isolé dans le milieu Bokongo, habitant depuis quatre ans

une des régions les plus reculées du Congo, Gilles aurait dû logiquement devenir une épave et c'est tout à son honneur qu'il n'ait pas sombré dans l'alcoolisme et la débauche et qu'il continue à travailler chaotiquement mais très consciencieusement, cumulant ses responsabilités d'agronome avec celles de chef de région de Lokolama (la pénurie de personnel est telle qu'on est contraint de confier de vastes régions à des candidats-colons sans formation administrative ni pouvoirs judiciaires). Il n'est pas sans culture et je trouve sur sa table un « Jocelyn » très écorné et probablement tout étonné d'être arrivé aussi loin.

Mon inspection a mal commencé : le gîte n'était pas préparé, sale, rempli de crottes de chèvre et il a fallu que j'intervienne assez sèchement pour que Gilles se décide à faire le nécessaire. Puis nous sommes partis en plantation avec Faigne et Pionso qui auront ainsi l'occasion de se familiariser avec l'hévéaculture. La plantation est moins mauvaise qu'on pouvait le craindre : mon prédécesseur Goor a bien redressé la situation et Gilles a fidèlement suivi ses instructions. Mon expérience des Poma me permet de lui donner quelques tuyaux supplémentaires qu'il écoute avec attention et intérêt. Dans d'autres circonstances, on ferait quelque chose de ce garçon, mais ici...

Faigne traîne la patte et commence visiblement sa première malaria. Rentrant au gîte il se couche ; je lui donne deux pointes de cuiller de quinine (nous la recevons en vrac et les gelules que nous sommes censés remplir nous-mêmes deviennent poisseuses, donc inutilisables). Je laisse ensuite Joséphine le dorloter, ce qu'elle fera avec incompetence mais dévouement. Le gamin a d'ailleurs surtout besoin d'être dorloté : une grosse fièvre, à son âge, dans ce trou perdu... c'en est assez pour qu'il se croie mourant.

Le soir, tranquilisé sur l'évolution de la fièvre, je vais chez notre hôte qui nous avait invité à l'apéritif : il a reçu mira-

culeusement vingt bouteilles de bière montées par la Lokoro, ma première bière depuis Kiri.

Gilles (Tata na Ngonongo pour les indigènes) habite une maison croulante à une cinquantaine de mètres du gîte, lui-même bien décrépît. Son intérieur est propre mais désordonné, ses meubles rares et rudimentaires, son confort élémentaire. Mais il est agréable et hospitalier et sa conversation n'est pas dépourvue d'intérêt : j'apprends qu'il est un Adventiste du Septième Jour, ce qui explique peut-être qu'il ait si bien résisté à l'isolement.

Nous passons une soirée paisible, buvant de la bière tiède pendant que les ramiers roucoulent sur le toit et qu'un bouc libidineux poursuit bruyamment des chèvres... chevrotantes autour de la maison. La belle-famille a momentanément disparu mais je fais la connaissance d'un jardinier boîteux et contrefait, homme de confiance de Gilles qui doit être spécialement chargé de veiller à la fidélité de Catherine.

Vendredi 24

Faigne n'a plus de fièvre mais reste encore au gîte. Nous continuons la visite de la plantation et le contrôle des inventaires et de la caisse. Toujours la même impression : de l'intelligence, beaucoup de bonne volonté et encore plus de désordre. Gilles répond parfaitement au qualificatif si expressif de « waya-way ». Un « waya waya » est un homme agité, galopant partout, donnant des ordres contradictoires ou imprécis, s'affolant, s'énervant et dépensant mille calories pour un travail qui en demande cent.

Le Longomo (chef de terre) de Mantantale vient me saluer : il était en forêt, ce qui explique qu'il ne se soit pas présenté jusqu'ici. C'est un petit vieillard ventru, la tête couverte d'une peau de léopard, un baton muni de crins d'éléphants à la main. Il me demande qui je suis, ce que je viens faire ici et pour-

quoi : de mémoire d'homme aucun agent de l'Etat n'est arrivé à Mantantale venant de Kiri et il est poliment sceptique lorsque je lui affirme que je ne suis que l'agronome de district. J'apprendrai plus tard que la rumeur publique locale a prétendu que j'étais un Américain venu recenser les richesses du Congo pour les reprendre aux Belges.

Le soir, nous nous offrons un dîner de Noël : rognons d'antilope, tomates locales et ignames. C'est délicieux.

Samedi 25

Je profite de la journée de Noël pour rédiger mon rapport d'inspection de la plantation et quelques directives techniques. Ensuite je réexamine l'état de mes crédits 1943 et je subdélègue deux mille francs à Gilles en jouant un peu sur les libellés. Il pourra ainsi renouveler le toit de sa cuisine, se faire fabriquer une armoire et recimenter sa salle d'eau. Enfin, je rédige un vade mecum de propagandiste agricole à l'intention de Faigne qui repart demain pour Kiri. Je le lui commente en ajoutant quelques conseils pratiques : ne pas se laisser griser par le pouvoir — même limité — que lui donneront la couleur de sa peau et ses fonctions, bien manger, ne pas trop boire, éviter les passades avec les filles d'une nuit, se souvenir que toute sa vie est devant lui et qu'il ne doit pas la gâcher pendant ces quelques années de brousse... Pendant ce temps, Elisa entreprend Joséphine sur ma demande : elle lui recommande de veiller à ce que Faigne prenne régulièrement sa quinine et de chasser les filles qui tourneront autour de lui. Joséphine n'est pas très intelligente mais il est de son intérêt de garder son blanc en bon état.

Dimanche 26

Faigne repart par la route que nous avons suivie. Il a le cœur un peu gros et se sent inquiet. Comme je le comprends !

Etre jeté seul au milieu des Ekonda... comment a-t-on pu l'envoyer ici ? Je lui donne une lettre pour le régional de Kiri et me promets, à mon tour, de proposer sa mutation pour une région moins difficile.

Elisa et Catherine partent également passer un jour dans le village de Catherine. Je m'occupe de mon deuxième stagiaire, Pionso, un peu négligé depuis quelques jours : on s'occupe trop peu de ces assistants agricoles, pourtant nantis d'un bon bagage technique et de beaucoup de bonne volonté. Trop souvent leurs chefs directs ne s'y intéressent pas, ne les forment pas — pour ensuite se lamenter sur leur faible rendement et sur l'incapacité des noirs. Nous retournons ensemble dans la plantation et je lui demande ensuite de mettre sur papier ses idées sur la future exploitation des hévéas. Nous passons l'après-midi avec Gilles à examiner point par point son programme 1944 et à élaborer un budget des dépenses.

Lundi 27. Safaki.

Départ vers le Sud et les villes ; vu d'ici, Oshwe est une ville. Les porteurs arrivent à l'aube mais le candidat-colon, en véritable waya-way, n'est pas prêt : il a passé la moitié de sa nuit à terminer sa comptabilité et ses procès-verbaux et n'a rien emballé. Deux heures se passent en désordre, cris, instructions confuses données au dernier moment, paiement tardif des poules et du manioc apporté hier, etc... Quand tout est prêt, on s'aperçoit que les porteurs, las d'attendre, sont rentrés au village et il faut les rappeler. Finalement nous partons, vers onze heures. Grâce à nos vélos nous arrivons à Safaki tôt dans l'après-midi et, comme il n'y a rien à faire dans ce village, nous chassons les oiseaux, abattant deux éperviers et quatre pintades qui varieront notre ordinaire. Gilles est tout heureux de passer quelques semaines à Oshwe pour élaborer les pièces annuelles : c'est son seul contact avec la « civilisation ».

Mardi 28. Lokolama.

Etape de sept heures, assez dure. Beaucoup de villages mais, entre Mimia et Inyongo, nous traversons une forêt primaire admirable.

Nous rencontrons beaucoup de Bolendo portant sur l'épaule un bâton auquel sont suspendues des feuilles de caoutchouc fumé : ils ont compris que le caoutchouc rapporte ! Les hommes sont généralement bien habillés et les femmes portent des pagnes rutilants : la région est riche et le marché de Lokolama est l'occasion de grandes réjouissances.

La piste s'élargit et commence à ressembler à une route, une route qui n'aboutit d'ailleurs nulle part ; un jour peut-être la liaison Lukenie-Tshuapa passera par ici. Nous entrons dans un « Belge »⁴⁶ bien dessiné et assez bien entretenu. L'influence des relégués Kibanguistes du Bas Congo, aujourd'hui presque tous revenus au pays⁴⁷ se fait encore sentir.

Le poste administratif est bâti entre le Belge et le centre commercial qui longe la rive : autour d'une large avenue de palmiers très vieux et couverts d'oiseaux criards s'éparpillent quelques bâtiments en briques sèches datant d'une vingtaine d'années : l'ancienne maison du chef de région qui nous servira de gîte et nous paraît un summum de confort avec ses nombreuses chambres et ses meubles vermoulus, un bureau vétuste encore utilisé par Gilles et rempli de vieux fusils à piston et de gigantesques pointes d'ivoire, le tout confisqué

⁴⁶ « Belge » : nom généralement donné aux quartiers africains des agglomérations.

⁴⁷ « Kibanguisme » : mouvement politico-religieux qui naquit dans le Bas Congo entre les deux guerres, sous l'inspiration du « prophète » Simon Kibangu. Jugé dangereux pour l'ordre établi et sous la pression des Missions catholiques, le mouvement fut interdit et beaucoup de ses adeptes furent relégués hors du Bas Congo. L'église kibanguiste est l'une des religions actuellement reconnues au Zaïre.

aux braconniers. Chose remarquable, alors que Gilles ne passe que trois à quatre jours par mois à Lokolama, le bureau n'a *jamais* été volé : nous vivons dans le pays le plus sûr du monde. À côté, une prison vide et une maison de passage à moitié effondrée. Nous nous installons, nous nous lavons rapidement et nous allons faire un tour au centre commercial.

Celui-ci se compose d'une dizaine de magasins en pisé ou en briques adobes, couverts de ndele ou de tôles hideuses, les murs bizarrement colorés. Dans chaque magasin, une chambre est réservée au commerçant européen lorsqu'il vient assister aux marchés ou contrôler ses gérants et ses capitas-vendeurs. Sept ou huit Portugais sont arrivés et nous invitent prendre un verre. Nous refusons diplomatiquement : boire de la bière chaude ou de l'aguardiente dans une pièce surchauffée, entourés d'une foule bruyante, de concubines plus ou moins légitimes, de dumba effrontées, entre des sacs de copal et de morue séchée... non merci ! Nous acceptons cependant avec gratitude un verre de bière au magasin de Marquès, qui est le seul de la région à posséder une vieille glacière à pétrole. La fraîcheur de la bière après des semaines de boisson tiède est délicieuse.

À l'extrémité du poste, la Lokoro : un corridor large de quelques dizaines de mètres, des eaux brunes descendant les quelque quatre-cents kilomètres qui séparent son origine obscure dans les marais Donkese de son embouchure dans le Lac, des snags, des îles flottantes. Rivière sinistre, serpentant interminablement dans des marécages solitaires, infestée de tsé-tsés, dangereuse et démoralisante. Dans la Province de Léopoldville Lokolama, plus encore que Ireko, est considérée comme l'*ultima Thule*, le lieu d'exil où on relègue les agents indisciplinés, ou échouent les agents malchanceux. Leur vie n'est pas rose : Oshwe est à six jours de route, le médecin est encore plus loin, à Brabanta sur la rive sud du Kasai, soit huit étapes supplémentaires. Ni ravitaillement régulier, ni livres,

ni courrier. Une région ni trop riche ni trop pauvre, ni trop facile ni trop difficile, assez peu peuplée, de la forêt et de l'eau. Trois ou quatre visites par an : le chef du territoire, l'agronome, parfois un commissaire de district, exceptionnellement un substitut, sans compter les commerçants — souvent peu intéressants — et les missionnaires, dont les sujets de conversation sont généralement limités.

Des hommes ont tenu trois ans dans cette solitude, sans même un congé de détente. Beaucoup ont flanché avant : Lokolama a la triste réputation de « casser » ses résidents, soit qu'ils se dégradent au contact de filles trop faciles, qu'ils sombrent dans l'alcool et le chanvre, qu'ils deviennent neurasthéniques ou même psychopates. Deux agents sont devenus fous à Lokolama depuis dix ans, sans compter l'administrateur assistant qui, dans une crise de cafard, s'est jeté dans la Lokoro il y a trois ans et fut repêché de justesse.

Quand on visite ce poste oublié, on pourrait se demander ce qu'il doit à la colonisation. Bien entendu, je le vois dans des circonstances exceptionnelles : la guerre a mobilisé près du tiers du personnel territorial, la relève d'Europe n'arrive plus depuis 1940 et des agents temporaires se voient investis de fonctions pour lesquelles ils ne sont pas préparés. Autrefois, le poste devait être mieux soigné, les pistes et pontages mieux entretenus, mais c'est à peu près tout : pas d'hôpital, pas de dispensaires, quelques modestes écoles primaires, pas de routes. Pourtant, les Belges ont apporté deux choses importantes et porteuses d'avenir. La sécurité d'abord : les guerres tribales ont disparu, les rixes et les crimes sont très rares ; ensuite, un courant commercial encore peu diversifié mais qui s'amplifie chaque année, créant des besoins et par conséquent une activité : les Bolendo sont déjà entrés de plein pied dans une économie de marché. Lorsque la guerre finira, le Congo — qui a bien mûri depuis 1940 — partira de l'avant : déjà Oshwe sent les premiers souffles du changement sous l'impulsion éner-

gique de Decorte, bientôt la route atteindra la Lokoro et avec elle la médecine et l'enseignement. Quant à dire si les Bankutshu en seront plus heureux... qui pourrait apprécier notre prospérité confortable en termes de bonheur personnel ?

Mercredi 29

Marché de caoutchouc avec ses couleurs, ses cris, ses rires, ses marchandages interminables. Les Bolendo ont bien travaillé et les commerçants, satisfaits, invitent Gilles à une soirée qui promet d'être animée. Je ne l'accompagne pas : j'évite ces guindailles où on se saoule au vin acide et qui dégénèrent en coucheries. Non par vertu mais par pudeur.

Vers huit heures du soir, je vois arriver notre ravitaillement : d'abord les Batua, que le chef du centre a envoyé à la chasse, nous rapportent un potamochère, deux kulupa et une inkuta, cette petite antilope grise dont la viande rappelle le veau. Ensuite viennent les pêcheuses avec près de quarante kilos de crevettes vivantes qu'elles déversent en tas sur la barza et qu'il faut pourchasser dans toute la maison. J'en fais porter deux seaux au Révérend Anderson, qui vient d'arriver de Bosobe.

Une jeune porteuse de crevettes, assez jolie, s'attarde devant le gîte, espérant visiblement passer de la pêche au péché mais je ne me laisse pas séduire : je tiens à ma santé. Bien m'en prend car, vers neuf heures, nos ménagères arrivent, se méfiant des tentations féminines de Lokolama. J'envoie discrètement un boy prévenir Gilles.

Jedi 30. Bolongokele.

Les bagages partent le matin. Nous restons au gîte jusqu'à midi pour terminer les statistiques du marché et préparer le calendrier agricole des Bolendo, combinant caoutchouc, copal, pêche et cultures vivrières. Ce n'est pas facile et Tata na Ngonongo avec ses quelques moniteurs aura fort à faire pour

le mettre à exécution. Encore les Bolendo sont-ils actifs et aiment l'argent : plus à l'Est, la chefferie des Bolongo, la plus reculée du Territoire, est beaucoup plus difficile : elle est restée très traditionaliste, s'adonnant avec passion à la pêche et à la chasse et indifférente à l'économie de marché. On raconte qu'on y enfume encore les morts sur des claies, près des cases : légende ou réalité ? En tout cas, dès qu'on s'efforce de les faire travailler à leurs cultures vivrières, au désherbage des pistes ou au nettoyage des villages, les Bolongo partent en forêt et se cachent pendant des mois dans les solitudes qui s'étendent jusqu'aux Kundu de Monkoto et aux Donkese du Kasai.

Vendredi 31. Bosongolongo.

Nous réveillonnons modestement d'un cuissot d'antilope en finissant la dame-jeanne de vin Nabao de Gilles. Réveillon maussade et un peu cafardeux. Cette guerre traîne interminablement. Comment vivent-ils là-bas, sous l'occupation ?

1944

Janvier

Samedi 1^{er}. IlangatURI.

Jour de l'An et étape. Nous marchons six heures. IlangatURI est un grand village avec un gîte à moitié ruiné, d'une saleté repoussante.

Toute la région est en effervescence à cause des Batua de Nkaw. Une fois de plus. J'ai déjà raconté que les Batua de la région se distinguent des autres pygmées du Lac par leur esprit intraitable et farouche. Ils n'ont été réellement stabilisés

(et encore...) qu'en 1925 et, jusqu'alors, ils nomadisait dans les marais séparant la Lokoro de la Ngangi et du Lac. Les missionnaires d'abord, ensuite les territoriaux ont réussi peu à peu à établir le contact, les uns en les soignant et leur parlant du Christ, les autres en facilitant leurs opérations de troc avec les Bankutshu (Bokongo, Batitu, Bidjienkamba). Depuis, les Batua ont construit des petits hameaux en feuilles près des villages Bantu. Ils y passent de temps en temps pour échanger de la viande fumée contre des cigarettes et de la pacotille : certains commencent à cultiver de petites parcelles vivrières et Costa, un de mes propagandistes agricoles, a même réussi à leur faire planter un peu de coton, ce qui est un véritable exploit, encore qu'inutile. Mais, de temps en temps, ils ont un accès de violence, blessent ou tuent pour disparaître ensuite en forêt pendant des mois. Seul le besoin les fait ressortir : ils livrent alors un coupable (qui n'est parfois qu'un bouc émissaire). Les Bankutshu en ont peur tout en affectant de les mépriser.

Il y a environ un mois, un pygmée a blessé à coups de machette une jeune Bokongo enceinte et menacé son garçon de sept ans. Les habitants de Nkaw ont arrêté et envoyé à Oshwe, par représailles, la famille du coupable. Les autres pygmées se sont enfuis, après avoir blessé quelques hommes par un tir plongeant de flèches, lancées à partir de la forêt. Depuis lors, la région est restée calme mais les Bokongo ne sortent plus qu'en groupe et se terrent dans leurs cases la nuit. Espérons que nous n'aurons pas à jouer aux pacificateurs entre deux nuages de flèches.

2 janvier. Kilomètre 50.

Deux heures à travers les jachères d'Ilangaturi nous ramènent à la piste que j'ai suivie en 1943. Depuis lors, plusieurs centaines de relégués Bakongo (ne pas confondre avec

les Bokongo), adeptes de Mpadi Simon⁴⁸ y sont installés et ont construit des villages baptisés de noms kilométriques : kilomètre 27, kilomètre 50, etc. Les hommes travaillent à la route (au salaire légal), les femmes ont établi des cultures de vivres et d'urena. Ces Bakongo du secteur Lunzadi en territoire de Thysville sont plus actifs, mieux organisés que la population locale : leurs champs sont plus vastes et mieux soignés, leurs cases carrées, en pisé sont plus grandes et plus propres. On trouve des charpentiers dans chaque village. Les relogés ont peu de contacts avec les Bankutshu qu'ils méprisent tout en les craignant. Ils ne subissent aucune des contraintes des prisonniers ou des concentrationnaires, à part l'interdiction de quitter le territoire de leur village, la fréquence des appels et des contrôles, la censure du courrier. Régime très libéral donc mais relégation tout de même et, derrière la correction de l'accueil, les visages restent fermés. Nous ne sommes pas seulement le colonisateur, nous sommes l'infidèle.

Ces sectes du Bas Congo, éternellement combattues, éternellement renaissantes, sont-elles une réaction aux erreurs de la colonisation ou un des premiers témoignages de sa réussite ? Quelle est, dans la répression, la responsabilité des Eglises établies ? Où se termine l'exercice légitime de l'autorité et où commence l'abus de pouvoir ? Aucun régime, aucun gouvernement d'un pays en pleine construction ne pourrait admettre sans réagir le refus des impôts ou le non-respect des lois et la plupart seraient bien moins indulgents que nous. Et pourtant, avons-nous le droit moral de sévir ? Saint Etienne devant les Phariséens, Saint Paul devant la justice romaine étaient aussi des semeurs de trouble et un défi à l'ordre établi.

En attendant, il faut du caoutchouc, de l'huile et du coton :

⁴⁸ « Mpadi Simon » — fondateur d'un mouvement prophétique de la mouvance kibanguiste.

d'abord pour libérer l'Europe certes, mais aussi pour éviter à l'Afrique une tyrannie raciste impitoyable.

La route a progressé depuis sept mois et la trouée des abattis atteint déjà le kilomètre cinquante. Le terme « marche de la civilisation » a été employé à tort et à travers mais devant cette progression régulière vers les pauvres villages des Bokongo on en a la sensation presque physique. Et le fait que la main-d'œuvre travaillant sur la route soit en partie composée de relegués victimes de leurs convictions politico-religieuses, illustre bien l'ambiguïté inévitable de toute œuvre humaine.

Lundi 3 janvier. Oshwe.

Dure étape de cinquante kilomètres. Toujours des chantiers, des camps en feuilles, des tronçons de forêt abattue séparés par de la forêt intacte. A quatre kilomètres de la Lukenie nous débouchons dans l'« esobe » aux herbes jaunes, notre première savane depuis novembre. Quelques pas encore, les plus durs, sur l'embryon de pontage que construisent les Batitu, une courte traversée en pirogue et nous voilà attablés dans une vraie maison devant une bouteille de bière fraîche.

Gilles restera quinze jours à Oshwe pour terminer ses rapports annuels et reprendre contact avec le personnel du territoire. Je vais descendre la Lukenie en pirogue jusqu'aux Babaïe, dernière étape de mon voyage.

Jeudi 13. Tolo.

Deux jours de rivière, dans une longue pirogue qui contient ma suite et mes bagages. Soleil aveuglant, tsé-tsés qu'on pourchasse de son mieux à coupe de sese, crampes. Je loge à Pompombo, chez un exploitant forestier, Flamand taciturne et travailleur qui vit avec sa femme et son fils d'une vingtaine d'années.

Vendredi 14. Duma.

Duma est le principal village des Babaïe, peuplade d'origine Mosakata mais fortement kunduisée. Seul groupement de son ethnie au nord de la Lukenie, ils ont subi l'influence et — jusqu'à notre arrivée — la domination de leurs voisins Mbelo et Bidjienkamba. Du coup, ils sont devenus encore plus intraitables qu'eux et leur « mauvais esprit » est connu dans tout le District. J'ai du temps à perdre (le courrier du Lac ne passe à Kutu que dans huit jours) et j'ai décidé d'imposer une fois pour toutes l'exécution de l'effort de guerre aux deux villages les plus « durs », Duma et Libo. Un de mes agronomes-adjoints y a été très mal reçu récemment et il importe de rétablir le prestige du service de l'Agriculture.

Je ne suis pas trop mal accueilli à Duma. Les champs sont dans l'ensemble corrects mais le coton est maigre. Dans cette région à climat presque équatorial le coton donne des rendements médiocres et c'est une aberration que d'obliger la population à le cultiver. Je me suis promis de n'infliger aucune sanction pour non-exécution des obligations cotonnières. d'autant plus qu'il est enfin question (mon prédécesseur s'est battu pour cela) de remplacer le coton par l'urena⁴⁹ beaucoup plus populaire et rémunérateur. Toutefois je serai intransigeant pour les cultures vivrières et le caoutchouc.

Duma est le siège d'une mission scandinave tenue par un nordique perpétuellement fatigué et boudeur, mal aimé et dès lors persécuté par la population, exemple parfait d'une vocation ratée. Je lui rends une visite de politesse. Sa maison est assez coquette vue de l'extérieur mais désordonnée et quelque peu négligée à l'intérieur ; sa femme, longue et pâle ressemble à une girafe rachitique qui aurait enfanté deux lapins albinos mal nourris : un fils et une fillette. Il me reçoit assez

⁴⁹ « Urena lobata » : jute africain.

cordialement et, pendant une heure, je dois écouter le récit de ses malheurs et de ses démêlés avec l'administration, la population, les missionnaires catholiques et même les autres missions protestantes. Ses deux petites tournées annuelles prennent des allures d'Odyssée (alors que le sexagénaire Andersson passe deux cents nuits par an dans les gîtes d'étape). Que peut apporter aux Congolais ce geignard anémique ? Il ne s'anime un peu qu'en parlant de sa Scandinavie natale où il fut mécanicien. Que n'y est-il resté ?

Samedi 15. Libo.

Je pars seul en bicyclette pour surprendre les hommes au village. Quelle naïveté : les Libo sont bien trop astucieux pour se laisser prendre à des ruses aussi élémentaires. J'ai été signalé et je trouve le village vidé de ses hommes. Seuls sont restés les femmes, les vieux, le capita — cet éternel amortisseur coincé entre les villageois et l'administration — et, bien entendu, le moniteur agricole, une sorte de cosaque moustachu qui n'a pas peur de ses planteurs et leur parle vertement... quand il les voit. Eux aussi apparemment n'ont pas peur de lui car les quelques champs rencontrés le long du sentier sont petits et négligés. Et les cahiers de récolte du C.T.C. qu'il détient sont désespérément vides.

Du coup la moutarde me monte au nez. Je passe mon vélo au moniteur qui portera à Duma un message pour mon caporal d'escorte : il doit trouver dix porteurs, dire à Elisa d'emballer le strict nécessaire pour quelques jours et de venir me rejoindre avec le cuisinier. Lui-même et ses deux soldats convoieront les cartouches. Le moniteur part, l'air satisfait et j'appelle le capita qui, très ennuyé, s'approche en trainant la jambe :

— Où sont tes hommes ?

— Blanc, ce n'est pas ma faute, tu les connais, ce sont des

« bassendji » (rustres)... et puis ils pensaient que tu ne resterais pas loger.

Voilà qui est bon : ils sont donc partis sans vivres et sans nattes et doivent tourner en ce moment autour du village en se demandant comment sortir d'une situation embarrassante. Aucun agent de l'Etat n'a logé à Libo depuis le début de la guerre : on se contentait d'y passer une heure, dans la solitude.

— Ah, ils croyaient que je ne logeais pas? Eh bien, je me plais ici et je vais y rester, peut-être même une semaine (son visage s'allonge), jusqu'à ce que j'aie fait connaissance de tes hommes et contrôlé leur travail. En attendant, fais moi nettoyer le gîte et apporter l'eau et le bois. Beaucoup...

Affolé, le capita court mobiliser les femmes ; je soutiens son autorité par d'effroyables menaces que je serais bien en peine d'exécuter. Une partie des réquisitionnées nettoie le petit gîte en soulevant des nuages de poussière et évacue des monceaux de crottes de chèvres. Les autres m'apportent une trentaine de Calebasses d'eau et près de cinq stères de bois.

Vers quatre heures arrivent quelques malles, les soldats, les boys, une Elisa renfrognée et le moniteur, hilare. J'ai fait préparer pour la suite les cases des fuyards — des célibataires, bien entendu, car je ne veux de fraternisation que consentante. J'enjoins aux soldats de se conduire correctement. Puis je pars avec le moniteur recenser quelques champs. Ils sont vraiment très mauvais : à force d'être cabochards, les Libo négligent même leurs cultures vivrières. Je note les pires.

Au coucher de soleil une dizaine d'hommes se présentent à l'appel, l'air penaud. A tout hasard ils m'apportent un potamochère que je leur achète. Puis ils me tendent leurs cartes de production de caoutchouc (sous-entendu : tu arrêteras l'un ou l'autre d'entre nous mais au moins tu partiras). Je reste intransigeant :

— Onze sur quarante-cinq ce n'est pas assez, je veux les voir tous.

Et je fais découper le cochon et allumer la lampe.

Le lendemain-matin ils sont dix-sept. Pas assez. Je les envoie sarcler leurs champs sous la conduite du moniteur. Puis, pour impressionner les bagarreurs éventuels, je fais ostensiblement nettoyer les quatre cents cartouches réglementaires de mes trois soldats. Cent-trente cartouches par arme, alors que leurs vieux fusils Gras exploseraient après la cinquième, en admettant que nous ne soyons pas écharpés avant... quel bluff ! Les soldats, qui ont le ventre plein et ont probablement passé une agréable nuit comprennent le jeu, font briller les douilles et les alignent devant le gîte en rangées impeccables ; quelques vieux et une bande de gosses les regardent silencieusement. Puis, je remets les cartouches dans la malle en fermant soigneusement le cadenas : on n'est jamais assez prudent avec les armes à feu.

Le jour passe, je termine le contrôle des champs et commence mon rapport de voyage. Vingt-trois hommes viennent à l'appel du soir : il en manque vingt-deux — je reste.

Lundi 17

Je fais chercher du latex en forêt et procède à la démonstration habituelle. Mon rapport a bien avancé.

Vers trois heures le moniteur arrive, triomphant :

— Mondele bilanga, ils sont quarante !

Restent cinq, mais ils peuvent être malades, en visite, en fuite pour des délits graves, que sais-je ? De mon point de vue, Libo s'est incliné et j'ordonne de faire l'appel général.

Les soldats, qui avaient quelque peu succombé aux délices de Capoue (je soupçonne le village de leur avoir délégué quelques dumba pour les amadouer) se souviennent tout à coup qu'ils sont les défenseurs de l'ordre et qu'ils vont avoir affaire à

quelques dizaines de gaillards pas commodes. Je leur dit de rester calmes et détendus.

Reste maintenant à choisir une ligne de conduite. Il faudra punir : les Libo s'y attendent, l'ont accepté et seraient complètement désorientés s'ils s'en tiraient avec une admonestation. Mais l'excès de sévérité pourrait les faire fuir, se rebeller ou, au minimum, se promettre de ne plus jamais se présenter à l'appel d'un agronome : il faudra donc doser soigneusement les sanctions, d'autant plus que je reste décidé à ne punir personne pour non-exécution de cette ultime campagne cotonnière. Mais pour l'effort de guerre, je sévirai.

Je commence par un discours traduit (et probablement amplifié) en Mobaï par le moniteur agricole qui vit un des plus beaux jours de sa vie. Je leur annonce une punition sévère, en spécifiant cependant qu'elle ne dépassera pas, au pire, un mois de prison. Puis je juge ceux qui n'ont pas produit de caoutchouc — ou des quantités dérisoires. La plupart n'ont pas atteint la norme, mais on ne peut condamner les trois-quarts des hommes valides d'un village... Cela donne deux condamnations à un mois, cinq à quinze jours, trois à une semaine — et un acquittement. Mon deuxième, depuis que je suis juge de police : le jugement était presque terminé lorsque le prévenu a sorti du tréfond de ses vêtements un papier froissé prouvant qu'il venait de faire soigner une hernie à Bokoro, excuse valable s'il en est. Que ne l'avait-il dit plus tôt ? Tant pis, je continue et je rédige un bel acquittement qui diversifiera mes statistiques judiciaires.

Il me reste une heure de clarté, le temps d'arriver au gîte, plus confortable, de Duma. Je fais mettre symboliquement le brin de « kekele » traditionnel au cou des condamnés et je dis adieu aux autres en leur recommandant d'exécuter leurs obligations de guerre, d'apprendre à cultiver la fibre, d'étendre leurs cultures vivrières et de se présenter aux appel des agronomes. Cela se termine plutôt bien : les condamnés acceptent

l'emprisonnement avec une apparente philosophie alors que les autres villageois se montrent presque cordiaux. Mais on se bouscule pour porter mes bagages : un bon « Boula » est encore meilleur lorsqu'il est loin.

Départ victorieux, avec le sentiment d'avoir « eu » Libo et vengé des générations d'agronomes frustrés. Pourtant, en traversant la forêt qui sépare Libo de Duma je me demande si ma satisfaction vient du sentiment d'avoir accompli mon devoir d'agent de l'Etat, de la volonté de faire produire du caoutchouc ou simplement d'avoir mieux réussi que les autres et « maté » de fortes têtes. Et je pense combien est mince la barrière séparant l'exercice du pouvoir de l'abus de pouvoir.

*

**

1982. Près de quarante ans après, je me repose les mêmes questions. Car enfin nous avons joué, les Libo et moi, à un jeu subtil dont il fallait connaître les règles et les limites. Le fait que les villageois ont compris que j'étais prêt à passer tout le temps nécessaire dans leur village les a obligés à choisir entre les inconvénients de la soumission et ceux d'un séjour prolongé en forêt. Ils se sont dit sans doute que je leur appliquerais les sanctions réglementaires qu'ils connaissent fort bien et ont choisi la soumission. Et celle-ci n'a pas été une feinte puisque, de totalement négatifs, ils sont devenus depuis des participants médiocres mais tolérables à l'effort de guerre. De mon côté, j'ai tenu mon escorte en main et j'ai eu le triomphe modeste. Et cela a réussi parce que les Babaïe n'ont pas de sérieux motifs de mécontentement, que la chasse est bonne et que le copal et le poisson se vendent bien.

Mais supposons qu'un exalté ait ameuté le village, qu'une autorité tatillonne ou injuste les ait préalablement énervés, que mes soldats se soient mal conduits, que j'eusse essayé sottement de les humilier... c'était l'incident, la flèche qui part

toute seule, l'envoi d'un peloton en occupation, tout le processus heureusement rare (je n'en ai personnellement jamais vécu) de la révolte et de la répression. Et mon opération-prestige se serait terminée par des morts d'homme... Je comprends mieux depuis comment l'exercice — même mesuré — du pouvoir peut déclencher la violence.

Il y a eu des révoltes et des émeutes dans les campagnes congolaises mais, jusqu'à 1958, elles ont été l'exception plutôt que la règle : une sorte de complicité, faite de cordialité bougonne et parfois d'estime mutuelle liait les agents de brousse à leurs administrés ruraux et, de part et d'autre, on a généralement respecté la règle du jeu. Les administrations nationales des jeunes états africains n'ont pas encore réussi, dans l'ensemble, à reconstituer des rapports aussi féconds : peut-être parce qu'on accepte d'étrangers, que l'on sait ou espère passagers, ce que l'on n'admettrait pas d'un concitoyen.

*
**

Mars 1944

Changement de décor : je parcours l'est et le sud-est du territoire de Banningville, pays de collines, de savanes et de maigres galeries forestières. Ces sols pauvres, cultivés par une population passive ont un faible potentiel économique. On se demande d'ailleurs si les villageois sont passifs parce que pauvres ou pauvres parce que passifs. Mais on ne voit pas comment les arracher à la médiocrité de leur vie actuelle sans une autorité plus forte que la nôtre et plus autochtone. C'est d'autant plus curieux que l'on produit beaucoup d'urena dans les galeries forestières du centre du territoire et que le district du Kwilu, plus au sud, est une région huilière populeuse et active.

A mon retour, je passe deux jours à Kutu. Le chef du Territoire est en tournée et c'est le chef de poste, le vieux « Matalala » qui m'accueille. Cette gloire du Lac est arrivée au Congo en 1896 comme géomètre ; il terminait son premier terme à Boma au moment de la révolte du fort de Shinkakasa, en 1900. Ensuite, il a quitté l'administration et s'est installé à son compte. Deux fois millionnaire, deux fois ruiné, divorcé, ayant perdu ses enfants de vue, il finit ses jours en refaisant une deuxième carrière à l'Etat. Les Congolais respectent son âge et il est encore très capable de tenir une comptabilité et de diriger un poste. Toujours optimiste, l'esprit jeune et caustique, il me parle de ses projets : passer une semaine en Europe après la libération, rien qu'une, le temps de perdre dix mille francs aux courses, de boire une gueuze et de bavarder avec quelques jolies filles. Puis il reviendra mourir en Afrique.

Mai 1944

Je reviens chez les Basakata, en route pour Oshwe. Nous examinons la situation agricole avec le joyeux Jef faisant fonction de commissaire de district. Semaine tumultueuse où nous prenons notre petit-déjeuner à midi et soupçons à trois heures du matin. Mais Jef, de même que l'administrateur Costes sont efficaces entre deux guindailles et le travail progresse bien. Le succès de l'urena est étonnant. Je prévois, après une série de coups de sonde, que la récolte de la première campagne dépassera le maximum jamais atteint par le coton. Les planteurs Basakata, qu'on ne voyait presque jamais, se laissent maintenant approcher dans leurs champs et paraissent enchantés. Pourquoi diable a-t-on attendu si longtemps à Léopoldville ? Pourquoi ne pas se concentrer sur les vraies zones cotonnières ?

Juin 1944

Mercredi 1^{er}. Bosobe.

Il faut sauver de l'oubli l'histoire du W.C. ensorcelé de Bosobe, en l'élaguant des détails scatologiques. La maison de passage de Bosobe a deux cabinets, dont l'un est en ruine. Ces édifices de brousse se composent de quatre murs, d'un toit en ndele, d'un trou profond de quelques mètres et d'un siège en sticks ou en planches, selon l'importance du gîte.

Le W.C. en ruine a été abandonné après deux incidents qui ont convaincu blancs et noirs de ce qu'un elima n'en voulait pas à cet endroit-là.

Alvarez, un commerçant portugais d'une cinquantaine d'années fut la victime du premier. C'était un gros quadragénaire connu pour un tempérament effervescent dont il collectionnait et répandait les conséquences avec une indifférence irresponsable. Le visage couvert de taches suspectes, il ressemblait aux antiques images de pestiférés en début de maladie, au point qu'on n'osait plus boire et manger chez lui.

Un jour qu'il utilisait le W.C., jusque-là parfaitement inoffensif, il entendit brusquement en dessous de lui un bruit étrange et affreux, plein de rage et de dérégulation, qui le fit jaillir, culotte basse, hors de l'édicule et se réfugier dans sa maison à la stupéfaction générale. En fait ce n'était qu'un bouc égaré tombé dans le trou et fort mécontent de ce qui lui arrivait. Mais le bouc étant symbole de luxure, Alvarez se persuada que le diable lui-même était venu le narguer : la rumeur prétend qu'il a changé de vie depuis, ce qui est probablement faux.

La seconde manifestation du *poltergeist* eut pour victime un brave Père en tournée, indiscutablement vertueux, lui. Confortablement installé, il allumait sa pipe, lorsque le WC fit éruption : une explosion de gaz de fosse, probablement. Projeté

avec le siège, le toit et les murs sur la place publique, le Père s'en tira heureusement avec quelques bleus. Mais l'installation fut abandonnée à jamais et les ruines éparses restèrent *in situ*, témoignage de la puissance de l'esprit du lieu.

Lundi 6 juin. Oshwe.

Accès de malaria hier. Je me suis couché tout grelottant vers sept heures. Le matin, Decorte me réveille en tambourinant sur ma porte : les Alliés ont débarqué en Normandie ! Nous passons la journée accrochés à sa radio. Hélas, la mienne est en panne, piles déchargées. Mercredi je dois partir pour Lokolama et Mantantale : trois semaines sans nouvelles !

Mercredi 8 juin. Km. 27.

Compatissant, le chef du Territoire promet de m'envoyer tous les trois jours, un planton cycliste porteur des derniers bulletins. Ainsi les noms de Caen et de Vitebsk vont se mêler, au cours de cette tournée aux noms chantants des villages Bankutshu.

Les abattages de la route de Lokolama arrivent déjà aux jachères de Nkaw et l'assiette est nettoyée et aplanie jusqu'au kilomètre 25. Rien de plus émouvant que cette lente avancée à travers la forêt équatoriale.

Vendredi 20. Sur la Lokoro.

Je descends en baleinière à pagayes de Lokolama jusqu'aux Batitu du Nord, trop rarement visités. Sur mes genoux, mon 10.75 qui me sert uniquement à tirer — et le plus souvent à rater — les canards sauvages. Soudain nous croisons un éléphant adulte qui traverse pacifiquement la rivière à la nage. Les pagayeurs s'excitent et poussent la baleinière sur l'animal : ils savent qu'un éléphant qui traverse à la nage ne se laisse dis-

traire par rien et continue imperturbablement jusqu'à ce qu'il prenne pied.

— Tue le, blanc, me crient-ils, tue le !

Je refuse. Dans ces circonstances, ce ne serait pas de la chasse mais un meurtre. Et puis, j'ai pour mission de faire respecter la législation et l'éléphant est strictement protégé, sauf pour la défense des personnes et des biens, ce qui n'est manifestement pas le cas ici. Nous frôlons la bête et je lui donne trois grands coups du plat de la main sur le dos : il les sent à peine et continue imperturbablement. Arrivé sur la rive il se retourne, la trompe levée, lance un barrissement mécontent et disparaît dans la forêt. Furieux, les payeurs se taisent jusqu'à l'arrivée : j'ai perdu tout prestige chez les Batitu Nord.

Domage que je n'ai pas d'appareil photographique...

Juillet 1944

A peine revenu à Inongo, j'attrape une terrible rage de dent la veille du 21 juillet. Ni analgésiques, ni fortes doses d'alcool n'y font rien et, après dix jours d'insomnie et de quasi-diète le médecin, impuissant, me conseille de descendre chez le dentiste le plus proche... à Léopoldville. Hélas, le « Houthulst » vient de partir et je me sens tout à fait incapable d'attendre encore cinq semaines !

Août 1944

Début du mois, n'y tenant plus, je décide d'aller à Bolobo sur le Fleuve, 8 étapes à pied, pour y attraper un des nombreux bateau qui y font escale. Je laisse Elisa à Inongo.

Voyage pénible, nuits interminables et humeur massacante. Finalement le cuisinier réussit à me faire dormir en me faisant

mâcher je ne sais quelle décoction végétale. Je trouve le « Reine Astrid » à Bolobo et j'apprend la trouée d'Avranches et le déferlement des Russes en Russie Blanche et en Galicie. A Léopoldville, je me fais enfin arracher ma molaire infectée et je reste quelques jours pour travailler dans les bureaux de la Province. Assez peu d'ailleurs, car la ville suit fiévreusement la brusque accélération de la guerre : libération de Paris, capitulation de la Roumanie.

Septembre 1944

Enfin, la Belgique est libérée ! On fête la libération de Bruxelles au Parc De Bock, dans une ambiance déchaînée, mélange surprenant de cérémonie officielle, de kermesse breughelienne et de fête bantoue. Le Gouverneur général Rijkmans a comme toujours été parfait : simple, émouvant et aussi à l'aise quand il entraînait sa femme dans un « cramignon » tumultueux que lorsqu'il fit respecter une minute de silence pour les morts de la guerre. Les noirs ont été nombreux et chaleureux mais sans fraternisation : les barrières de couleur ont à peine été effleurées.

Bientôt des lettres de la maison !

Octobre 1944

Mercredi 5. Semendua.

Me revoilà dans la Lukenie. La campagne des fibres sera encore meilleure que prévu et les planteurs gagneront le double de l'an dernier. Voilà qui justifie les efforts des agronomes de district du Lac depuis cinq ans !

Jeudi 15. Bumbuli sur Lukenie.

Je remonte la Lukenie sur le « Demer » pour une tournée chez les Etwaoli-Bokala, à l'extrême limite du District. Ce sont deux peuplades apparentées mais qui ne s'aiment guère, réunies en une chefferie pour des raisons de convenance administrative et dirigées par un Etwaoli, Lomami, dont la réputation est exécrationnelle. Les Bokala sont frustes et méfiants. On ne les a pas imposés de caoutchouc mais de fibres et surtout de cultures vivrières qu'ils négligent particulièrement.

Voici l'embarcadère de Bumbuli d'où part la piste qui mène à Bumbuli-village, à cinq kilomètres à l'intérieur. La rive est noire de monde : capitas-vendeurs et travailleurs chargés de paniers, de malles et de sacs se bousculent pour monter sur le bateau. Que se passe-t-il ? Répondant à mes questions les fuyards me disent que le village où je vais s'est révolté contre le chef Lomami, qu'un policier a été tué à coups de flèche et que Lomami est assiégé dans une case du village.

Voilà qui est ennuyeux : je n'ai que deux soldats d'escorte et aucune autorité sur les policiers de la chefferie. Ceux-ci sont d'ailleurs des Etwaoli pour la plupart et leur intervention ferait plus de tort que de bien : je n'ai tout simplement pas les moyens matériels de rétablir l'ordre. D'autre part, si je reste sur le bateau ou si je descends en pirogue à Oshwe, les Bokala se croiront sûrs de l'impunité et penseront que l'État a peur d'eux. L'émeute se transformera en rébellion, il faudra envoyer la Force Publique, les femmes et les enfants se cachent en forêt, il y aura des morts et l'insécurité s'installera pour plusieurs mois dans ces marches sauvages qui nous séparent du Kasai. Me dérober serait une démonstration de faiblesse, la dernière chose à faire dans une telle région à un tel moment — et j'y gagnerais une belle réputation de couraïse. Décidément, il faut y aller.

Nous débarquons, la population étrangère du centre com-

mercial s'embarque, le bateau part et je reste seul sur la rive avec Elisa, flegmatique, un planton résigné, deux boys inquiets et deux soldats effrayés.

Il me faut maintenant des porteurs ; j'envoie un travailleur, resté sur place parce que Bokala va me chercher quarante porteurs à Bumbuli. J'espère que les villageois seront tellement surpris de voir un agent de l'Etat débarquer quelques heures à peine après le meurtre qu'ils me supposeront porteur d'un « ndoki » et se soumettront. Ce sera, en tout cas, un bon test pour la suite des événements et, au pire, j'ai trois fusils, trois cents cartouches (pratiquement inutilisables il est vrai) et les fuyards ont laissé plusieurs pirogues, ce qui me laisse une certaine liberté stratégique.

Deux heures passent. Il est quatre heures de l'après-midi et nous devons avoir quitté la rive avant cinq heures si nous voulons arriver au gîte pendant qu'il fait encore clair. Je n'aimerais pas entrer dans un village hostile par nuit noire...

Quatre heures-quart. Quelques hommes apparaissent sur le sentier menant à l'intérieur. Ils sont désarmés et n'ont pas mis de « ngula » : tout est donc normal jusqu'ici. Je les accueille comme si de rien n'était. Dûment stylés, mes boys les informent que je suis l'agronome de district venu pour contrôler leurs cultures vivrières. Ils chargent mes bagages et s'en vont sans chanter : pas très bon, cela.

Maintenant je suis à leur merci. Mes soldats m'ont supplié de leur donner quelques cartouches (enfermées dans une malle en fer) et de marcher entre eux. Je les ai remercié de leur sens du devoir, tout en refusant leur demande : ce sont de jeunes recrues originaires d'une tribu pacifique du Kasaï et très nerveuses. Au moindre mouvement jugé suspect des porteurs, ils sont capables de tirer (probablement mal) et déclencheront les événements mêmes que je veux éviter. Comme seule concession, j'ordonne aux porteurs de la malle-cartouches de ne pas

s'éloigner, de même que le planton portant ma 10.75 chargée mais non armée.

Nous arrivons au village de Bumbuli, agglomération assez misérable au milieu d'une savane maigre entourée de forêt. Les cuisines fument : les femmes sont donc restées chez elles, ce qui est bon signe. Le capita et le juge sont venus m'accueillir, une poule et deux œufs dans les mains.

Je m'installe en prenant soin de ne me montrer ni trop exigeant, ni trop conciliant pour les corvées habituelles : eau, bois, nourriture pour l'escorte. Je paie rubis sur ongle mais au juste prix. Le capita reçoit l'ordre de faire venir tous les hommes à l'appel le lendemain à six heures, afin de m'accompagner dans leurs champs. Il acquiesce sans commentaires. Puis je demande d'un ton indifférent et en indiquant la cabane et les deux petites maisons qui servent de caravansérail au chef :

— Lomami est là ?

Il murmure une réponse indistincte et s'en va.

La nuit tombe. Boys et soldats se sont installés ensemble, dans une annexe de la cuisine ; ils n'iront certainement pas courir les filles ce soir...

Peu à peu le silence tombe sur le village éloigné d'une centaine de mètres. J'entends des pas sur la barza arrière, une conversation à voix basse et un des soldats entre, me salue et dit : « Le chef veut te parler ». Comme je le prévoyais, il a attendu la nuit pour sortir de son repaire.

Lomami, chef des Etwaoli-Bokala est un vieil homme d'aspect décrépit, de très mauvaise réputation et dont le dossier de révocation pour abus de pouvoir est en instance d'approbation. Il est malheureusement chef coutumier des Etwaoli et le Parquet comme le Service des Affaires Indigènes hésitent à démettre un notable sans disposer de preuves formelles, bien difficiles à recueillir dans ce pays perdu.

Dans un lingala approximatif et gargouillant — car il n'a plus de dents — Lomami se plaint d'avoir été attaqué sans raison dès son arrivée et me demande d'arrêter tout le village. La vérité doit être très différente mais je lui promets que force restera à la loi, ce qui ne paraît pas le tranquilliser. Il part en grommelant et, dix minutes après, le moniteur agricole local fait une discrète apparition et me raconte une version beaucoup plus vraisemblable des événements : dès son arrivée à Bumbuli, Lomami a envoyé ses policiers chercher des filles pour lui et sa suite. C'était une fois de trop car, si les dumbas Bokala ont la réputation d'être très libres, elles veulent pouvoir choisir et attendent en échange quelques cadeaux que le chef ne leur a, bien entendu, jamais donnés. De plus, il vaut mieux ne pas s'attaquer aux femmes mariées car maris, pères, oncles ou beaux-frères ont la flèche facile. Bien entendu, les soudards ont raflé tout ce qui passait à leur portée et les flèches sont parties toutes seules, tuant un policier et en blessant un autre.

Le moniteur, qui n'est pas originaire du village, me déconseille vivement d'arrêter les meurtriers car tous les Bumbuliens les défendraient : ils sont près de quatre-vingt contre mes deux soldats inexpérimentés. Je lui demande le nom des tireurs de flèches : il me donne dix noms en me suppliant de ne pas déclencher une bagarre qui pourrait très mal finir. Je confirme l'ordre d'appel pour le matin.

Me voilà seul et plutôt perplexe. Ma sympathie va indiscutablement aux meurtriers et je regrette presque que la flèche ait frappé un simple exécutant et non cette vieille canaille que nos scrupules juridiques maintiennent en place. Mais si je repars en laissant les coupables en liberté, toute la chefferie pensera qu'elle peut désormais redresser à coup de flèche les torts réels ou supposés qu'on lui ferait subir. C'est pour éviter cela que j'ai débarqué et maintenant il faut aller jusqu'au

bout. Mais la disproportion des forces est telle qu'un stratagème s'impose.

Je dors mal et, pour la première fois de ma vie, mon 10.75 reste à portée de main. Mais les cartouches des soldats resteront enfermées.

A l'aube, une rumeur. Les hommes sont venus, armés ; les femmes se tiennent à deux pas derrière eux. Pas de cris, pas de rires, pas de disputes. Bigre...

Je sors du gîte et, répondant au salut du capita, je confirme l'inspection des cultures imposées. Un murmure (de soulagement, j'espère) parcourt la foule. J'ordonne ensuite de déposer arcs et lances devant l'entrée du gîte, avant de pénétrer dans l'enclos pour l'appel. Ils le font mais gardent les machettes qui sont des outils de travail et que je ne puis récuser, même si elles peuvent me transformer en salami. Mais le fait de déposer les armes est encourageant : ils n'ont visiblement pas d'intentions belliqueuses — ou du moins pas encore.

Appel. Seulement quatre absents. Les dix agresseurs sont présents. Nous partons tous ensemble dans les champs avec le moniteur et le planton, assez inquiets ; pour une fois, je prie le Ciel pour que les cultures soient négligées ou insuffisantes. Heureusement, les Bokala sont de piètres agriculteurs et presque tout le village est en défaut. Je mesure et je note jusqu'à deux heures de l'après-midi, puis j'ordonne un deuxième appel à quatre heures. Cela me donnera deux heures et demi de clarté en cas de coup dur.

Je rentre, je mange très légèrement, je prends une tasse de café et je consulte mes fiches. Les dix agresseurs sont en infraction pour leurs cultures imposées, avec beaucoup d'autres. Ouf !

Quatre heures. Les hommes sont arrivés sans armes, mais les arcs et les lances ont été déposés sous le manguier, à une trentaine de mètres. Les femmes sont là aussi, plus bruyantes que

ce matin. Les deux soldats, qui m'ont vainement redemandé des cartouches, sont gris et silencieux. Le moniteur agricole se tient un peu à l'écart, visiblement inquiet mais calme. Les boys suivent la scène de leur cuisine et semblent me faire confiance. Elisa est impavide. Le chef et ses policiers sont partis à l'aube sans demander leur reste. C'est mieux ainsi.

Je sors du gîte, m'avance vers le capita et lui reproche violemment l'état lamentable de ses champs. Reproches d'autant plus mérités que la population manque périodiquement de nourriture végétale dans cette chefferie de chasseurs et de pêcheurs : c'est une des seules du Lac où les cultures vivrières exigent un contrôle rigoureux.

Après avoir mis le capita en condition et, à travers lui, la masse des planteurs, j'annonce que je vais être très sévère et que j'amènerai beaucoup de monde à Oshwe. Puis je fais apporter ma table pliante, ma machine à écrire, la malle-bureau, tout l'appareil bureaucratique du pouvoir et je commence à juger. Quelques amendes pour les moins fautifs, cinq à sept jours de prison pour une trentaine d'autres, dont les 10 meurtriers. Après chaque jugement, un soldat met au cou du condamné le bout de kekele qui symbolise son incarcération et le mène à la case en pisé qui sert de prison.

Tout se passe dans le calme jusqu'au dernier jugement. Alors, soudain, une femme arrache son pagne et se met à hurler quelque chose en kikala. Voilà qui est sérieux, car c'est ainsi que les émeutes commencent. Je me fais traduire : plus fine que les hommes, elle a remarqué que les dix agresseurs ont tous été condamnés et traite les villageois de lâches et d'imbéciles de laisser ainsi arrêter leurs frères qui ne reviendront jamais.

Une intervention immédiate s'impose si je veux garder la situation en main. Je donne l'ordre aux soldats de ne pas bouger et de garder les prisonniers et je m'avance vers la femme

avec le capita et le moniteur qui, sur mon commandement, la saisissent. Aussitôt une deuxième commence à crier et est arrêtée à son tour. Que vais-je faire de toutes ces femmes avec toutes mes réserves engagées ? Je profite d'un moment de silence pour crier à pleine voix à mon cuisinier : « apporte-moi une grande pierre et une machette : nous allons couper les cheveux de toutes celles qui font des matata ! »⁵⁰

Les femmes Bokala tressent leurs cheveux en petites nattes aussi dures que des câbles métalliques et le fait de les couper est considéré comme déshonorant.

Un silence relatif s'établit. Je fais amener la prisonnière n° 1 devant le cuisinier qui joue le jeu, met une pierre plate sur un escabeau et sort une machette effilée. Je menace la femme qui est jeune et plutôt laide de la laissée pelée comme cette pierre si elle continue à vouloir faire la leçon aux hommes. Elle ne répond pas et semble à la fois furieuse et effrayée. Les autres femmes reculent lentement. La guerre n'aura pas lieu...

Pour parachaver la victoire, je demande à la rebelle :

« Tu as compris maintenant ? »

Elle penche la tête affirmativement.

« Tu vas rentrer tranquillement chez toi ? »

« Je rentrerai » (il y a progrès, elle parle).

« C'est ton mari que j'ai arrêté ? »

« Non, mon amant ».

« Qui est-ce ? » Elle me montre un des prisonniers. Ce n'est pas un des meurtriers.

« Eh bien, je te promets qu'il reviendra ici dans dix jours tout au plus — s'il ne trouve pas une dumba plus jolie que toi à Oshwe ! »

⁵⁰ « matata » : ennuis, difficultés, complications.

Eclat de rire général. Quelques femmes commencent à se moquer de la pauvre fille (j'ai appris depuis que son homme est très volage) ; vexée, elle se dégage des mains du capita et sort de l'enclos en grommelant. Ouf. Et je reviens à mes problèmes agricoles, promettant d'envoyer un agronome dans deux mois pour de nouveaux contrôles. Nous nous séparons calmement ; les prisonniers bavardent pacifiquement avec les deux soldats, perdus au milieu d'eux. Je les nourrirai bien ce soir.

La nuit est paisible. Les soldats ne se couchent pas et veillent au coin du feu. Je dors plutôt mal et me lève avant l'aube : tous les prisonniers sont là et nous les utilisons comme porteurs, ce qui me permet de laisser les autres Bumbuliens au village.

Un peu avant le départ, le capita vient me saluer et me prend à l'écart. Il a compris, lui.

« Blanc, tu les prendras à Inongo ? » (c'est-à-dire au tribunal de district, seul compétent pour les affaires d'homicide). J'hésite un peu. Mais je me dis que, sans doute, il préfère encore cette solution aux risques d'une sédition.

« Oui. Mais je sais que le chef est le premier coupable et je demanderai au Juge d'être indulgent. Et si vous avez des nouvelles du village à leur envoyer, je veillerai à ce qu'elles soient transmises ».

Il sourit, apparemment soulagé.

« Merci, blanc. Tu sais, j'ai eu peur quand tu les a arrêtés ».

Nous quittons le village dans l'indifférence apparente des hommes et le silence hostile des femmes. Je pense avoir fait ce que j'avais à faire pour empêcher l'incident de dégénérer. Il faut maintenant essayer d'aider mes meurtriers.

Après sept heures d'étape, nous arrivons au premier village Etwali, tribu du chef. Désormais, mes prisonniers sont en milieu hostile et ne s'évaderont plus. Lomami est au village

et vient narguer les prisonniers en m'offrant ses policiers pour les garder. C'est le moment de le remettre à sa place : je l'interpelle violemment devant les Bokala en l'accusant d'être le premier coupable de la mort de son policier. Sa conduite sera dénoncée au Gouverneur de Province et au Juge et, si un de ses policiers approche mes détenus de trop près, il les accompagnera, corde au cou, jusqu'à Oshwe. Il se le tient pour dit et je ne le reverrai plus.

Fin d'après-midi, je fais comparaître mes dix hommes. Ils savent déjà ce qui les attend et leur visage a pris la teinte grisâtre qui est la pâleur des noirs. Je leur répète, en l'amplifiant, ce que j'ai dit au capita : ils vont aller à Inongo et ils seront sans doute condamnés pour homicide, car l'Etat ne peut admettre qu'on tue impunément. Mais je sais qu'ils ont été provoqués et je vais établir un rapport équitable qui les fera rester en prison le moins possible. Cela ne vaut-il pas mieux que de se cacher en forêt pendant des années, chaque fois qu'un agent de l'Etat passe à Bumbuli ?

Ils paraissent un peu rassérénés, du moins les plus jeunes. Je les interroge ensuite, en temps qu'officier de police judiciaire et j'établis un Procès-Verbal d'enquête et d'arrestation en insistant sur la provocation dont ils ont été l'objet. Je leur traduis les grandes lignes du document et j'interdis aux soldats de les proposer pour une punition, puisqu'ils redeviennent inculpés. Lorsque je les laisserai à Oshwe, nous nous séparerons presqu'en bons termes.

Trois mois après, j'ai appris que Lomami avait été révoqué et que mes hommes avaient été condamnés à quelques mois de prison. Je les ai plusieurs fois rencontrés ensuite dans les équipes d'entretien du poste : nous nous disions bonjour et l'un d'eux m'a demandé si je ne voulais pas l'engager comme moniteur agricole après sa libération. Ce manque de rancune et cette philosophie devant les vicissitudes de la vie est un des traits les plus sympathiques de l'Africain.

Inongo, dimanche 2 janvier.

Dimanche très ordinaire à Inongo. Après une grasse matinée et un petit-déjeuner paresseux, je tripote au jardin et à la maison. Un peu avant midi, apéritif chez le commissaire de district. Toujours les mêmes figures, les mêmes plaisanteries, les mêmes groupes. Pourtant l'ambiance n'est pas mauvaise ici et on ne se tire pas trop dans les jambes, mais la routine dominicale, largement arrosée, finit par peser. On mange les excellentes cochonnailles de madame Gustin, on traîne jusqu'à deux heures, on rentre pour une sieste pesante. Au crépuscule, promenade au bord du Lac. Ensuite, un rapide souper et un livre. Le docteur Wolk vient me rendre visite et nous partageons nos nostalgies slaves.

*
**

Je me demande comment finira la colonisation ? D'une part, les Congolais ne sont manifestement pas prêts pour l'indépendance ni même pour l'autonomie et ne le seront pas avant longtemps. D'autre part, l'affaiblissement de l'Europe ne peut que provoquer des forces centrifuges. La formation superficielle que nous donnons aux noirs, insuffisante pour les préparer aux responsabilités du pouvoir, suffit pour éveiller un prophétisme souvent teinté de nationalisme. Et rien ne pourra extirper ce sentiment, ni l'indulgence qui nourrira les démagogues ni la sévérité qui engendrera des martyrs. Tôt ou tard, l'Europe perdra ses colonies. Mais, dans l'intérêt même des Congolais, il faudrait que cela n'arrive pas *trop* tôt.

Lundi 3 janvier

Que veut dire *trop* tôt ? Vingt ans ? Cinquante ? cent ? Il existe probablement une durée théoriquement optimale de

colonisation au-delà de laquelle ses inconvénients dépassent ses avantages. Un jour, le Congolais devra voler de ses propres ailes, prendre ses responsabilités et en payer le prix : telle que je vois l'Afrique aujourd'hui, ce prix sera probablement très lourd... mais pouvons-nous l'éviter ?

*
**

Où en est le monde ? La guerre touche à sa fin, encore que les Allemands, regroupés devant leurs frontières de 1939, se défendent avec férocité. Les premières fissures apparaissent entre les Alliés. L'Amérique et la Grande-Bretagne capitalistes ont peur de l'U.R.S.S. à l'intérieur comme à l'extérieur. L'U.R.S.S. stalinienne, affaiblie par une guerre terrible a peur d'une nouvelle agression. Les uns et les autres se cherchent des amis dans les pays libérés et coupent progressivement l'Europe en deux. La France a retrouvé l'ordre sinon la puissance et de Gaulle lui a donné un peu de jeu en se rapprochant de l'U.R.S.S. C'est la vieille politique des blocs qui reprend ses droits en dépit des belles phrases sur la grande Alliance, les Nations Unies et les droits de l'homme : voilà qui nous promet de nouveaux conflits dont l'Europe sera victime plutôt qu'acteur. L'agressivité et la peur sont plus fortes que les traités et les institutions : quoi qu'en disent Marx et Lenine, la cause première des guerres ne se trouve pas dans les structures et les relations de production mais dans le cœur et les tripes de l'être humain.

Je suis fatigué après plus de quatre ans d'un travail presque ininterrompu dans des climats difficiles. L'Afrique est une école de caractère mais un cimetière d'illusions : que reste-t-il du jeune homme que j'ai été, de mes rêves spirituels et politiques ? Tout en évoluant intellectuellement vers un socialisme non-marxiste assez vague, je me suis en réalité pétrifié. Peut-être est-ce la lassitude qui me rend pessimiste : il me faudrait quelques mois d'Europe pour faire le point.

7 mai 1945. Pakate.

Un peu avant de partir en congé (mon premier congé depuis cinq ans) j'effectue une tournée chez les Basakata et les Ipanga à l'ouest d'Oshwe. Un propagandiste agricole, mulâtre portugais, m'accompagne. Berlin est tombé, Hitler et Mussolini sont morts et l'Allemagne est presque entièrement occupée.

Nous logeons à Pakate et, à 19 h 30 la voix du général Ermens nous annonce la capitulation allemande. Nous restons comme étourdis, puis nous vidons quelques verres de Bafado, un vin portugais très sucré, vendu en dame-jeanne. J'appelle ensuite mes deux soldats, mes moniteurs et mes quelques prisonniers et je prononce un discours verbeux et passablement incohérent sur la fin de la guerre et les bienfaits que la paix apportera au Congo et aux Congolais. Puis, selon les instructions déjà reçues, je fais libérer les condamnés pour effort de guerre : les formalités administratives se feront demain. Enfin, je fais tirer une « salve » en mémoire des victimes de la guerre. Bien entendu, un des deux fusils Gras s'enraye. La guerre se termine pour nous par un coup de feu solitaire au cœur de la forêt Ipanga.

Juin. Kwamouth.

Je descends à Léo pour aller passer deux mois au Kivu. Elisa rentre chez elle et je ne la reverrai plus. Nous avons décidé dès le début que cela se passerait ainsi : « Tu dois te marier avec une femme de ton pays et avoir des enfants de ton pays » me disait-elle souvent. Sans doute vais-je faire encore un terme de 18 mois après le Kivu, avant de rentrer pour huit mois en Europe. Mais il vaut mieux nous séparer maintenant : Elisa est encore assez jeune pour rencontrer un autre blanc ou se marier avec un homme de sa région. Elle ne sera pas dans le besoin : son premier blanc, lui aussi un agronome, lui a laissé un petit pécule ; je l'ai aidée à se faire construire

une maison dans la Cité de Coquilhatville et lui ai donné de quoi vivre plusieurs mois. N'empêche, nous nous sentons tristes tous les deux : après tout, nous avons vécu ensemble pendant trois ans et elle a été pour moi une amie courageuse et fidèle...

A Kwamouth, j'apprends que le bateau-courrier remontant le Fleuve va partir dans une heure. J'arrange à la hâte un changement de billet avec le capitaine : ainsi, elle ne devra pas descendre à Léopoldville, y perdre son temps et son argent. Nous nous serrons la main en silence, elle monte à bord avec le moke⁵¹ qui l'accompagnera jusqu'à destination et qui ploie sous un amoncellement de bagages. Le bateau quitte la rive, nous échangeons un dernier salut et c'est fini. Cela aussi, c'est le Congo.

1^{er} juillet. Yangambi.

J'effectue un stage d'une quinzaine de jours à Yangambi, curieux mélange de styles et d'époques. Le gros du km. 5 a gardé l'aspect de l'ancienne Régie des Plantations. La rive et certaines parties du km 5 sont la chrysalide d'une station d'envergure mondiale. Celui qui me pilote aujourd'hui à travers la division vivrière me fait part de certains des projets de l'Ineac. Grandiose ! C'est ici qu'on mesure l'importance de ce que nous apportons au Congo. Quelles que soient nos motivations et nos arrières-pensées, nous mettons en place un outil qui fera la grandeur de ce pays bien après que nous serons partis.

Août 1945. Kisenyi.

Nous dînons à quatre dans la salle à manger pimpante du Guest-House de Kisenyi. L'air est doux et la brise du Lac Kivu pénètre par les fenêtres ouvertes. Nous parlons des chefs de guerre : tous ont disparu sauf de Gaulle, trop grand pour son

⁵¹ « moke » : jeune serviteur chargé de menus travaux.

pays et donc fragile — et Staline, inamovible et impitoyable. Le journal parlé commence : « Aujourd'hui, une bombe d'un type nouveau a été lancée sur la ville d'Hiroshima ». Le commentateur ajoute qu'il s'agit probablement d'une bombe utilisant l'énergie atomique.

Soudain, il fait plus froid. Les tanks, les bombardiers, les attaques d'infanterie basculent d'un coup dans le passé et acquièrent soudainement la noblesse désuète des charges de cavalerie. L'humanité, jugée adulte, a reçu son permis de port d'arme. Rien ne peut l'empêcher de se suicider désormais, sinon elle-même. L'après-guerre commence... et quelle après-guerre !

L'effectif un stade d'une dizaine de jours à Yangambi. Cieux mélanges de styles et d'époques. Le gros du km 2 a gardé l'aspect de l'ancienne Régie des Plantations. La rive et certaines parties du km 2 sont la chrysalide d'une station d'origine mondiale. Celui qui me pousse aujourd'hui à travers la division vivrière me fait part de certains des projets de l'année. Grandiose ! C'est ici qu'on mesure l'importance de ce que nous apportons au Congo. Quelles que soient nos motivations et nos arrière-pensées, nous mettons en place un outil qui fera la grandeur de ce pays bien après que nous serons partis.

Sept 1952. Kinshasa. Nous dinons à quatre dans la salle à manger pimpante du Guest-House de Kinshasa. L'air est doux et la brise du Lac Kivu bégaye par les fenêtres ouvertes. Nous parlons des choses de guerre : nous ont disparu tant de Gaulle, trop grand pour son

« mais » : je ne serais chargé de moins travaux.

POSTFACE

Novembre 1982

Retravaillant ce journal près de quarante ans après l'avoir écrit, j'éprouve des sentiments contradictoires de continuité et de détachement.

Entre ce jeune homme de vingt-trois ans débarquant pour la première fois dans un Congo Belge apparemment immuable et le sexagénaire réinstallé dans une Europe rapetissée, le fil ne s'est jamais rompu : ces doutes, ces fautes, ces emballements se sont répétés tout au long de ma vie, remodulés et assagis par l'âge et l'expérience et pourtant semblables. Mais le jeune homme vivait encore dans le monde paternaliste, aujourd'hui fabuleux, de l'hégémonie européenne et les quatre décennies qui nous en séparent valent quatre générations. La terre et les hommes, la science et la politique, l'autorité et l'obéissance, les idées et la foi, tout a changé et il n'est pas une certitude, pas une valeur de ma jeunesse qui n'ait été, depuis, remise en question.

J'ai essayé de décrire aussi honnêtement que possible ce qu'était la vie d'un agent de société et d'un fonctionnaire colonial dans la partie du Congo où j'ai travaillé entre 1940 et 1945. Je n'ai voulu ni interpréter, ni juger, mais faire revivre

un monde disparu, avec les yeux, les réflexes et les idées de 1940.

*
**

Une certaine image de la colonisation et du colonisateur se dégage de ce livre et je crois m'en être suffisamment distancié pour en parler avec sérénité. La société coloniale blanche comprenait quatre groupes sociologiquement différents, collaborant ou s'opposant avec plus ou moins de force dans la vie quotidienne mais fondamentalement unis dans une conviction profonde de la légitimité de leur présence et de leur fonction : l'administration, les grandes sociétés, les colons, les missions religieuses.

L'administration coloniale était disciplinée et efficace ; ses agents de l'intérieur étaient, dans leur immense majorité, intègres, laborieux et capables, même s'ils manquaient parfois de perspective. Les « broussards » vivaient durement, dans une austérité qu'adouçissaient l'hospitalité et l'amitié. Territoriaux, agronomes, médecins, agents sanitaires — comme d'ailleurs les commerçants et les agents itinérants du secteur privé — passaient une bonne partie de leur carrière à courir les pistes et à naviguer sur les rivières. Ils logeaient dans des gîtes d'étape en feuilles, en bambous ou en pisé, rarement en briques sèches, dormaient dans des lits de camp étroits et se contentaient d'un matériel de campement sommaire. Certains agronomes ne recevaient même pas de maison à leur poste d'attache et entreposaient leurs effets personnels chez des camarades. Le courrier arrivait toutes les trois semaines et, après six mois, on avait lu tous les livres disponibles dans un rayon de deux cents kilomètres. L'occupation médicale était faible, encore réduite par la guerre. Il n'y avait de vie culturelle qu'endogène ou accidentelle. La discipline était stricte, les chefs exigeants, les sanctions sévères et appliquées sans faiblesse. Mais les coloniaux de 1940-1945 avaient été endurcis par les épreuves de la grande

crise de 1932 et appréciaient à sa juste valeur le simple fait de pouvoir exercer le métier qu'ils avaient choisi. Ces hommes ne se considéraient pas comme des apôtres et n'étaient certainement pas des saints : ils se contentaient de travailler soixante heures par semaine parce que le travail les intéressait et qu'ils aimaient la besogne bien faite. La plupart avaient un sens profond de la dignité de l'Etat et se considéraient comme les gardiens de la paix publique et les défenseurs, parfois rudes mais bien intentionnés, des populations qu'ils administraient. Certains furent maladroits, voire brutaux mais la cruauté et l'exploitation délibérée étaient rares et de plus en plus sévèrement réprimées. Puis, après 25 à 30 ans de carrière dont une bonne partie à l'intérieur, les agents de brousse revenaient vieillir modestement dans une Europe devenue étrangère, auprès d'amis qui ne les comprenaient plus. Et pourtant, je n'ai jamais rencontré autant d'hommes heureux, fiers de leur travail et convaincus d'avoir bien choisi leur métier et leur destin.

Le secteur privé

Si les fonctionnaires assumaient l'administration de la Colonie, d'autres géraient son économie. On a parfois dit que le Congo présentait une forme originale de capitalo-papisme gouvernant par administration interposée : définition sommaire et donc injuste mais partiellement vraie, comme beaucoup d'autres boutades : plus encore que les missions, les grosses sociétés exerçaient une grande influence sur la vie sociale et économique du pays. Les milieux d'affaire n'ont jamais été sentimentaux et les hommes qui, de Bruxelles, de Londres ou de Léopoldville dirigeaient l'économie congolaise étaient avant tout de grands réalistes. Dans le Congo déjà bien structuré de 1940 l'époque héroïque était terminée ; les grands fauves s'étaient assagis et il ne restait plus beaucoup de ces capitalistes visionnaires d'autrefois qui préféreraient bâtir plutôt que conserver et considéraient l'enrichissement comme un sous-pro-

duit nécessaire de la joie de créer. Il restait des organisateurs efficaces et laborieux, bâtissant solidement une œuvre remarquable et la défendant énergiquement contre quiconque la menaçait. Grâce à eux, le Congo disposa en 1945 d'un outil de production unique en Afrique noire.

Les employés du secteur privé travaillaient autant et parfois plus que les agents de l'Etat et étaient soumis à une discipline rigoureuse et sans appel. La plupart avaient l'avantage de ne pas être itinérants et de disposer de certaines facilités très appréciées : électricité, eau courante, approvisionnement, mais la vie dans les petits postes hiérarchisés pouvait être déprimante et mesquine. C'étaient en général d'excellents professionnels, durs à la tâche et productifs, exerçant sur leurs collaborateurs et travailleurs africains une autorité exigeante, tempérée par l'habitude de travailler ensemble et par la bonhomie bourrue du Belge.

Les territoriaux et les agronomes de brousse ne pouvaient ignorer les problèmes et les intérêts des grandes sociétés de leur région. Ceux d'entre eux qui œuvraient dans les zones cotonnières, autour des huileries, dans l'arrière-pays vivrier des grandes zones minières devaient concilier des impératifs parfois divergents. Les faibles pliaient devant les puissants ; les incapables et les exaltés se retrouvaient dans les territoires perdus et les bureaux oubliés ; les fortes personnalités faisaient respecter leur indépendance ; la plupart des autres réussissaient à exercer correctement leur métier et à trouver des voies moyennes entre l'intransigeance et l'accommodement. Il y avait d'ailleurs un large consensus sur la nécessité de mettre le pays en valeur : défricher, tracer des routes, édifier des usines étaient des activités légitimes dans lesquelles l'Etat et le privé collaboraient sans hésiter, pourvu que les travailleurs soient correctement logés et payés, bien soignés et abondamment nourris et que les paysans puissent écouler leur production aux prix convenus. Les aspects psychologiques, sociologiques et poli-

tiques de cette primauté de l'économique passaient au second plan.

Les colons étaient relativement peu nombreux dans la Tshuapa et le Lac Léopold II et trop divers pour en faire la typologie. La plupart travaillaient beaucoup, se considéraient comme les incompris de la Colonie (et l'étaient parfois) et s'intéressaient assez peu à ce qui se passait hors de leur plantation ou de leur réseau de factories. Coupés de leurs racines culturelles, solitaires, ils résistaient de leur mieux à un environnement difficile. Beaucoup y réussissaient, bâtissant et gérant avec une énergie tenace que leurs travailleurs noirs contemplaient avec un effarement admiratif ; d'autres, des ratés d'Europe ou des caractères faibles, se laissaient aller et devenaient des épaves pleurnichardes et rancunières. La colonisation que j'ai connue témoignait à la fois du courage et de l'opiniâtreté des Belges de 1940 et de la force dissolvante de la moiteur équatoriale.

Les missions

Les missions protestantes et surtout catholiques étaient le troisième pouvoir, souvent allié aux deux autres mais s'y opposant fermement à l'occasion.

Les rapports entre les missionnaires et les broussards variaient beaucoup. Les protestants, presque tous mariés, étaient en général aimables et policés. Souvent étrangers, ils n'hésitaient pas à alerter leurs représentants diplomatiques lorsqu'ils estimaient que leur œuvre était menacée, ce qui les isolait un peu de la communauté belge. Mais les hommes qu'ils formaient étaient fortement marqués de leur empreinte.

Les missionnaires catholiques étaient d'un abord plus abrupt. Beaucoup avaient l'esprit large et faisaient la part des choses tant que l'intérêt de leurs ouailles et de leur évangélisation n'était pas en cause : leur soutien et leur amitié étaient pré-

cieux dans les moments de cafard et les coups durs ; d'autres se comportaient en bigots refoulés.

En tout état de cause, il était généralement déconseillé de s'opposer sans de très bonnes raisons aux Vicaires Apostoliques ou de mener une vie privée effervescente à côté d'une mission.

Certaines de ces missions étaient de véritables entreprises et leur personnel consacrait à leur gestion des efforts que d'autres jugeaient excessifs. Mais ce faisant, les missionnaires ont créé dans des régions reculées des pôles de développement dont le Zaïre bénéficie encore en 1982.

La lucidité politique des Eglises n'a pas toujours été sans reproche : les conflits inter-confessionnels et les compétitions pour les zones d'influence, les écoles et les conversions ont affaibli leur autorité morale. L'indulgence crédule accordée par des missionnaires protestants à des illuminés douteux a entraîné certaines populations dans des aventures fâcheuses ; l'hostilité intransigeante manifestée par certaines missions catholiques à l'égard de mouvements dérangeants mais somme toute pacifiques, comme le Kibanguisme, ont radicalisé inutilement des hommes respectables.

Dans l'ensemble cependant, les Eglises ont encadré les Congolais avec dévouement et efficacité, les protégeant contre les abus d'autorité et les excès de convoitise. Elles ont formé de leur mieux les cadres du Congo indépendant : presque tous les hommes politiques de 1960 sont sortis des grands et petits séminaires ou des écoles protestantes. Elles-mêmes, se sont préparées à la décolonisation avec une prudence forgée par leur vieille expérience : elles ont ainsi assuré, au prix de lourdes pertes, une continuité exemplaire dans la grande coupure de l'indépendance.

Beaucoup de missionnaires mêlaient une interrogation inquiète à leur amour bourru mais profond de l'Afrique et de

l'Africain : ce message qu'ils essayaient de transmettre, était-il greffable sur cette société conviviale et charnelle ? Ces abbés, ces pasteurs, ces catéchistes, ces séminaristes, ces fidèles, que deviendraient-ils lorsque l'armature tutélaire des grands Ordres européens, des grandes centrales missionnaires, se serait relâchée ? L'histoire leur a répondu et ils peuvent aujourd'hui dormir en paix : il y a toujours une Chrétienté dans leur Congo devenu Zaïre, sociologiquement et psychologiquement différente, avec d'autres qualités et d'autres défauts, mais vigoureuse et confiante en elle-même, capable peut-être de soutenir un jour les églises anémiées d'Occident.

On pouvait aimer ou ne pas aimer les Pères et les Révérends, mais les religieuses étaient entourées d'un respect général. A de rares exceptions près, elles étaient d'un dévouement absolu, modestes, agissantes, joyeuses, adoucissant la rudesse d'une société de pionniers, apportant aux Congolais une compétence sans autoritarisme, bien différente de la nôtre. Elles ont été en Afrique — et elles sont encore — le sourire et le cœur de l'Europe.

*
**

Tels étaient, dans leur diversité et leurs différences, les broussards que j'ai connus. Ils ne méritaient ni une hagiographie sans nuances, ni les attaques de la démonologie anti-colonialiste. Dans ce pays facile et impitoyable, les défaillances étaient nombreuses et sans frein. S'il y avait des colons bâtisseurs, soutiens et animateurs de leur environnement, il en était de brutaux, d'incompétents, de rapaces. Si les grandes sociétés mettaient en valeur de vastes territoires, créaient de toutes pièces un magnifique outil de production, donnaient du travail et une formation professionnelle à des centaines de milliers de Congolais, elles bloquaient de vastes régions pour leur extension future, s'approprièrent une part largement calculée de la plus-value, entretenaient en Belgique des état-majors im-

portants qui identifiaient facilement l'intérêt du Congo avec le leur. Si des territoriaux, des médecins, des agronomes furent admirables, si la plupart avaient une qualité que je n'ai retrouvée depuis dans aucune autre administration, il y en avait quelques-uns qui n'étaient que des nullités affublées d'un grade. Le Congo Belge a amalgamé ce qu'il y avait de meilleur et de moins bon dans le caractère belge et a démontré avec éclat les possibilités — mais aussi les limites — d'un paternalisme efficace, généralement bien intentionné mais manquant de vision.

En effet, beaucoup de coloniaux s'intéressaient assez peu à ce qui se passait à l'extérieur de nos frontières. Beaucoup pensaient que l'après-guerre ne serait pas fondamentalement différente de l'avant-guerre. Bien peu se rendaient compte de l'impact sur les peuples colonisés des victoires japonaises, de l'affaiblissement de l'Europe, de l'anti-colonialisme verbal de l'Amérique victorieuse, de l'irruption soviétique sur la scène mondiale. Les premières vaguelettes de l'agitation politique, la problématique des sociétés dominées (que l'on n'appelait pas encore sous-développées) paraissaient moins importantes que la mise en valeur du territoire, l'amélioration de la production agricole et du bien-être général. Il était de mauvais goût de citer trop complaisamment la Charte de Brazzaville et d'étudier le fonctionnement des premières assemblées territoriales du Ghana. Les « bacitoyens » de l'Afrique française et plus tard ses députés étaient tournés en dérision et la supériorité des méthodes belges de colonisation était vérité d'Évangile.

Ce défaut d'ouverture au monde et cette sous-estimation de la dynamique de l'histoire s'observaient également — à quelques brillantes exceptions près — dans la haute administration métropolitaine et les grands milieux d'affaires. Quant à la classe politique, elle comptait dans ses rangs quelques esprits pénétrants mais sans influence déterminante et, pour le reste,

abordait le fait colonial en fonction de doctrines et de considérations européennes. L'objectif officiel de la colonisation était, bien entendu, l'accession des Congolais à l'égalité et à la démocratie, mais la stratégie et la tactique restaient vagues, parfois contradictoires et les efforts d'un Conseil Colonial pourtant sérieux et bien intentionné aboutissaient à des résultats fragmentaires, faute d'une volonté politique cohérente. La politique coloniale effective se discutait aux Chambres à l'occasion du vote des budgets entre des réalistes dépourvus de vision et des progressistes mal informés et ne désirant pas toujours l'être. Entre ces myopes et ces presbytes, entre le poids des groupes financiers et la puissance de l'Eglise, les Gouverneurs généraux naviguaient au jugé, sans oser — ni d'ailleurs pouvoir — s'éloigner des rivages connus de la bonne administration et du despotisme éclairé. Les plus lucides en souffraient mais, à cette époque lointaine, les grands commis de l'Etat avaient le sens de la discipline.

Notre politique de colonisation et plus tard de décolonisation ne put donc jamais réussir une synthèse dialectique — bien difficile d'ailleurs — entre la gestion du présent et la préparation de l'avenir : elle resta un compromis velléitaire, volant trop bas pour voir au-delà de l'horizon immédiat, visant trop haut pour déceler les obstacles.

*
**

Et puis... il y avait les Congolais, cette masse qui nous paraissait familière parce qu'elle nous cotoyait chaque jour et que nous l'assistions, l'encadrions, la commandions. Peu d'entre nous ont mis en cause la légitimité de notre domination : comment aurions-nous pu, il y a quarante ans, avoir les idées et les états d'âmes de 1982 ?

Presque tous les Africains étaient encore fortement enra-

cinés dans leurs coutumes respectives, même dans les villes. A part les premiers abbés, il n'y avait au Congo ni diplômés universitaires, ni techniciens supérieurs et les bacheliers étaient encore peu nombreux. L'eussions-nous voulu, nous n'aurions trouvé personne en brousse pour aborder des problèmes dépassant les préoccupations immédiates et les rapports inter-individuels.

Notre paternalisme était solide et serein : nous avions la conviction, sincère et profonde, d'être les porteurs non seulement d'une civilisation plus moderne mais de LA civilisation, critère et étalon pour tous les peuples de la terre. Certains se référaient toujours à une Europe d'avant-guerre embellie par l'éloignement ; d'autres, déçus par les tyrannies et les massacres qui la déshonoraient, projetaient dans l'avenir un humanisme euro-chrétien ou euro-socialiste appelé à féconder les cultures autochtones ; presque tous, nous étions fiers d'être Européens et nous abordions le monde qui nous entourait en bâtisseurs et en modeleurs, avec la volonté de le pétrir et de le transformer et la conviction d'en avoir le droit. Nous croyions au fardeau de l'homme blanc et à sa mission, nous nous sentions porteurs du développement de l'Afrique. Nous l'étions d'ailleurs dans une certaine mesure, puisque notre rage de mettre en valeur et d'organiser, notre ambition, notre dynamisme et, trop souvent hélas, notre ignorance et notre dédain des valeurs autochtones, jetaient de force le Congo dans le XX^e siècle.

Cette assurance tranquille nous a permis d'accomplir une œuvre considérable de défrichement, d'édification et d'ébranlement, mais le coût en a été plus lourd que nous le pensions. Non pas tant en souffrances physiques sans doute — les temps du colonialisme primaire étaient passés et nous étions contrôlés et si nécessaire sanctionnés par une législation stricte, des magistrats consciencieux et des règles disciplinaires sévères — mais en déracinement, en désagrégation d'une société complexe et délicatement balancée, en discriminations quoti-

diennes dont l'accumulation finissait par être durement ressentie.

Un sentiment compréhensible mais dangereux de supériorité influençait la pratique vécue de la colonisation. La couleur de la peau, le profil du visage, la texture des cheveux classaient — à de rares exceptions près — les uns chez les « civilisateurs » et les autres chez les « en voie de civilisation ». Et les « civilisateurs » acceptaient volontiers de protéger et d'éduquer, pourvu que ce soit de haut en bas et que les pupilles restent respectueux et soumis. Aucun de nous n'a échappé entièrement à cette hiérarchisation de droit divin qui tournait au racisme primaire chez les médiocres et donnait bonne conscience aux plus généreux.

Le paternalisme ethnique entraînait une ségrégation physique et mentale. Sans doute étions-nous, en brousse, plus souvent en milieu noir qu'en milieu blanc ; sans doute avons-nous travaillé, voyagé, peiné ensemble ; sans doute les célibataires — majoritaires — ont-ils vécu avec des ménagères qu'ils ont désirées, estimées, parfois aimées : par elles, ils ont pu mieux connaître et comprendre les joies et les peines, les craintes et les aspirations de leur peuple. Sans doute finissions-nous par acquérir une intuition qui nous faisait deviner la réaction des paysans, des ouvriers, de nos collaborateurs, par l'expression de leur visage, l'intonation de leur voix, le poids de leur silence ; sans doute avons-nous eu de vieux serviteurs fidèles que nous respections et que nos enfants adoraient...

Mais ces relations humaines se limitaient à des êtres apparemment simples, soumis et dépendants de nous, à un univers coutumier vivant dans un espace mental différent, sécurisant parce qu'il ne nous contestait pas et paraissait immobile. Au contraire, lorsqu'un Congolais essayait de participer à une part — si modeste fut-elle — de notre savoir, lorsqu'il nous mettait timidement ou maladroitement en cause au nom de nos principes et selon nos critères, en un mot lorsque notre

peau, notre origine et nos fonctions ne suffisaient pas pour nous faire respecter par lui, nous évitions difficilement un réflexe de crispation et d'inquiétude. À peine perceptible et facilement maîtrisé chez ceux qui avaient l'âme bien faite ou, plus prosaïquement, qui se sentaient provisoirement hors d'atteinte par la grâce de leur diplôme ou de leurs capacités, il devenait agressif chez les médiocres : il était si facile de se gausser de ces Africains mutants écartelés entre deux civilisations !

Cette crainte sourde, ce recul devant l'esquisse d'un Congo dont nous ne serions plus la caste dirigeante, entravaient la communication inter-personnelle. De 1940 à 1945, j'ai bavardé avec des centaines d'Africains, depuis les coupeurs de canne à sucre Bazombo jusqu'aux villageois Bankutshu ; j'ai interrogé, comme un employeur bienveillant, mes moniteurs et mes assistants agricoles congolais sur leur santé, leur famille, leur région d'origine, leurs satisfactions ou déceptions professionnelles, mais je n'ai presque jamais eu de ces conversations intimes où la peau et le statut social s'effacent pour laisser dialoguer deux êtres humains.

Il a fallu qu'en fin 1945, libéré des tâches administratives, je sois envoyé étudier l'agriculture traditionnelle du Bas Congo pour que s'établissent des rapports moins inégaux avec mes enquêteurs et les villageois.

Cette ségrégation de fait, jugée inévitable à l'époque mais doublement paralysante, a pesé sur les rapports entre les noirs et les blancs jusqu'au début des années cinquante, surtout dans les villes ; en brousse, une meilleure compréhension mutuelle naissait de contacts plus fréquents et d'un travail mieux intégré. Puis, vers 1955, un eurocentrisme progressiste vint prendre le relai de l'eurocentrisme colonial. Ce progressisme était nécessaire et stimulant ; il eut été efficace et créatif s'il avait eu la modestie et le temps de se modeler sur la réalité profonde de l'Afrique. Injecté à fortes doses au nom de concepts

et de modèles européens, il improvisa hâtivement des structures fragiles qui s'effondrèrent au premier coup de vent. En fait, l'immobilisme des hommes d'expérience et la précipitation des hommes de changement contribuèrent également à rendre inévitable le drame de 1960.

*
**

Le passage par les villages des relegués Bakongo à Oshwe a été mon seul contact avec la répression politique. Celle-ci a pourtant existé au Congo, comme dans tous les pays où une minorité ethnique, économique ou parti-bureaucratique exerce un pouvoir non sanctionné par un véritable suffrage universel. Il y avait une Sûreté, des enquêtes, des interrogatoires, des prisonniers que l'on appellerait aujourd'hui politiques, des prisons redoutées, en un mot des violations des droits de l'homme. Mais cet aspect de la colonisation était assez peu connu de la plupart des coloniaux. Nous pensions qu'il était le prix à payer pour l'ordre, le travail et la sécurité des blancs et des noirs et que, malgré tout, notre système était le meilleur des itinéraires possibles vers le développement du pays et de ses habitants.

Il est facile aujourd'hui de peindre la colonisation en couleurs uniformément sombres et d'en faire un avatar de l'esclavagisme et un géniteur des tyrannies contemporaines ; il est tout aussi facile de minimiser les aspects déplaisants de notre pouvoir en le comparant à ce qui lui a parfois succédé. Comme toujours la vérité est complexe, ambiguë et ne satisfait personne : comme tous les colonisateurs, la Belgique avait parfois la main lourde ; mais elle était trop petite, trop sensible à la critique pour se permettre des abus systématiques. Les missionnaires, les étrangers très nombreux, les hommes politiques belges auraient eu vite fait de les dénoncer.

De ce fait, notre domination fut probablement moins dure que celle de beaucoup d'autres colonisateurs, même si elle fut

parfois plus maladroite et certainement plus myope : nous avons toujours été de médiocres stratèges. Mais ce fut tout de même une domination et cela, nous n'avons pas le droit de l'oublier. Non pas pour battre éternellement notre coulepe et dénigrer globalement ce que nous avons fait, mais pour éviter une autosatisfaction rétrospective et mesurer avec humilité l'ambiguïté des comportements humains. Ainsi notre expérience de l'Afrique s'enrichirait-elle de modestie et de lucidité.

*

**

Quel était l'impact de la vie coloniale du temps de guerre sur un jeune homme de vingt-trois ans ?

Sortant d'une Belgique où, malgré la bonhomie et l'extraordinaire absence de xénophobie des Belges de l'époque, je me sentais encore un réfugié, je me voyais soudain coopté au groupe dominant par le seul fait d'être européen. Petit agronome de plantation, débutant à un traitement plus que modeste, je recevais le pouvoir de diriger cinq cents travailleurs, proposer des amendes, des primes, des licenciements. Moins de trois ans après, revêtu de l'autorité de l'Etat (ce qui, à l'époque, n'était pas une figure de style) je fus, pendant vingt-quatre mois, doté de pouvoirs judiciaires sans doute limités et contrôlés mais effectifs. A vingt-six ans, je me suis souvent trouvé seul représentant de Boula Matari, à plusieurs étapes du poste le plus proche, sans autre protection que l'escorte dérisoire de deux réservistes craintifs et le prestige de la plaque au Lion Belge ornant mon casque. Situation banale, commune à tous mes camarades mais aussi inimaginable aujourd'hui que la vie d'un procureur romain.

Cette autorité et ces pouvoirs, je les ai exercés avec conscience et, je l'avoue, non sans fierté : nous avions le sens de l'Etat et la volonté de faire respecter l'équité et la paix. Et ce n'était pas seulement parce que nous étions du côté des

privilégiés : j'aurais accepté aisément d'être puni — même sévèrement — au nom de l'autorité que j'invoquais.

Cette autorité appuyait nos efforts et les rendait productifs. Pendant cinq ans, un personnel de brousse peu nombreux, surchargé, coupé de l'Europe, a encadré et animé une population disséminée, la faisant participer à l'effort de guerre allié, augmentant sa production, améliorant son pouvoir d'achat ; ce développement économique allait accélérer l'établissement de routes, de dispensaires, d'écoles et amorcer une plus grande ouverture sur le monde. Les Ekonda ont produit et mangé plus de riz et les Bankutshu de manioc.

Mais un pouvoir, même limité, ne s'exerce jamais impunément et nous n'avons pas toujours résisté au trouble plaisir d'être craints. Juridiquement parlant, je n'ai probablement jamais abusé de mon autorité et les Substituts les plus pointilleux n'y ont rien trouvé à redire ; mais il est bien difficile de ne pas confondre parfois le prestige de l'Etat avec le sien, de ne pas considérer comme mauvaise volonté ce qui n'était souvent que négligence ou incompréhension. Quand on arrivait fatigué à l'étape devant un gîte à moitié effondré, le toit percé et le sol souillé de crottes de chèvres (alors que son entretien incombait au village), il fallait une solide égalité d'humeur pour ne pas contrôler un peu plus sévèrement l'exécution des cultures obligatoires...

Mes activités judiciaires ont été trop brèves et mes attributions trop restreintes pour m'influencer durablement. Mais les quelques cas où la mauvaise humeur de l'homme avait déteint sur le fonctionnaire, m'ont fait mieux comprendre l'enchaînement d'énervements, d'irritations, de vanité blessée, de crainte devant l'échec qui, dans d'autres circonstances, pouvaient changer un débutant bien intentionné en tyranneau et parfois en tyran.

Il nous est arrivé de considérer avec exaspération ou ironie

les politiciens « démagogiques », les bureaucrates « timides », les magistrats « naïfs » qui légiferaient, réglementaient ou contrôlaient en ignorant les réalités de l'intérieur : pourtant, ils ont été un contrepoids indispensable de notre productivité, un frein utile à notre précipitation. Leur mérite se mesure peut-être moins parce qu'ils ont fait que par ce qu'ils ont empêché de faire.

La vie de brousse était exigeante et éprouvait durement les caractères faibles et les natures fragiles. Il fallait lutter pour conserver une personnalité et une conscience intactes, une vie intellectuelle et spirituelle active, pour cohabiter amicalement avec l'Afrique sans se laisser dissoudre par elle.

Mais il n'y avait pas que le travail et la solitude culturelle, avec leur usure et leurs tentations. Il y avait aussi les grandes flambées de camaraderie au hasard des rencontres d'étape, la joie de participer à l'édification d'un grand pays aujourd'hui étranger mais que nous sentions alors intensément nôtre. Voyager huit mois par an de village en village, à pied, en pirogue, en canot, en bicyclette, en camionnette, patauger dans les marais, rôtir sur les sentiers de savane, se sentir responsable, informer, persuader et commander, organiser et bâtir, cacher ses craintes et maîtriser ses colères, peut-on imaginer plus belle jeunesse ? Quelle chance imméritée n'avions nous pas d'être au Congo alors que nos amis et nos contemporains mouraient sur les champs de bataille, résistaient ou essayaient de survivre. Bien sûr, l'école des maquis était autrement exigeante que celle de la grande forêt : mais au moins l'épreuve était à notre mesure, l'expérience à notre échelle et, loin de l'Europe, nous pouvions encore croire à sa vitalité, son message et son avenir.

Ce que nous ne savions pas, c'était que cette Europe était à bout de souffle et qu'il ne nous restait pas beaucoup de temps...

Presque tous, nous avons gardé de ces années de guerre un sentiment de satisfaction et de fierté. Certes, nous étions des

colonisateurs (on dirait aujourd'hui des colonialistes), mieux payés que les Congolais, les considérant comme des mineurs à former et à diriger, exerçant une autorité qu'ils ne nous avaient pas déléguée et dont nous abusions parfois : c'était conforme à l'esprit de l'époque et aux différences de fait qui existaient alors entre nous. Mais nous étions convaincus de faire œuvre utile, de préparer un avenir meilleur pour le Congo et les Congolais, de bâtir une maison dont ils seraient bientôt les co-propriétaires. Si nous nous trompions, c'était de bonne foi mais je crois fermement que nous avons été un maillon, rugueux mais nécessaire, de l'évolution historique de l'Afrique centrale.

Ce faisant, nous avons rencontré des hommes inoubliables : broussards de l'intérieur, camarades bourrus et sûrs, durs pour eux-mêmes comme pour les autres mais fraternels et généreux ; agronomes, moniteurs, notables, villageois, travailleurs congolais, supportant avec un humour patient notre acharnement à les changer et cependant si proches de nous dans la mesure où nous respections nos différences mutuelles. L'estime et parfois l'amitié de ces hommes si divers restera notre meilleur souvenir d'Afrique.

*
**

Tel était le Congo Belge que j'ai connu entre 1940 et 1945. Ces cinq années ont-elles joué un rôle important dans le processus qui, en soixante-quinze ans, a mené l'Etat Indépendant de Léopold II à la République Indépendante de Kasavubu et de Lumumba ? Le Congo de 1945 ressemblait-il à celui de 1939 ?

En apparence oui. Le statut politique et l'organisation administrative n'avaient guère changé : le pays était plus riche, les usines plus nombreuses, les villes plus peuplées, mais il n'y avait toujours ni diplômés universitaires noirs ni activités politiques licites. Les troubles qui secouèrent Luluabourg et Masisi

ne différaient pas en apparence des vieilles révoltes des Batetela, des Dekese, des Bapende, des houles profondes du Kibanguisme et du Kitawala. Jusqu'aux grèves du Bas Congo en fin 1945, la Pax Belgica a régné sans contestation majeure dans les régions où j'ai travaillé. La sécurité était exemplaire à Léopoldville comme à l'intérieur.

Mais cette stabilité rassurante cachait des courants nouveaux.

L'occupation de la Métropole, la débilité du Gouvernement de Londres, la brusque révélation de l'importance économique et stratégique du Congo, la présence à Léopoldville et Elisabethville de représentations étrangères importantes, avaient donné aux Européens et à certains Africains l'embryon d'un réflexe national congolais. Phénomène encore superficiel et fugace : les neuf dixièmes des Belges n'envisageaient pas de finir leurs jours en Afrique et le dixième restant ne pouvait imaginer d'autre Congo que le sien, encadré et dirigé par les blancs ; l'immense majorité des noirs ne concevait pas que les colonisateurs puissent bientôt s'en aller. Mais enfin, pour la première fois, une personnalité congolaise s'était esquissée et la partie évolutive des Congolais ne l'oublierait jamais plus.

Par eux, les premiers souffles du changement se répercutèrent jusqu'à une classe salariée plus nombreuse qu'avant-guerre et que la syndicalisation des blancs en 1944-1947 encouragea à s'associer. Dans la profondeur des campagnes, des paysans de plus en plus nombreux, notamment au Bas Congo, au Kasai, dans les Uele, s'intégrèrent dans une économie de marché, prirent goût aux biens d'équipement et de consommation, aux avantages d'une agriculture organisée. Les engagements dans les plantations, les usines et les chantiers furent plus spontanés et plus nombreux, la scolarisation devint une revendication après avoir été une corvée. L'émigration vers les villes s'accéléra tandis que s'aggravait la désagrégation de la société rurale. Ces changements étaient cependant un phéno-

mène exogène et non l'émanation spontanée du milieu traditionnel : ceux d'entre les Congolais qui s'y associaient se séparaient de leur société sans s'intégrer dans la nôtre. Modernisation et authenticité africaine coexistaient sans se féconder... les germes des drames de 1960 et 1964 avaient déjà semés.

Quant à la Force Publique, celle du moins qui fit la campagne d'Abyssinie et campa au Moyen Orient, je laisse à des témoins mieux informés le soin d'analyser ses réactions à cette sortie internationale. La réintégration des démobilisés ne posa pas trop de problèmes dans les régions où j'ai travaillé, mais on ne connaîtra jamais les questions que la vue des Italiens prisonniers, les contacts avec les forces combattantes multiraciales, les permissions dans les villes égyptiennes et palestiniennes ont fait naître dans l'esprit de ceux qui devinrent les sergents de 1960.

Ce Congo à peine ridé de courants nouveaux se retrouvait, en 1945, dans un monde transformé, rapetissé par l'aviation et l'information de masse, déséquilibré par l'affaiblissement matériel et surtout psychologique de l'Europe. Son enfance était terminée. Sa brève adolescence commençait.

TABLE DES MATIERES

Avant-Propos	7
CHAPITRE I : Voyageur sans bagages	9
CHAPITRE II : Le Bas-Congo	17
CHAPITRE III : Intermède militaire	45
CHAPITRE IV : Equateur	49
CHAPITRE V : Mai Ndombe	103
Postface	239

L'auteur

Ingénieur agronome, a travaillé en Afrique centrale de 1940 à 1958, d'abord dans une société privée et ensuite dans le Service de l'Agriculture du Congo belge. Il a rempli successivement les fonctions d'agronome de Territoire, d'agronome de District, de chef d'un groupe technique d'intensification agricole et de Directeur provincial de l'Agriculture. De 1958 à 1960, il a collaboré à l'Institut d'Inga.

De 1960 à 1982, il a fait partie d'un bureau d'études de développement rural pour lequel il a effectué de nombreuses missions en Afrique occidentale, centrale et orientale, en Asie du Sud et du Sud-Est et en Amérique andine.

Le sujet

Ce Journal a été écrit au Congo belge entre 1940 et 1945 par un agronome et mis en forme en 1982, sans que le fond ait été modifié. Il décrit ce qu'était le Congo colonial à cette époque et la vie d'un agent de plantation, devenu ensuite agronome de l'Etat en service itinérant au Bas-Zaïre, à l'Equateur et au Maï Ndombe.

Les personnages décrits, africains et européens, pittoresques, dramatiques ou touchants, illustrent une époque qui est entrée dans l'histoire avec ses ombres et ses lumières, ses servitudes et ses grandeurs.

Une post-face, écrite en 1982, analyse l'évolution du Congo belge pendant la deuxième guerre mondiale et certains aspects psychologiques du fait colonial. Pendant les années où il a été coupé de la métropole, le Congo a pris conscience de son potentiel économique et de sa personnalité spécifique et s'est ouvert au monde extérieur. 1945 a marqué la fin d'une certaine forme de colonisation et le début de la brève adolescence d'un pays promis à un grand avenir.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires publiées par les Editions de l'Université de Bruxelles et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », publiées par les Editions de l'Université de Bruxelles, ci-après dénommées EUB, et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après dénommées BIBL., implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique publiée par les EUB et mises en ligne par les BIBL.. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire. La mise à disposition par les BIBL. de la copie numérique a fait l'objet d'un accord avec les EUB, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici. Pour les œuvres soumises à la législation belge en matière de droit d'auteur, les EUB auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les EUB et les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les EUB et les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des EUB et des 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les EUB et les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires sélectionnées par les EUB : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux EUB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser aux Editions de l'Université de Bruxelles (editions@admin.ulb.ac.be).

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Editions de l'Université de Bruxelles et Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir [Article 3](#)) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux EUB et aux BIBL. dans les copies numériques est interdite.